SANDRA DUSSAULT
Illustrations de Maxime Archambault

DIRECTION SAINT-CREUX DES MEUH-MEUH

Québec Amérique


DIRECTION
SAINT-CREUX
DES
MEUH-MEUH

SANDRA DUSSAULT

Illustrations de Maxime Archambault



Québec Amérique

Projet dirigé par Stéphanie Durand, éditrice

Conception graphique : Nathalie Caron
Révision linguistique : Élyse-Andrée Héroux et Diane-Monique Daviau
Mise en pages : Andréa Joseph [pagexpress@videotron.ca]
Illustrations : Maxime Archambault / maximearchambault.com

Québec Amérique
329, rue de la Commune Ouest, 3e étage
Montréal (Québec) H2Y 2E1
Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.



Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dussault, Sandra
Direction Saint-Creux-des-Meuh-Meuh
Pour les jeunes de 12 ans et plus.
ISBN 978-2-7644-2725-5 (Version imprimée)
ISBN 978-2-7644-2776-7 (PDF)
ISBN 978-2-7644-2777-4 (ePub)
I. Titre.
PS8607.U875D57 2014 jC843'.6 C2014-941380-7
PS9607.U875D57 2014

Dépôt légal : 3e trimestre 2014
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

quebec-amerique.com

Je tiens à remercier ma maman, Louise,
qui accueille chacune de mes histoires
avec beaucoup d'enthousiasme
et de savoir-faire, question participes passés.

Merci pour ça. Et pour tout le reste.



Te souviens-tu, cousine ?

D'un après-midi sur les branches du saule,
des chatons et des chiots qu'on y avait montés ?

Te souviens-tu de l'averse qui avait suivi ?



CHAPITRE 1

Mon cadeau d'anniversssssssssaire.....

J'ai toujours détesté le 20 juin, d'aussi loin que je me souvienne.

C'est le jour de ma fête, mais aussi celui de la mort de ma mère : l'accouchement a mal tourné, ils ont sauvé le bébé. Pas la mère. Comment je peux arriver à être heureux ce jour-là, moi ? C'est comme si j'avais pas le *droit* d'être content d'être en vie.

La deuxième raison qui me fait haïr le 20 juin, c'est que lorsque ce jour approche, mon père disparaît en emportant avec lui l'argent qu'il réservait pour l'épicerie. D'habitude, il revient après la Saint-Jean avec une gueule de bois monstrueuse, et s'échoue sur son lit pour quarante-huit heures.

J'imagine qu'il peut pas supporter de me voir autour de cette date. Ça lui rappelle ma mère, et il préfère se noyer dans un verre plutôt que de brailler devant moi. Chacun sa façon de gérer sa peine. Moi, je regarde la télé. N'importe quoi, surtout des films. Plein de films.

Je connais par cœur toutes les répliques de *La Guerre des tuques*. C'est mon père qui m'a fait connaître ce film un jour,

dans un de ses rares moments de lucidité. Je sais, c'est un vieux film de 1984, mais c'est vraiment drôle et je le regarde en cachette chaque année, dans le temps des Fêtes quand il passe à *Ciné-Cadeau*. À part ça, ben j'ai vu aussi pas mal de films de James Bond et TOUS les *Batman*. Mais de tous les personnages de tous les films qui existent, mon préféré, c'est Gollum.

— Mon cadeau d'anniverssssssssaire…

C'est ce que je me répétais en boucle cette année encore, la veille de mes quinze ans. J'étais seul devant la télé, avec une pile de *toasts* au beurre de pinottes, en train de regarder l'émission *The Price is Right*.

Je suis champion pour me remonter le moral.

Ça faisait maintenant deux jours que papa avait sacré son camp et j'avoue que j'avais fait aucun effort pour me ramasser. Le quatre et demi était tellement en désordre que ça faisait peur, avec des vêtements sales éparpillés, mon sac d'école au milieu du salon (l'année scolaire venait juste de se terminer et j'attendais avec impatience que la Saint-Jean arrive, pour tout brûler dans le foyer extérieur chez mon ami Yorik) et des miettes de pain un peu partout sur le sol, comme si le Petit Poucet avait fait un détour par chez nous avant d'aller se faire bouffer par un ogre.

Il faisait très chaud et le salon était sombre parce que j'avais pas pris la peine d'ouvrir les stores ce matin-là : comme ça je pouvais me trimballer à moitié à poil dans l'appartement autant que je le voulais, sans avoir peur que la voisine d'en face appelle la police en me voyant.

Vers trois heures de l'après-midi, on a sonné à la porte.

J'étais un peu surpris parce que personne ne vient jamais chez nous.

Surpris et agacé. Y avait cette fille à l'émission qui venait d'être appelée sur scène et elle était tellement grosse que j'arrivais pas à détourner les yeux de l'écran. Elle lançait des petits cris et sautillait sur place, comme un boxeur à l'entraînement. Ses seins se balançaient devant elle, énormes. Elle aurait pu fournir en peau et en graisses une clinique de chirurgie esthétique à elle toute seule pendant dix ans ! J'imaginais ma tante Gisèle, grande amatrice d'injections de Botox et de chirurgies de toutes sortes : « Merci ! Oh ! Merci à la grosse madame de l'émission *The Price is Right* qui m'a permis d'avoir les fesses bombées dont j'ai toujours rêvé ! »

Ding ! Dong !

Je me suis levé en grognant et j'ai balancé encore plus de miettes de pain sur le tapis du salon. J'ai fouillé dans un tas de vêtements et j'ai trouvé un short d'une propreté douteuse, que j'ai enfilé en jetant un dernier coup d'œil à l'écran, puis j'ai traîné les pieds jusqu'à la porte, en espérant que la grosse fille trouve « le juste prix » et qu'elle soit encore là quand j'en aurais fini avec le dingdongneux.

En fait, c'était *une* dingdongneuse. Pas très grande, dans les cinquante ans, avec un veston et une jupe gris foncé, genre femme d'affaires qui a super bien réussi dans la vie. Elle portait un immense sac à main en cuir noir à son épaule. Il était tellement gros que je me rappelle m'être fait la réflexion qu'il pourrait lui servir de cachette en cas de besoin.

La femme vérifiait une information sur son cellulaire quand j'ai ouvert la porte.

— Bonjour, qu'elle a dit en relevant la tête. Johan Veilleux ?

Je sais.

Johan, c'est un nom de fille. Mon père a dû avoir une bulle au cerveau quand il l'a choisi. Il m'a déjà dit (un jour où il était pas mal sur la brosse) que c'était le nom d'un gars dans un film qu'il avait beaucoup aimé. Personnellement, je trouve que c'est pas du tout une bonne raison. Je veux dire… il faut penser aux conséquences, à ce que ça va impliquer dans le futur ! À l'école, chaque jour y a un moron qui me fait une blague plate avec ça, en se trouvant suuuuuuuper drôle. Comme s'il était le premier.

Mais bon, papa était passablement sous le choc quand je suis né : il se retrouvait avec un bébé braillard sur les bras et une femme à enterrer. Faut le comprendre.

— Oui, c'est moi.

La dame avait presque l'air de s'excuser d'être là. Elle souriait, mais *par en bas*, comme pour me dire : « Je souris, mais dans l'fond c'est pas drôle pantoute. »

— J'ai essayé d'appeler tout à l'heure, mais ça dit qu'il n'y a plus de serv…

— On n'a plus le téléphone depuis une semaine.

Elle a eu l'air encore plus désolé. Pendant un instant, j'ai eu envie de la prendre dans mes bras pour la consoler. Pauvre madame.

— Est-ce que… est-ce que ton père est revenu ?

— Non.

— Oui, bon. D'accord. Je…

C'est à ce moment que j'ai eu un doute.

Comment elle pouvait me demander si mon père « était revenu », alors que je ne l'avais pas informée qu'il était parti ? J'ai allumé. Elle a dû s'en rendre compte parce qu'elle a eu un geste nerveux de la main en direction du couloir sombre, et

un grand type brun a surgi à côté d'elle. Le genre d'armoire à glace postée à l'entrée des bars – imaginons Vin Diesel – qui choisit d'autoriser ou non les clients à entrer.

J'ai reculé d'un pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? j'ai demandé pour la forme, parce que je savais très bien ce qu'elle faisait là.

— On veut t'aider, Johan. Laisse-nous entrer, d'accord ?

J'étais paralysé. J'y croyais pas : mon père avait été dénoncé. Un voisin avait appelé la DPJ ! Il aurait pu se mêler de ses maudites affaires !

J'ai eu envie de leur tourner le dos et de m'enfuir par le balcon, quitte à me casser les jambes en tombant du quatrième étage, mais j'y ai renoncé quand le colosse a mis une main sur mon épaule.

— Penses-y même pas, qu'il a dit d'une voix très grave, parfaite pour annoncer des mauvaises nouvelles.

Sa grosse main, ç'a provoqué chez moi une suite de réactions : soudainement, je me suis transformé en une balloune qui se dégonfle. Pour un peu, on aurait entendu un « puuuiiiiiiiiit ! » me sortir par le derrière, c'était pitoyable. Mes genoux ont plié et je suis tombé par terre. Puis, je me suis mis à pleurer. Des gros hoquets me montaient du fond de la gorge et de la morve me coulait du nez. C'était pas beau à voir.

Pourquoi je pleurais comme ça ?

En fait, j'étais *soulagé*.

D'un coup, sans prévenir, la veille de mes quinze ans, quelqu'un se rendait compte que j'existais ! J'avais l'impression qu'on m'avait enlevé la vache que je tenais sur mes épaules. (Ouais, bon, d'habitude on dit « le poids sur mes épaules », mais chaque fois je me demande : Quel poids ? Qu'est-ce qui

peut être assez lourd et que je peux tenir sur mes épaules ? Une vache, c'est sacrément lourd je pense, donc si j'en avais une sur les épaules et que soudainement on me l'enlevait, je pense que je serais soulagé, non ?)

Donc, je chialais comme un bébé parce que je réalisais soudain que ce soir-là, je ne serais plus tout seul, à me demander s'il allait rester assez de pain Weston pour finir la semaine, jusqu'à ce que papa revienne. Et même quand il reviendrait, ce serait pareil parce qu'il aurait encore moins de sous et que je devrais raconter des mensonges au propriétaire de l'immeuble qui viendrait réclamer son chèque le premier du mois. Et je devrais bientôt couper mes jeans devenus trop courts, en attendant d'avoir le courage de me rendre à l'Armée du Salut m'en chercher des nouveaux qui sentent la boule à mites.

Parce que même quand il serait revenu, papa continuerait à boire et à faire semblant de mener la baraque alors que c'est moi qui le fais depuis des années.

J'étais soulagé parce que quelqu'un allait enfin me prendre les rênes des mains et conduire mon cheval quelque part.

Ben… enfin, j'me comprends.

Alors, j'ai laissé tomber *The Price is Right* et la grosse fille, j'ai essuyé la morve qui me coulait du nez, je me suis habillé et je les ai suivis.



CHAPITRE 2

Saint-Creux-des-Meuh-Meuh

J'avais un peu mal au cœur quand on est arrivés. Ça faisait au moins trois heures qu'on roulait, et ça, c'est le plus loin que je sois jamais allé ! La voiture, conduite par Marc, avait traversé la ville, puis la banlieue, pour ensuite filer sur l'autoroute pendant longtemps. Sur les panneaux qui défilaient, les noms de villes me disaient vaguement quelque chose, peut-être que je les avais déjà entendus à la télé, à cause d'un meurtre, d'un incendie majeur ou d'une inondation qui s'y serait déroulé, je sais plus…

Puis, on a enfin quitté l'autoroute et on a roulé dans un chemin plein de bosses et de nids-de-poule, avec de chaque côté d'immenses champs remplis de vaches qui beuglaient et ruminaient joyeusement.

— Vous m'amenez où comme ça ? À Saint-Creux-des-Meuh-Meuh ?

J'essayais d'être drôle, mais Marc et Denise n'ont pas ri.

Après de longues minutes à me faire brasser – c'est à ce moment que le mal de cœur a commencé –, on s'est finalement engagés dans

une allée de terre battue, en pleine forêt. C'était sombre et lugubre, un peu inquiétant, même. Je m'attendais à voir apparaître une chouette à tout moment. Ou un orignal.

— Tu vas voir, Johan, ils sont super !

Quatre fois dans la dernière heure Denise m'avait répété la même chose. J'avais l'impression qu'elle essayait de me convaincre.

Denise et Marc, c'étaient eux qui m'accompagnaient jusqu'à ma nouvelle « famille ». Ils avaient fini par laisser tomber leur air d'avoir un bâton planté dans le derrière, quand ils s'étaient rendu compte que j'acceptais de les suivre volontiers. Faut les comprendre : dans toute leur carrière de travailleurs sociaux, je devais bien être le premier niouf qui leur sautait presque au cou en apprenant qu'on allait le sortir de chez lui.

Mon père me bat pas, je suis pas un enfant maltraité. Il m'oblige pas à vendre de la drogue pour lui ni à me prostituer avec des vieux pervers. Il essaie pas non plus de me faire boire l'eau de la toilette si j'ai pas un beau bulletin ou si je reviens avec une fiche rouge parce que je me suis battu à l'école. En fait, je suis plutôt libre de faire ce que je veux.

Non, c'est pas tout à fait ça. La vérité c'est que je suis absolument, totalement et parfaitement libre de faire tout ce qui me passe par la tête. Mon père s'en fout. Il est trop occupé à boire et à dormir.

C'est pas un mauvais père. Il est juste… triste. Et sa tristesse prend toute la place, ça fait qu'y a moins d'espace pour moi. Je lui en veux pas, j'imagine que je serais triste également si j'avais vécu la moitié de ce que lui a vécu. Et j'aurais pas envie de m'occuper d'un grand innocent comme moi. Ça fait son affaire, à mon père, que je couraille un peu partout le soir et les fins de semaine. Il a pas à jouer au Monopoly avec moi ou à me demander des nouvelles de mon dernier examen d'an-

glais, comme le font tous les pères. Enfin, j'imagine…

Bref, on s'est retrouvés soudain devant une grande maison rouge un peu de travers. Une ampoule allumée pendait à un fil électrique sous le petit toit qui protégeait la galerie. Elle éclairait les bouquets de ballons roses et blancs fixés aux coins supérieurs de la porte moustiquaire. C'était comme évident qu'ils nous attendaient.

— Voilà ! s'est écriée Denise avec l'expression de quelqu'un qui vient de découvrir la huitième merveille du monde.

— Super…, j'ai dit, sans trop d'enthousiasme.

Pendant une partie du trajet, Denise m'avait parlé de la famille chez laquelle j'allais habiter. Qu'il s'agissait du meilleur endroit sur Terre, que j'allais m'y plaire, que le couple était hyper sympathique, qu'ils avaient quatre autres enfants à leur charge et mouraient d'envie de me rencontrer.

J'ai jeté un dernier coup d'œil à l'entrée où se bousculaient déjà cinq personnes, puis j'ai posé ma main sur la poignée de la portière. Un peu d'air frais allait me faire du bien. Mais je l'avais pas encore ouverte de plus d'un centimètre quand l'odeur m'a assailli…

Ça sentait la merde.

On pouvait pas confondre avec autre chose. J'aurais parié n'importe quoi qu'il y avait une énorme bouse suspendue

au-dessus de la voiture. C'est sûr qu'elle attendait le moment où j'allais sortir pour me tomber dessus ! Ou peut-être qu'une gigantesque crotte fumante et dégoulinante était cachée derrière un arbre et s'apprêtait à nous attaquer !

J'ai refermé en vitesse et j'ai regardé Denise avec des yeux effarés. Je sentais la panique monter en moi. Mais qu'est-ce que c'était que cet endroit ? ! !

— Ça pue, Denise ! C'est affreux !

Elle s'est tournée vers moi et m'a refait le coup du sourire par en bas.

— C'est normal, Johan, ce sont des *fermiers* !

Des fermiers ? Comme dans : des fermiers qui vivent sur une *ferme* ? Avec des vaches, des poules et des cochons ? !

Je me suis mis à secouer la tête pour me débarrasser de cette idée. Pas question que j'aille habiter là, pas même pour un moment ! J'ai jamais aimé les animaux, la preuve : j'ai même pas de chat. Ils ont peur de moi. Et les chiens montrent les crocs quand je m'approche. Une fois je me suis fait mordre par un chihuahua, c'est pas rien !

— J'peux pas, Denise. Désolé. Ramenez-moi chez moi.

— Oh, mais Johan, t'as pas le choix.

J'ai eu envie de lui faire ravaler son sourire désolé.

J'ai lorgné vers Marc en espérant qu'il serait de mon bord, mais apparemment son rôle se limitait à poser sa main sur l'épaule des pauvres nioufs comme moi et à conduire des voitures. Il fixait le pare-brise à la recherche d'une saleté inexistante et il serrait le volant de ses grosses mains de gorille, déjà prêt à repartir vers la ville. Le salaud, il allait fuir l'odeur !

— C'est pas vrai…, j'ai murmuré.

— Allez, c’est juste pour quelques mois. D’ici la fin de l’été, ton père ira mieux, on va l’aider à se reprendre en main ! Et puis, ça va te faire du bien, la campagne, l’air frais !

L’air qui sent la bouse, ouais !

J’ai fait une dernière tentative en croisant les bras et en m’enfonçant dans la banquette avec un air buté. Denise ne s’est pas laissé impressionner et est sortie de la voiture, en a fait le tour pour aller récupérer mes maigres affaires dans le coffre arrière, puis est venue rouvrir ma portière avant de tendre la main vers moi.

— Allez, viens.

— C’est sûr qu’on va me retrouver mort asphyxié. Vous l’aurez voulu.

J’ai remonté mon chandail sur mon nez et je suis sorti du véhicule en grognant. Dehors, c’était encore pire. J’avais l’impression que l’odeur prenait possession de mon corps, qu’elle s’introduisait dans mes pores et dans tous les petits espaces disponibles pour les envahir jusqu’à ce que mort s’ensuive. Je suffoquais.

J’ai mis ma main pour couvrir ma bouche et mon nez (le chandail, c’était pas suffisant) et j’ai levé les yeux vers la galerie.

Là, se tenait une famille assez spéciale. Mais « spéciale », c’est pas assez fort, selon moi. Sérieux, je dirais que ces gens étaient carrément bizarres.

D’abord, il y avait trois enfants (Denise en avait mentionné quatre, non ?), tous habillés de salopettes rapiécées et chaussés de bottes de caoutchouc. Un grand gars, je dirais d’environ seize ou dix-sept ans, roux, avec les taches de rousseur qui vont avec son état, des gros bras musclés croisés sur sa poitrine et une cigarette éteinte coincée derrière son

oreille. Venait ensuite un petit maigre d'à peu près dix ans, qui me faisait des tatas avec la main, tout excité de me voir arriver. Et finalement une fille de mon âge, assez *cute* mais à l'air fâché, qui a tourné les talons et est retournée à l'intérieur dès que j'ai eu posé le pied sur la première marche de la galerie.

Les fermiers étaient aussi différents l'un de l'autre que pourraient l'être une chenille et, mettons, heu… un éléphant. L'homme, qui devait bien mesurer deux mètres, avait une énorme barbe noire qui lui descendait jusqu'à la poitrine. Ses bras et ses cuisses ressemblaient à des tonneaux. Quand il s'est mis à rire en me voyant, j'ai eu l'impression que la maison allait s'écrouler ! C'est certain qu'il aurait pu auditionner pour le rôle d'Hagrid dans les films *Harry Potter*.

Sa femme, elle, était la plus petite personne que j'aie jamais vue. Je sais qu'aujourd'hui, pour éviter les poursuites judiciaires et qu'on vous accuse de discrimination, de racisme ou de cruauté envers l'humanité, on doit dire : « personne de petite taille », mais tout ce qui me venait en tête en la regardant était le mot « naine ». C'était une naine. Point. Elle souriait de toutes ses dents en secouant doucement ses longues tresses qui lui allaient à la taille. Elle portait la même salopette que tous les autres mais devait en rouler le bas, probablement pour éviter qu'il traîne dans la merde.

C'est elle qui a parlé en premier, pendant que son mari s'étranglait de rire à

côté d'elle. En fait, elle a presque dû crier pour que je puisse l'entendre.

— Johan ! C'est toi, Johan !

— Mphmbrlphm…

J'avais toujours la main et le t-shirt sur la bouche.

— Je croyais que tu étais une *fille* ! qu'elle s'est écriée avec un drôle d'accent.

Et elle s'est mise à rire elle aussi, d'un petit rire de naine. La présence des ballons roses s'expliquait maintenant.

— Viens, mon chaton, qu'elle a dit en me tendant la main. Approche.

J'ai monté une dernière marche et mon visage s'est soudainement retrouvé au même niveau que le sien. Puis, elle a posé ses petites mains sur mes joues et… elle m'a embrassé ! Pas avec la langue et tout, mais quand même, elle m'a embrassé sur la bouche, avec un « SMACK ! » retentissant.

— Bienvenue chez les Boswell, Johan !

CHAPITRE 3

Bienvenue chez les Boswell !

On m'a installé dans une chambre avec Jean-Guy. Pauvre gars, s'appeler Jean-Guy à quatorze ans, c'est encore pire que s'appeler Johan ! Si ç'avait été seulement son prénom qui clochait, ça aurait pu aller, mais non.

Jean-Guy est l'être le plus étrange que j'ai rencontré dans ma vie.

C'est lui qui manquait au comité d'accueil quand je suis arrivé, parce qu'il dormait déjà. En fait, je sais pas exactement s'il dormait : il avait plutôt l'air mort. Les bras le long du corps, couché sur le ventre, il avait la face enfoncée dans l'oreiller, raide comme une barre.

— T'occupe pas de lui, m'a dit Fred le roux, en déposant mes bagages sur le lit d'à côté. C'est un spécimen.

— Est-ce que… est-ce que tu penses qu'il respire ?

Fred a haussé les épaules en ricanant.

— On le saura demain !

Quand même un peu inquiet, je l'ai suivi à la cuisine, où Marie (la naine) avait préparé un festin pour au moins

cinquante personnes. La table était tellement pleine qu'il y avait même pas de place pour poser les assiettes ! Moi qui m'étais nourri que de pain Weston et de beurre de pinottes dans les derniers jours, j'ai senti mes glandes salivaires s'exciter dès que j'ai posé les yeux sur cet étalage de nourriture. Il y avait un énorme poulet rôti au milieu de la table, avec tout autour cinq ou six pâtés à la viande et un chaudron rempli de macaronis au fromage. Sur un grand plateau m'attendaient des montagnes de petits sandwichs pas de croûtes coupés en triangles. Il y avait aussi des patates pilées dans un grand bol en verre, des fèves jaunes au beurre fondu et une énorme assiette de légumes crus avec une trempette à la crème au milieu.

Ça sentait tellement bon que j'ai pensé pendant un instant me mettre à danser et à chanter, pour remercier notre Mère la Terre et tous les champs qui avaient produit ces carottes et toutes ces poules qui s'étaient sacrifiées pour moi et ces jolis petits pains ronds qui avaient accepté de laisser leur maman pain pour venir se faire manger par moi.

J'arrivais pas à m'enlever de sur la face un grand sourire niaiseux.

— Allez-y ! Servez-vous ! s'est écriée Marie juste avant de se remettre à rire.

J'ai regardé les autres remplir leur assiette, puis se disperser un peu n'importe où dans la pièce pour manger. Fred debout au comptoir, la fille (toujours fâchée) près de la fenêtre sur une chaise berçante, le jeune énervé sous la table, Marie juchée sur un tabouret et l'ogre, penché au-dessus de la table, à ramasser autant de nourriture qu'il le pouvait avec ses longs bras pour ensuite la porter à sa bouche, grande ouverte comme un gouffre sans fond.

Personne faisait attention à moi, alors j'ai fait comme le petit et je me suis réfugié sous la table avec une assiette pleine à ras bord. Genre, *vraiment* pleine.

— Salut ! Moi, c'est Élie.

Élie mastiquait tout en souriant, ce qui fait que je pouvais voir exactement ce qu'il avait dans la bouche : un haricot jaune et du poulet rôti.

— Salut. Heu… c'est bon ?

Il a hoché vigoureusement la tête avant de prendre une autre bouchée de poulet. On a mangé en silence et je me suis mis à réfléchir.

C'était quand même incroyable : je me retrouvais tout à coup sous une table, dans une maison perdue au fond des bois, avec des inconnus, alors qu'à peine quelques heures auparavant j'étais confortablement assis dans mon salon à regarder les seins d'une grosse fille à *The Price is Right*.

Denise et Marc étaient repartis sitôt les présentations faites et m'avaient laissé là, avec la promesse de revenir me voir dans quelques jours. J'avais pas leurs coordonnées. Si ça se trouve, ils étaient même pas travailleurs sociaux… C'étaient peut-être des kidnappeurs d'enfants !

J'étais un peu inquiet de ma situation.

— T'arrives d'où ?

— Hein ?

Élie avait fini son assiette et m'observait.

— T'arrives d'où ?

— Heu… Ben je…

— Moi j'étais dans une famille de fous, qu'il a enchaîné en trouvant que je répondais pas assez vite à sa question. Et avant ça, c'était pire encore.

— Ah bon ?

— Ouais. C'est ma troisième famille d'accueil. Fred lui, c'est sa huitième ! Il attend juste d'avoir dix-huit ans pour pouvoir sacrer son camp. Charlaine, elle, je pense qu'elle a fait cinq autres familles, pis Jean-Guy, ben je sais pas. Il parle pas.

En cinq minutes, j'ai su tout ce qu'il y avait à savoir sur chacun des habitants de cette maison. Quand il s'y mettait, Élie était une source intarissable d'informations.

J'ai appris que Fred-le-roux avait été arrêté à douze ans pour trafic de drogue, placé en maison de correction pour jeunes délinquants et relâché par la suite pour bonne conduite, mais confié à des familles d'accueil pendant toute son adolescence parce que sa mère voulait plus rien savoir de lui.

La mère de Charlaine-l'air-bête avait six enfants de cinq pères différents et vivait dans un appartement miteux, dans un quartier miteux, dans une ville miteuse. Elle était *barmaid* et arrivait pas à s'occuper de ses enfants qui étaient tous plus ou moins placés dans des familles. Charlaine, qui était la plus vieille, gardait espoir que sa mère reviendrait la chercher. Elle disait qu'elle pourrait travailler pour l'aider et ainsi récupérer ses frères et sœurs.

— Faut pas la croire, a chuchoté Élie. Sa mère reviendra jamais la chercher…

— C'est triste.

— Pfffffff… J'ai vu sa mère une fois et, crois-moi, Charlaine est bien mieux ici qu'avec elle !

J'ai hoché la tête d'un air entendu, puis il a enchaîné sur le curieux couple que formaient Marie-la-naine et Hubert-l'ogre. La rumeur voulait qu'ils s'étaient rencontrés dans un cirque en Ukraine où ils étaient acrobates et qu'ils avaient déménagé ici après qu'Hubert s'était fait attaquer par un ours savant.

— Il nous a montré sa cicatrice, une fois. Yiiish ! C'est pas beau à voir !

Et tandis qu'Élie continuait à papoter sur les vies pleines d'action de chacun, me donnant l'impression que la mienne était la plus ennuyante au monde, je me suis mis à l'observer plus attentivement. Il avait une grande bouche faite pour rire, des yeux pétillants de malice et des sourcils tellement hauts sur son front que ça lui donnait un air constamment surpris. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis dit que je l'aimais bien.

— Groupe ! Passons au salon, maintenant !

La petite voix perçante de Marie nous a surpris. Il faisait chaud et humide sous la table et je commençais un peu à m'endormir. En dépliant mon squelette pour me remettre debout, j'ai senti les os de ma colonne craquer. J'ai suivi les autres dans la pièce d'à côté.

Le grand salon était envahi par des dizaines de chaises, divans et fauteuils en tissu colorés et bariolés, placés n'importe comment, sans aucun souci d'ordre ou d'orientation. Ils étaient tellement tassés que pour circuler dans la pièce, il fallait marcher de côté, et quand on finissait par s'asseoir, on avait pas de place pour étendre les jambes.

Après avoir observé l'océan de sièges qui se trouvait devant moi, j'ai tenté une manœuvre vers un fauteuil qui me paraissait plus facile d'accès que les autres. Pendant ma progression jusqu'à lui, j'imaginais que la nuit, les meubles

profitaient de la tranquillité pour se reproduire. Comme des lapins.

— Viens t'asseoir ! m'a encouragé Marie en tapotant la place à côté d'elle de ses petits doigts boudinés.

Misère… Elle était installée en plein milieu du salon, sur un divan aussi grand qu'un paquebot, en velours jaune caca d'oie. Sans exagérer, il me faudrait des semaines pour me rendre jusqu'à elle !

— T'as encore faim ? qu'elle m'a demandé sans attendre que je la rejoigne.

— Non ! que j'ai presque crié parce que j'avais peur qu'elle m'entende pas d'aussi loin. Merci, c'était excellent.

— Et ben, tant mieux, parce qu'Hubert a tout mangé !

Et elle s'est encore mise à rire.

Riait-elle toujours autant ?

Hubert, les mains croisées sur son énorme ventre, ronflait bruyamment, la tête renversée sur le dossier d'une chaise berçante en bois verni. Il ressemblait à un ours prêt à hiberner. C'est ça ! Il était un ours qui allait jeûner pour les trois prochaines semaines !

— Voilà, mon beau Johan, a repris Marie, ses petites jambes tendues devant elle sur le divan. En gros, tu es libre de faire ce que tu veux ici. C'est l'été, c'est les vacances, amusez-vous !

C'était la meilleure nouvelle de la journée ! J'allais pouvoir lire, écouter de la musique et, surtout, poursuivre ma partie de *La Guerre des mondes* en ligne, commencée depuis six mois. Depuis qu'Internet avait été coupé chez moi, j'avais pas pu y jouer et Yorik m'avait largement dépassé. C'était l'occasion de le rattraper !

Curieusement, les autres ne semblaient pas partager mon enthousiasme. Fred fronçait les sourcils et Charlaine lançait des soupirs déchirants en levant les yeux au plafond. J'ai interrogé Élie du regard.

Il m'a fait un signe de la main qui voulait probablement dire : « Attends, c'est pas fini… »

— Toutefois…

Je me suis à nouveau tourné vers Marie, qui semblait ravie.

— Toutefois tu devras accomplir quelques tâches sur la ferme, pour nous donner un coup de main. Oh ! Rien de bien compliqué ! Et ensuite, piouf ! tu pourras aller gambader !

Gambader ?

— Quel genre de tâches ? j'ai demandé prudemment.

Marie a ouvert la bouche pour répondre, mais Charlaine l'a devancée, agressive.

— Genre, pelleter d'la marde.



CHAPITRE 4

La bêêêêêête !

Quand je me suis réveillé le lendemain matin vers huit heures, j'étais tout seul dans la chambre. La veille, j'avais eu de la difficulté à m'endormir. Ça tournait dans ma tête, je pensais à tout ce qui s'était passé dans la journée, mais ce qui m'inquiétait surtout, c'était que Jean-Guy avait pas bougé d'un poil depuis que j'étais venu déposer mes bagages deux heures auparavant. Je commençais à me demander si je devais pas sonner l'alarme.

Mais faut croire qu'il avait survécu parce qu'au matin, son lit était vide, les couvertures bien placées, avec la bordure repliée et l'oreiller gonflé comme un ballon.

Y avait pas un bruit. Je me suis habillé, puis j'en ai profité pour jeter un coup d'œil dans toutes les pièces, et y en avait beaucoup ! J'ai compté sept chambres, dont trois vides, quatre salles de bain, deux salons, la cuisine, une salle à manger, une salle de jeu, un bureau et une pièce vide et poussiéreuse au grenier.

Dans l'escalier qui descendait à la cuisine, j'ai regardé les photos, banales, suspendues au mur. Elles étaient dans des vieux cadres et la plupart avaient perdu leurs couleurs. Elles représentaient des scènes de la vie à la ferme. On pouvait y

voir des animaux (un chien, deux chevaux, un mouton), la maison et le tracteur, avec Hubert assis au volant. Et beaucoup d'enfants.

Plein d'enfants.

Par contre, une des photos était très différente des autres et elle a tout de suite attiré mon attention.

J'y ai reconnu Marie, portant un tutu de ballerine et des chaussons qui avaient probablement déjà été roses. Elle était assise *sur l'avant-bras* d'un homme très grand et très fort, qui la portait en souriant de toutes ses dents. Il était habillé d'une espèce de survêtement noir, très moulant, de bottes de cuir qui lui montaient jusqu'aux genoux et d'un chapeau haut-de-forme. Ils formaient un drôle de tableau. J'arrivais pas à comprendre dans quel contexte cette photo avait pu être prise, j'avais jamais vu ce genre de scène.

En m'approchant encore, jusqu'à avoir le nez pratiquement collé sur la vitre qui protégeait la photo, je me suis rendu compte que l'homme était en fait Hubert, sans barbe. Ça m'a fait rire un moment. Puis, j'ai aperçu à ses pieds un objet mince et long qui se confondait avec les motifs du plancher : un fouet. L'histoire qu'Élie m'avait racontée la veille était peut-être vraie, après tout. Ils s'étaient peut-être vraiment rencontrés dans un cirque en Ukraine, et la photo en était la preuve.

N'empêche, c'était assez *weird*, cette histoire.

J'ai continué à descendre l'escalier et me suis retrouvé dans la cuisine. Une trappe au milieu du plancher donnait accès à la cave, mais j'ai jugé plus prudent de pas y descendre. C'est pas que j'ai peur du noir, mais en général, j'évite de me retrouver seul avec un tas de bestioles poilues et croustillantes suspendues au-dessus de ma tête.

Sur le comptoir, un mot pour moi :

Bon matin Johan !
Fouille dans le frigo, il y a tout ce qu'il faut pour déjeuner. Ensuite, viens nous rejoindre à l'étable. Youdelaille !
Marie

Ah oui… l'étable. Maintenant que j'y pensais, j'avais l'impression que l'odeur reprenait de la vigueur. Ça m'a coupé l'appétit.

Près de la porte d'entrée, j'avais vu la veille un bac en plastique débordant de bottes de caoutchouc. En fouillant un peu, j'ai réussi à en trouver deux à peu près à ma taille, que j'ai enfilées avant de sortir. Il faisait un temps superbe.

La maison était entourée de forêt sur trois côtés. À l'arrière s'étendait un grand champ dans lequel broutaient deux chevaux monstrueusement gros. Sérieux, c'était la première fois que j'en voyais en vrai, mais je suis certain qu'ils étaient hors norme ! Y avait aucune clôture pour les contenir alors j'ai descendu les marches de la galerie en les gardant à l'œil, au cas où il leur prendrait l'envie de venir me brouter moi aussi.

À une trentaine de mètres se trouvaient trois bâtiments du même rouge pompier que la maison. C'est à croire qu'un employé du Home Depot s'était trompé dans sa commande de peinture et qu'ils avaient dû liquider les bidons de rouge en trop !

Je me suis approché du premier bâtiment qui n'avait pas de porte, mais une grande ouverture sur le côté et un sol en terre battue. À l'intérieur, j'ai découvert un vieux tracteur

rouge, un VTT crasseux, deux vélos rouillés, un attelage en cuir accroché au mur, ainsi que des fourches, des pelles et tout plein d'autres outils que j'arrivais pas à identifier. Par une fenêtre qui aurait vraiment eu besoin d'être nettoyée, j'ai aperçu juste à côté un immense jardin entouré d'une clôture – probablement pour éviter que les animaux de la ferme aillent y grignoter les carottes. Mais j'ai vu personne.

Le deuxième bâtiment était divisé en deux grandes sections : un côté était rempli jusqu'au plafond de balles de foin rectangulaires, et l'autre, de bûches empilées un peu n'importe comment. Toujours aucune âme en vue, à part peut-être quelques araignées, mais je suis pas certain que ça compte. Pour les âmes, je veux dire.

Le dernier bâtiment, le plus gros, pouvait être rien d'autre que l'étable. Je me suis surpris, en marchant dans sa direction, à avoir hâte de retrouver tout le monde. Cet endroit, *ces gens*, sortaient tellement de l'ordinaire que je pouvais pas m'empêcher d'être curieux. C'était complètement à l'opposé de l'image que je m'étais toujours faite d'une famille d'accueil ! À l'école, j'avais entendu plein d'histoires d'horreur qui avaient rien à voir avec *ça* !

J'avais presque atteint la porte principale quand j'ai



perçu à ma droite, à la limite de mon champ de vision, un mouvement rapide et saccadé. Quelque chose de gros s'approchait de moi ! Je me suis tourné, mais trop tard : un cochon m'a foncé dedans !

— GROINK !

J'ai été projeté deux mètres plus loin et me suis retrouvé le cul dans la poussière avec un porc d'au moins cent kilos au-dessus de moi. Sans me laisser le temps de réagir, il a fourré son énorme groin sale et mouillé dans mon oreille et s'est mis à me lécher en poussant des cris aigus et sanguinaires. J'étais pétrifié. J'osais pas bouger d'un poil, de peur qu'il me croque l'oreille, puis la joue et le cou.

— LUCIE ! Au pied, sacreboulette !

La bête a reculé, me laissant l'oreille dégoulinante de bave et probablement de sang, et s'est précipitée sur Hubert qui, près de la porte de l'étable, se tenait le ventre à deux mains en hurlant de rire. C'était de la nervosité, c'est sûr. La peur peut parfois nous faire réagir d'une drôle de façon, tout le monde le sait. Une fois, je me suis pissé dessus en entendant un bruit terrifiant pendant la nuit. C'était un hurlement de bête sauvage, un cri à vous glacer le sang ! J'ai pas pu empêcher ma vessie de se vider, j'étais certain que mon heure était arrivée, que tous les films d'horreur que j'avais regardés se réalisaient finalement et que la bête allait bientôt entrer dans ma chambre pour me dévorer.

En fait, c'était juste mon père qui vomissait dans la salle de bain.

— Hubert ! Attention ! IL VA VOUS M… !

Au moment où je criais mon avertissement, mon cerveau a assimilé les paroles qu'Hubert venait de prononcer (d'ailleurs, c'étaient les premières à sortir de sa bouche depuis mon arrivée).

Avait-il vraiment appelé le cochon *Lucie* ?! Non, impossible…

L'animal a doucement trottiné jusqu'à lui et est allé fourrer son énorme nez dans son entre-jambes, ce qui a déclenché une nouvelle avalanche de rire de la part du géant.

— Ho ! ho ! ho ! Lucie ! Arrête ça ! qu'il s'est exclamé d'une voix qui s'apparentait plus au tonnerre qu'à une voix humaine. Ha ! Hahahahahahaha, sacreboulette ! Arrête !

À ce moment, la porte de l'étable s'est ouverte, laissant passer une Marie furieuse.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Hubert ?! On a besoin de toi ! Veux-tu bien laisser Lucie tranquille !

Puis elle m'a vu.

— Ooooooh ! Regarde, Hubert, c'est Johan ! qu'elle a fait de sa petite voix aiguë. Qu'est-ce qui t'arrive, Johan ? Qu'est-ce que tu fais par terre ?

— Je…

— Viens ! Les autres sont là.

Et elle a tourné les talons pour disparaître aussi vite qu'elle était apparue.

J'ai regardé Hubert, qui a haussé les épaules et m'a fait signe de le suivre à l'intérieur. Je me suis relevé péniblement et me suis approché de la porte qu'il tenait ouverte pour moi. La bête me regardait de ses petits yeux hypocrites. Je l'ai contournée prudemment, ce qui a été difficile étant donné

son énorme bedaine, mais j'ai quand même réussi à me glisser dans l'ouverture.

— Salut, Johan !

Élie s'approchait en me tendant une pelle carrée.

— T'as fait connaissance avec Lucie ? qu'il a demandé, moqueur, en pointant le monstre rose qui se tenait à côté de moi.

J'ai grommelé quelque chose en agrippant la pelle, content d'avoir enfin une arme pour me défendre.

— Viens, je te montre ce que t'as à faire.

Je l'ai suivi en prenant enfin conscience de ce qui m'entourait. Cette étable était en fait beaucoup plus grande que ce à quoi je m'attendais. Quatre rangées de vaches noires et blanches, attachées côte à côte à des montants de métal, se perdaient quelque part au fond du bâtiment. Entre chacune des rangées, un espace d'environ deux mètres permettait de circuler, mais aussi de recueillir les… hem… les saletés que les gros ruminants laissaient tomber par terre.

D'autres petits animaux parcouraient les allées en courant, sans avoir peur de se faire piétiner ou éclabousser par les vaches. Y avait des chats, des lapins, un agneau, deux porcelets (évidemment, *la bête* devait se reproduire !), des poules et leurs poussins, ainsi qu'un petit chien auquel il manquait une patte, mais qui donnait l'impression de très bien s'en accommoder.

J'ai aperçu Fred et Jean-Guy un peu plus loin, qui distribuaient du foin aux vaches. Fred m'a fait un signe de la main en criant quelque chose que j'ai pas compris.

Le bruit était envahissant. Y avait les bêlements, les miaulements et les caquètements des animaux, puis la rumeur d'une machine éloignée, le clic-clac des dizaines de chaînes

qui pendaient au cou des vaches et le bourdonnement d'essaims de mouches qui tournaient autour des bouses encore fumantes. Je me sentais agressé par autant de sons et d'odeurs en même temps.



— Viens par ici, Johan !

Marie, debout sur un tabouret au milieu d'une allée, agitait les bras au-dessus de sa tête pour que je la remarque enfin.

— Avec ta pelle, tu pousses les saletés dans le dalot, qu'elle m'a expliqué quand j'ai été à portée de voix.

Le quoi ? Le dalot ! Comme aux quilles ?

Devant mon air ahuri, Marie a désigné un genre de canal creusé dans le ciment, qui courait tout le long de l'allée, juste derrière les sabots des vaches. Au fond du dalot, j'ai vu une chaîne à gros maillons avec des barres de métal fixées de façon perpendiculaire. La chaîne avançait en continu – c'était probablement ça, le bruit de moteur que j'entendais – et raclait le fond du conduit. J'ai trouvé que c'était ingénieux, ce mécanisme ! Ça permettait d'évacuer les « saletés » par une ouverture dans le mur tout au bout de l'étable, vers un endroit auquel j'aimais mieux pas penser.

En soupirant, je me suis mis au travail.



CHAPITRE 5

Houston, nous avons un problème !

Malgré l'odeur infecte, la chaleur suffocante et les mouches qui me laissaient pas une minute tranquille, l'avant-midi s'est déroulé quand même assez rapidement. Pousser de la merde, c'est pas compliqué, et ç'a l'avantage de demander aucun effort à un cerveau encore endormi.

Élie me suivait partout en me racontant des blagues plus ou moins drôles que j'écoutais à moitié. J'étais quand même content qu'il soit là : il s'occupait des bouses tombées sous les sabots des vaches. Quand il en voyait une, il traversait le dalot d'un bond au péril de sa vie, bousculait le ruminant pour qu'il lui fasse de la place et nettoyait le plancher entre ses pattes. Moi, je restais en sécurité de l'autre côté du dalot. Le seul danger que je courais était de recevoir un coup de queue sale au visage. J'avais peur qu'Élie se fasse mordre ou piétiner, mais je voyais bien que lui, ça l'inquiétait pas pantoute.

Vers midi, Marie, toujours debout sur son tabouret à crier des ordres et à chanter des chansons en italien, nous a ordonné d'arrêter et d'aller nous laver avant le dîner.

— Suis-moi, m'a dit Élie.

Y avait une grande pièce au fond de l'étable, qu'on appelait la laiterie, dans laquelle se trouvait un immense réservoir cylindrique en acier inoxydable et plusieurs lavabos alignés le long du mur.

— C'est quoi, ça ? j'ai demandé en désignant le réservoir.

— C'est là que le lait est envoyé, quand on trait les vaches. Tu verras, demain matin, au lieu de roupiller, tu viendras nous aider.

J'ai ouvert des yeux affolés. Quoi ?! J'allais *traire* des vaches ?! Non… non… non… pas question. Dans un film une fois, j'ai vu comment on fait. Le type s'assoit sur un tabouret avec une chaudière entre les jambes et il doit tirer sur les… les… Eurk ! J'osais même pas imaginer !

Pendant que je me lavais soigneusement les mains, les ongles, les avant-bras et le visage (j'aurais bien pris une douche et je me serais frotté le corps en entier avec une brosse à poils durs, mais y en avait pas), les autres sont venus nous rejoindre.

— Alors, comment ça se passe, Jo ? m'a demandé Fred en mâchouillant un brin de foin. Pas trop dur ?

— Ça va, je me débrouille.

J'osais pas lui dire que j'avais les bras en compote, les mains couvertes d'ampoules et que j'étais au bord de la nausée à cause de la chaleur et de l'odeur, alors j'ai fait celui qui en a vu d'autres en me mettant à siffloter.

— Eille, gang ! Est-ce qu'on va faire un tour c't'après-midi ? a presque crié Élie.

Fred a hoché la tête, Charlaine a haussé les épaules et Jean-Guy a pas eu de réaction. Il regardait dans le vide, comme si on existait pas. Par contre, il nous a suivis comme une ombre quand est venu le temps de sortir de l'étable.

— On pourrait aller se baigner au ruisseau, non ? a continué Élie, excité.

Il s'était mis à sautiller et à agiter les bras dans tous les sens. Je l'ai regardé, un peu surpris. Qu'est-ce qui lui arrivait tout à coup ?

— S'te plaît, Fred ! Y a juste toi qui peux conduire le quatre roues ! S'te plaît ! S'te plaît ! S'te plaît ! *S'te plaaaaaaaît !*

Élie, accroché au cou de Fred, lui criait des « S'te plaît » dans les oreilles d'une voix perçante. Je voyais Fred serrer les dents : dans une seconde il allait l'envoyer valser dans l'herbe.

— Élie, t'es vraiment gossant ! a soudainement rugi Charlaine. Lâche-le.

Élie a obéi mais a continué à tourner autour de Fred, comme une mouche autour d'un pot de miel.

— Il serait pas un peu hyperactif ? j'ai demandé à Charlaine quand Élie s'est précipité vers la maison en courant.

— *Un peu* ?!

Elle a éclaté d'un rire pas joyeux du tout. Elle a rien ajouté, mais j'imagine que son rire voulait dire oui.

Au même moment, on a entendu un bruit de moteur provenant du garage, puis Hubert a fait son apparition, juché sur le tracteur rouge qui avançait par à-coups épileptiques. Un nuage de fumée noire et huileuse l'enrobait entièrement.

— Salut les jeunes ! qu'il a hurlé pour couvrir le bruit.

Puis, il s'est mis à tousser tellement fort que j'ai craint de voir du sang être éjecté de sa bouche, ou pire : un morceau de poumon !

— Vous pensez pas qu'on devrait aller l'aider ? j'ai demandé en voyant le tracteur se mettre à zigzaguer dangereusement vers la maison.

Comme s'il m'avait entendu et voulait me rassurer sur ses chances de survie, Hubert nous a envoyé la main, courbé sur son volant. Il a ensuite redressé la trajectoire de son bolide et a disparu derrière la maison.

Ahuri, j'ai regardé Élie, Fred et Charlaine qui avaient l'air de trouver ça tout à fait normal. Fred a haussé les épaules.

— V'nez, on va manger.

Dans la maison flottait une délicieuse odeur qui masquait presque entièrement celle du dehors. Je me suis rendu compte que je mourais de faim : j'avais rien avalé depuis la veille au soir. Mes jambes se sont mises à trembler.

— C'est prêt !

Sur la table, une quantité incroyable de nourriture était apparue miraculeusement. Comment Marie, qui avait passé l'avant-midi avec nous à l'étable, avait pu cuisiner pareil festin pendant les cinq minutes où on s'était lavé les mains ?

— Élie, ton médicament.

Elle tendait une pilule rose à mon ami, de sa petite main potelée. Celui-ci l'a saisie et l'a avalée d'un coup, sans eau, avec un soupir de soulagement. Marie lui a tapoté le bras en souriant, puis est retournée au fourneau, d'où elle a sorti un énorme plat de lasagnes qui est venu s'ajouter à la montagne de nourriture déjà servie.

Comme la veille, je me suis à nouveau retrouvé sous la table avec Élie. Apparemment, toutes les chaises étaient au salon et on voyait pas l'utilité de les rapatrier à la cuisine pour les repas. Je me suis demandé comment auraient réagi les autres si j'étais allé m'en chercher une.

— Tu vas venir te baigner avec nous ? Hein ? Tu vas venir ? Hein ? Hein ? !

C'était comme évident que le médicament faisait pas encore effet.

— Oui, j'ai eu tellement chaud ce matin…

— Tu vas voir, c'est super !

Et il s'est lancé dans une description enthousiaste de l'endroit où ils allaient m'emmener. Je l'ai laissé jacasser en hochant la tête de temps en temps, et j'en ai profité pour observer les autres.

Fred, calme et sérieux, mangeait debout en regardant par la fenêtre. Il me plaisait bien et j'avais beaucoup de difficulté à me l'imaginer en revendeur de drogue. À mon école, y en avait plusieurs, des fous furieux, qui intimidaient et battaient ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur chemin. Ça m'était arrivé une fois à ma première année au secondaire : mon œil avait mis trois jours à désenfler. Après ça, j'avais appris à éviter de me rendre à certains endroits de l'école. Par exemple, les toilettes du sous-sol, où toutes les transactions se déroulaient.

Fred avait pas l'air violent, ni méchant, même qu'il était gentil avec moi. Un peu brusque, mais gentil. Je me suis quand même dit qu'avec la grosseur de ses bras, j'avais intérêt à pas le provoquer.

À côté de lui, sur un petit tabouret en métal, Charlaine avalait son dîner avec appétit. Elle affichait encore son air bête, mais malgré ça, je la trouvais très jolie. Elle avait des cheveux bruns et longs, attachés en queue de cheval, une peau foncée et des yeux sombres avec de longs cils. On voyait qu'elle se préoccupait beaucoup de son apparence parce que même ici, à la ferme, elle s'était maquillée. Pas beaucoup, juste assez. C'était le genre de fille qui me faisait craquer mais que j'aurais jamais osé aborder à mon école.



Au fond de la salle à manger, Jean-Guy s'était accroupi face au mur et avait posé son assiette par terre, devant lui. Il mangeait lentement, donnant l'impression qu'il avait pas faim, en regardant vaguement le plancher. Ce gars-là était vraiment mystérieux, j'avais jamais rien vu de pareil. Il était maigre à faire peur et ses cheveux noirs étaient coupés très court, probablement au *clipper*. Il me rappelait un film que j'ai vu une fois, ça se passait dans une école de réforme pour garçons dans les années cinquante. Tous les gars avaient cette coupe-là, pour éviter que tout le monde se retrouve avec des poux.

Jean-Guy devait sentir que je l'observais parce qu'il a tourné la tête vers moi. J'ai vite regardé ailleurs et j'ai fait semblant de m'intéresser à un bout de laitue que j'arrivais pas à piquer avec ma fourchette. J'avais chaud tout à coup. Après de longues secondes, j'ai relevé la tête et je lui ai fait un petit sourire gêné.

Aucune réaction.

Et il me regardait toujours.

Malaise…

J'ai levé la main pour lui dire bonjour.

Rien.

— Euh… Jean-Guy, salut, j'ai dit sans trop de conviction.

Peut-être qu'il m'avait pas entendu.

— Hé ! Jean-Guy ! Salut ! j'ai presque crié.

— HAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

Il a brusquement bondi sur ses pieds et s'est mis à hurler en penchant son corps vers l'avant pour essayer de m'atteindre sous la table avec son cri supersonique. J'ai reculé et j'ai renversé le contenu de mon assiette sur mes genoux.

— ARRÊÊÊÊÊÊÊÊÊÊÊTE ! ARRÊTE DE M'PARLEEEEEEEER ! J'VEUX PAS T'PARLEEEEEEEEEER ! TA GUEEEEEEEUUUUULE ! ! ! ! ! ! !

Il était devenu rouge et ses yeux lançaient des éclairs

— ARRÊTE ! ARRÊÊÊÊÊÊÊÊÊTE ! J'VEUX PAAAAAAAAAAS !

J'ai regardé Élie : il était mort de rire et se tapait sur les cuisses, le traître ! Vu qu'il avait pas l'air de vouloir m'expliquer ce qui se passait, je suis sorti lentement de sous la table. Si je disparaissais de sa vue, Jean-Guy allait peut-être finir par se calmer.

Marie, près du lavabo, agitait les bras, m'indiquant de sortir de la pièce au plus vite.

J'avais attrapé mes bottes de caoutchouc avec l'intention de les mettre à l'extérieur, quand brusquement la porte s'est ouverte et le vent s'est engouffré en rafale dans la maison, suivi de la haute silhouette d'Hubert.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? qu'il a demandé d'une voix grave à faire trembler les pierres.

Il était couvert de suie et ses cheveux partaient dans tous les sens. Il ressemblait à un épouvantail géant qui se serait évadé de son champ. J'aurais probablement éclaté de rire si ç'avait été quelqu'un d'autre, mais parce que je m'étais assez attiré d'ennuis ce jour-là et que j'avais pas la moindre idée de comment Hubert allait réagir, j'ai plutôt préféré disparaître.

Mais avant de sortir, j'ai vu le géant s'approcher à grands pas de Jean-Guy, et je jure que la maison a tremblé quand il s'est laissé tomber à genoux par terre comme un sac de farine, pour ensuite lui enlacer les jambes avec une infinie douceur.

CHAPITRE 6

Congé forcé

J'ai couru jusqu'au coin de l'étable. Là, j'ai attendu que quelqu'un vienne éclairer ma lanterne. J'ai vu la porte de la maison rouge s'ouvrir à la volée. C'était Élie, plié en deux, encore crampé de rire. Il m'a repéré, a descendu les marches du balcon et est venu me rejoindre en hennissant comme un idiot.

— Ha ! ha ! haaaaaaa ! J'ai mal au ventre ! C'est trop ! Ha ! ha ! ha !!!

Dès qu'il a été à ma portée, je l'ai frappé sur l'épaule d'une bine bien sentie.

— Arrête ! que j'ai crié. C'est pas drôle !

— Pouaah ! haaaaaaa ! haaaaaa !

Et c'était reparti. Il s'est écroulé par terre dans la boue, se tenant le ventre avec ses bras croisés, et s'est mis à rouler de droite à gauche, les jambes repliées au-dessus de lui.

Je comprenais rien. Oui, la situation aurait pu être comique si elle avait été tournée dans un film avec mettons… Ben Stiller dans le rôle principal. J'aurais été le premier à payer pour aller le voir. J'aime Ben Stiller ! Il se retrouve toujours

dans des situations pas possibles. Je me souviens de ce film où il se bat avec un petit chien enragé : ça, c'était drôle !

Mais moi, je suis pas un acteur comique et je voyais pas ce qu'Élie avait à se tordre de rire parce que j'avais mis Jean-Guy en colère !

La porte s'est ouverte à nouveau, laissant passer Fred et Charlaine, décontractés comme s'ils allaient faire leur promenade digestive d'après dîner.

— Vous v'nez, les gars ? a demandé Fred en se dirigeant vers le hangar le plus près de la maison.

Il s'est allumé une cigarette.

J'ai fusillé Élie du regard et j'ai rattrapé Fred et Charlaine.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer c'qui s'passe ?!

— Quoi… ça ? a fait Fred en montrant la maison de sa cigarette.

Il attachait une remorque en bois derrière le quatre roues et Charlaine l'aidait en vissant les ancrages.

— Oui, *ça* ! Pourquoi tout le monde a l'air de trouver ça normal ?!

— Parce que C'EST normal, crétin.

— Mais… mais Jean-Guy était paniqué ! Pourquoi ?

Charlaine a levé les yeux au plafond en secouant la tête.

— Faut juste éviter d'être trop poli avec lui.

Elle m'a fait signe d'embarquer dans la remorque et Fred a mis le VTT en marche, coupant court à mes protestations : le bolide avait plus de silencieux et faisait au moins autant de bruit qu'un avion à réaction. Ça m'a empêché de poser d'autres questions. J'ai sauté dedans juste au moment où Fred mettait les gaz, Charlaine derrière lui accrochée à sa taille.

Il a manœuvré pour passer tout près d'Élie qui s'est relevé rapidement pour venir me rejoindre dans la boîte en bois.

On a d'abord longé le champ dans lequel broutaient toujours les deux chevaux, puis on a atteint la forêt et roulé sur un sentier plein de bosses et de trous. J'étais ballotté dans tous les sens et je devais bien me tenir aux rebords pour pas être projeté en dehors de la boîte.

Je savais pas où on allait et de toute façon, impossible de me renseigner : même en criant, je pense pas qu'Élie m'aurait entendu. Il se tenait à genoux et souriait de toutes ses dents, prenant plaisir à se faire brasser. On a roulé comme ça pendant un bon bout de temps. Assez longtemps pour que je me demande si je pourrais revenir à pied si jamais je me perdais.

Quand enfin Fred a coupé le moteur, j'en ai eu pour un moment avant de retrouver mon équilibre. J'avais l'impression que le sol bougeait sous mes pieds.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? j'ai demandé.

Je voyais rien de particulièrement intéressant autour de nous : que des arbres. Des épinettes, des érables et euh… et d'autres que j'arrivais pas à identifier.

— Chut, m'a ordonné Fred. Écoute.

J'avais encore les oreilles qui bourdonnaient, remplies des hurlements du moteur, mais après quelques secondes j'ai perçu un bruit, un chuchotement. J'ai tourné la tête vers sa provenance et à travers les branches chargées de feuilles, j'ai vu des éclats de lumière se refléter sur une étendue d'eau.

— C'est le ruisseau ?

Personne m'a répondu.

Décidément, c'était une manie. J'avais l'impression d'avoir passé la journée à questionner tout le monde, mais j'avais reçu très peu de réponses.

J'ai donc suivi les autres dans un tout petit sentier envahi par les chardons, qui débouchait au bord du cours d'eau en question. C'était un gros ruisseau d'au moins trois mètres de large, avec beaucoup de courant, des rochers imposants et une bonne pente.

— Voilà ! a crié Fred en ouvrant les bras, donnant l'impression que l'endroit lui appartenait. Ici, on peut être tranquilles !

Il m'a tapoté l'épaule.

— Au fait, merci, Jo.

— Pourquoi merci ?

— C'est rare qu'on a un après-midi de libre, et c'est grâce à toi.

J'ai haussé les sourcils.

— Grâce à moi, le dîner a été une catastrophe !

— Justement ! Marie nous a donné congé : ils vont en avoir pour un moment à calmer Jean-Guy.

— Je vois pas en quoi je pourrais être fier…

— Bah… t'inquiète pas. Y en ont vu d'autres !

— Mais qu'est-ce qu'il a, Jean-Guy ? j'ai demandé.

Charlaine a fait tourner son doigt sur sa tempe en souriant.

— T'as encore rien vu, qu'elle a répondu.

— On s'habitue, a ajouté Élie en enlevant ses bottes.

— Et depuis combien de temps vous êtes là ? j'ai demandé, curieux.

— Six mois, qu'il a répondu avant de tremper ses orteils dans l'eau.

— Dix, a ajouté Fred.

— Un an.

Ça, c'était Charlaine, qui venait d'enlever son t-shirt. J'ai difficilement retenu un hoquet de surprise en apercevant le tout petit haut de bikini rose qu'elle portait en dessous.

— D... donc, Jean-Guy... f... faut pas lui parler ? j'ai demandé encore, pour m'obliger à penser à autre chose.

— Idéalement, non, a dit Fred.

— Il... il réagit toujours de cette façon ?

— Plus ou moins. Tu verras.

Et il a aussi enlevé son t-shirt. J'ai vu que son dos était entièrement couvert par un énorme tatouage représentant des motifs tribaux noirs avec quelques touches de couleurs bleue et verte. J'ai jamais été un grand fan de tatouages. Je trouve ça assez risqué de choisir une image qui va rester imprimée sur ma peau pour le restant de mes jours. J'aurais peur d'arriver à soixante-quinze ans et de plus être capable de me regarder dans un miroir sans avoir envie de m'arracher le Mickey Mouse que j'aurais choisi à quinze ans...

Mais j'avoue que Fred avait fière allure. Ça lui donnait une certaine puissance, de la prestance, comme si le fait

d'exposer son tatouage augmentait d'un cran la qualité de sa personnalité. Ç'avait aussi un effet sur Charlaine, c'était évident : elle le mangeait carrément des yeux. Moi, avec mon corps tout maigre même pas poilu, j'avais aucune chance avec elle.

— On se baigne ? a demandé Fred à Charlaine en enlevant sa salopette.

J'ai avalé ma salive de travers en la regardant se déshabiller à son tour.

Heureusement, elle portait des shorts sous sa salopette en jeans et j'ai pu recommencer à respirer normalement.

— Tu viens, Jo ?

Élie, debout sur un rocher au milieu du ruisseau, me faisait des grands signes avec ses bras et s'apprêtait à sauter à l'eau. J'ai secoué la tête.

— J'ai pas de shorts !

— Pas grave ! Moi non plus !

Il portait un caleçon démodé, le genre que j'avais à cinq ans, avec des dessins de Bob le Bricoleur ou de Spiderman dessus. Je me suis mis à rire.

Je pouvais pas avoir l'air plus fou que lui, c'est sûr !

— C'est bon, j'arrive !

CHAPITRE 7

Le dernier à l'eau a perdu!

Une fois, mon père m'a emmené à la piscine municipale. Je devais avoir cinq ans et je savais pas nager. Ce matin-là, je crois qu'il était sobre. Enfin, c'est le souvenir que j'en ai et je vois pas pour quelle autre raison il aurait subitement eu envie de m'emmener à la piscine. Il devait s'être réveillé avec le sentiment d'urgence d'être un bon père, je sais pas.

Bref, grelottant au bord de la piscine bondée, les bras serrés dans des flotteurs achetés dans un Wal-Mart croisé en chemin, j'arrivais pas à me décider à sauter. Les autres enfants m'éclaboussaient, j'avais l'impression qu'ils faisaient exprès. Assis sur le bout d'une chaise longue, papa m'encourageait à y aller.

— Enwèye, Jo ! Saute ! Fais pas ton pissou !

Je voulais lui faire plaisir, lui montrer que j'avais pas peur. Il serait fier de moi et après il voudrait toujours faire tout plein d'activités avec moi : on irait à vélo, on jouerait au hockey dans la ruelle, on ferait des combats de lutte gréco-romaine sur le tapis du salon, il me montrerait même à pêcher.

J'ai pris mon courage à deux mains et me suis agrippé à l'échelle de métal. J'ai descendu lentement les marches jusqu'à

ce que l'eau m'arrive à la ceinture, et ensuite j'ai posé un pied au fond de la piscine.

Ça sentait le chlore et la pisse chaude.

— Papa ! Regarde !

J'avais lâché l'échelle. J'étais terrorisé, je me faisais bousculer par les autres qui avaient l'habitude de se baigner. Je tenais difficilement debout, mais par-dessus tout je voulais que papa soit content, alors je tenais bon.

— Papa !

Il venait d'apercevoir quelqu'un et il s'était levé. J'ai tourné la tête.

C'était Bernie, un de ses amis de beuverie. Papa s'est approché pour lui faire un *high five*, donnant l'impression qu'ils s'étaient pas vus depuis longtemps. Pourtant, la veille au soir, j'avais entendu Bernie venir chercher papa pour aller au bar du coin. J'étais couché mais je dormais pas encore, en espérant que papa viendrait me souhaiter bonne nuit et peut-être me lire une histoire. Il le faisait encore parfois, à cette époque-là.

J'ai su tout de suite que pour la fierté, le vélo et la canne à pêche, c'était raté. Planté au milieu de la piscine, les bras croisés sur ma poitrine, j'ai regardé mon père parler avec Bernie pendant un long moment. Ils riaient et se donnaient de grandes claques dans le dos, se félicitant manifestement d'un quelconque exploit. Puis, papa s'est souvenu de ma présence. Il m'a jeté un coup d'œil et m'a crié quelque chose que j'ai pas compris tout de suite.

C'est en le voyant se diriger vers la sortie que c'est devenu clair.

Je suis resté dans l'eau encore longtemps. Jusqu'à ce que mes doigts et mes orteils soient complètement ratatinés,

jusqu'à ce que tous les enfants soient partis l'un après l'autre et que le sauveteur vienne m'annoncer que la piscine fermait. J'avais de la morve qui me coulait du nez. Il m'a regardé avec dégoût et m'a demandé si quelqu'un m'accompagnait. Quand je lui ai dit que non, il a secoué la tête en marmonnant quelque chose à propos des parents pas d'allure.

J'ai marché nu-pieds jusque chez nous, enroulé dans une serviette fleurie que le sauveteur avait trouvée dans la boîte d'objets perdus, parce que toutes mes affaires avaient disparu. Je suis monté jusqu'au quatrième étage et je me suis assis sur le palier de notre appartement pour attendre.

C'est la concierge qui est venue m'ouvrir la porte quelques heures plus tard. Il faisait nuit, je m'étais endormi.

C'est à ça que je pensais quand Élie m'a demandé de venir le rejoindre au milieu du ruisseau. Après l'épisode de la piscine municipale, je m'étais jamais mouillé les pieds dans autre chose qu'un bain, et je savais toujours pas nager.

— C'est bon, j'arrive ! j'ai crié.

Cet après-midi-là, j'ai pas appris à nager : l'eau était pas assez profonde de toute façon. Mais je me suis amusé comme j'aurais dû m'amuser quand j'avais cinq ans, sans attendre après mon père, sans chercher à l'impressionner et sans m'occuper du fait qu'il était parti se soûler avec Bernie.

Élie m'a montré comment on peut s'accrocher aux rochers et se laisser flotter dans le courant du ruisseau. On a pêché des écrevisses qu'on a ensuite démembrées à l'aide de bouts de bois, pendant que Charlaine nous hurlait d'arrêter et nous traitait d'assassins. Fred nous a fait son imitation de Shrek en lâchant un énorme pet sous l'eau et Charlaine s'est remise à crier que c'était dégueulasse et qu'il y avait seulement des gars pour trouver ça drôle. Plus tard, on s'est couchés dans l'herbe au bord du ruisseau pour se faire sécher et on a fait un concours

de blagues. Élie en avait un répertoire assez incroyable et elles étaient toutes interminables. Dès qu'il commençait à raconter, Charlaine se mettait à soupirer et lui demandait d'aller au plus court avant que tout le monde s'endorme.

Je sentais le soleil qui cuisait lentement ma peau. Je préférais pas penser à ce soir-là, quand j'irais au lit et que j'allais souffrir le martyre juste au contact des draps. Y avait une légère brise, juste assez pour éviter d'avoir trop chaud. C'était le paradis, j'avais le goût de dormir là.

À un certain moment, Fred et Charlaine se sont levés, sans rien dire. J'ai mis ma main au-dessus de mes yeux pour les protéger de la lumière et je les ai regardés s'enfoncer à travers les arbres.

— Ils vont où ? j'ai demandé, tout en connaissant déjà la réponse.

— D'après toi ? a fait Élie, sarcastique.

Je me suis retourné sur le ventre pour mieux les voir s'éloigner.

— Le chanceux…

— Tssssssss… Ça s'appelle : « Pas touche ! »

— Pourquoi ?

Élie a plissé les yeux, s'est penché vers moi et s'est mis à parler sur le ton de la confidence :

— En mars, un gars est venu s'installer. Un grand, super musclé, encore plus que Fred. Il disait qu'il arrivait d'une autre famille d'accueil où il avait foutu le bordel en se battant avec un autre pensionnaire. Il parlait fort, il prenait toute la place et il se gênait pas pour dire qu'il trouvait Charlaine à son goût. Il la lâchait pas, toujours en train de lui faire des commentaires sur ses fesses, sur ses seins…

— Fred était déjà avec elle à ce moment-là ?

— Non, mais c'était évident qu'il s'intéressait à elle.

— Et Charlaine ?

— C'est certain qu'elle préférait Fred, mais peut-être qu'elle a un peu encouragé Guillaume – c'est le gars – pour énerver Fred. Je sais pas… Des fois elle le laissait lui passer un bras autour de la taille, elle allait s'asseoir avec lui pour manger, elle riait de ses niaiseries, t'sais, c'que font les filles pour qu'on les remarque.

— Ouais…

Aucune fille avait jamais fait ça pour que MOI je la remarque, évidemment.

— Enfin, Guillaume, un soir, il entre dans la chambre de Charlaine et il la coince contre un mur en essayant de l'embrasser. Elle a pas eu longtemps à se débattre : Fred lui est tombé dessus. J'imagine qu'il le surveillait. Il lui a arrangé le portrait, je te jure, à la fin on le reconnaissait plus !

— Eh ben, dis donc…

— Le lendemain, les travailleurs sociaux sont venus le chercher. Ils étaient même pas surpris.

— Et Fred ? Personne a porté plainte contre lui ?

— Non. Marie et Hubert étaient à l'étable, ils ont rien vu et puis Guillaume avait trop honte, j'imagine. Il a juste dit qu'il était tombé dans l'escalier.

— Mais alors, pourquoi ils sont venus le chercher ?

— C'est lui qui les a appelés. Il s'est plaint qu'on le faisait trop travailler.

J'ai souri en m'étirant.

— Ben moi, je m'en plains pas !

— Attends, t'as rien vu encore ! qu'il a fait en grimaçant. On en reparlera dans une semaine !

On a gardé le silence pendant quelques instants. Je songeais à Charlaine et Fred. Je les enviais. J'aurais bien aimé, moi aussi, avoir quelqu'un, une fille que j'aurais pu tenir dans mes bras et…

Et quoi ?

J'ai jamais tenu une fille dans mes bras et j'en ai encore moins embrassé une ! À ce moment-là, j'avais même jamais eu vraiment d'ami. Y avait bien Yorik avec qui je traînais le soir et les fins de semaine, mais je lui avais jamais véritablement *parlé*. On se retrouvait au parc pour boire de la bière et fumer des cigarettes qu'il piquait à son grand frère, on faisait parfois des graffitis sur les murs de l'école primaire ou on s'amusait à rayer avec un clou la peinture des voitures stationnées dans des rues éloignées de chez nous. Des trucs intelligents, quoi. Yorik était un peu plus vieux que moi et c'était toujours lui qui proposait « l'activité du jour ». Moi, je suivais, trop content que quelqu'un s'intéresse à moi.

J'imagine que si j'avais voulu, j'aurais pu me faire de vrais amis. Je veux dire, je suis pas repoussant : je me lave régulièrement, je brosse mes dents et tout. Je crois que j'ai une intelligence moyenne, je m'intéresse aux autos sport et aux Canadiens, je regarde beaucoup de films, je dessine aussi. Mais j'aurais jamais osé ramener quelqu'un à la maison, de peur de trouver mon père affalé sur le divan, complètement soûl à trois heures de l'après-midi. Depuis que j'étais tout petit, je refusais toute invitation aux fêtes d'amis, parce que je voulais pas avoir à les inviter à mon tour.

Mais ce jour-là, au bord de ce ruisseau, j'ai eu envie pour la première fois de faire partie d'un groupe : l'étonnante et farfelue « famille » Boswell.

CHAPITRE 8

« T'as trouvé un amiiiii ! »

Au souper, on avait l'impression que rien d'anormal s'était passé.

Jean-Guy avait repris sa place près du mur et je lui ai pas adressé le moindre mot, même pas pour lui souhaiter bon appétit. Quant à Hubert, il avalait à nouveau tout ce qui se trouvait à la portée de ses grands bras et faisait d'horribles bruits de mastication. Plus le repas avançait et plus sa barbe se remplissait de miettes.

Je m'étais assis sur une marche de l'escalier menant à l'étage, pour pouvoir réagir rapidement si jamais je subissais une agression quelconque de la part d'un autre pensionnaire ou si se produisait un déversement de pétrole, de mélasse ou de petits pois radioactifs dans la salle à manger. À ce stade, je m'attendais à tout.

— On joue à la cachette, après le souper ? a soudain demandé Élie à la ronde, en se sortant la tête de sous la table.

Hubert avait la bouche pleine et a ouvert de grands yeux, sans que je sache s'il était d'accord ou pas. Fred et Charlaine ont simplement grogné et Jean-Guy, évidemment, a pas répondu. Marie grignotait un pilon de poulet, assise sur un tabouret, et je voyais ses courtes jambes se balancer dans le

vide. Elle a pris un moment avant de répondre, comme si la question demandait une intense réflexion et que sa réponse allait changer le sort du monde à tout jamais.

— Je veux bien, qu'elle a fini par dire. À condition que tout le monde participe !

Elle a fait un geste rapide du bras pour indiquer Jean-Guy avec son pilon de poulet, et un morceau de viande s'est détaché pour se retrouver par terre.

— Même toi, Jean-Guy !

J'ai retenu mon souffle pendant quelques secondes, m'attendant à ce qu'il se remette à hurler ou, pire, qu'il se lève et nous massacre tous, les uns après les autres, avec sa fourchette et sa petite cuillère. Mais non, il a simplement arrêté de se balancer d'avant en arrière pendant une seconde, puis a recommencé, en signe d'accord.

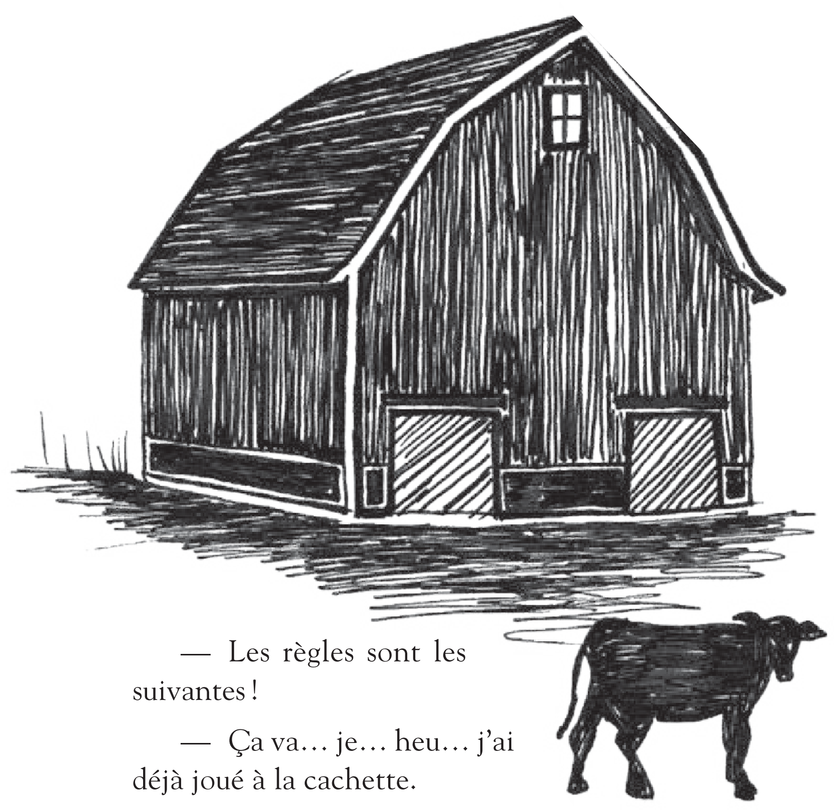
— Alors, c'est réglé ! a crié Marie en sautant de son tabouret. C'est moi qui compte !

Tout le monde s'est levé sans discuter, a laissé son assiette là où il l'avait posée et a suivi Marie à l'extérieur. C'était étrange. *Tout* était étrange. Chaque minute passée chez les Boswell depuis la veille avait été plus invraisemblable que la précédente.

Dans la cour, la naine s'est approchée de moi.

— Johan ! qu'elle a clamé solennellement en posant les mains sur mes hanches.

J'imagine que si elle avait été plus grande, elle les aurait posées sur mes épaules, mais dans l'état actuel des choses, c'était le mieux qu'elle pouvait faire. J'étais pas trop à l'aise parce qu'à cause de ses petits bras qui lui permettaient très peu de recul, son visage se retrouvait à peu près à la hauteur de mon entrejambe.



— Les règles sont les suivantes !

— Ça va… je… heu… j'ai déjà joué à la cachette.

Vite, qu'elle s'éloigne de moi !

— Écoute-moi ! qu'elle a crié en me frappant vigoureusement les flancs, me coupant la respiration. La forêt est dangereuse pour ceux qui ne la connaissent pas. Tu dois savoir jusqu'où tu peux aller !

C'était une blague ? On était quand même pas dans un conte des frères Grimm ! J'allais pas me perdre et devoir demander de l'aide à une sorcière qui habitait au fond des bois… non ? Quoique…

— Les limites sont : le bout du champ derrière la maison, les bâtiments rouges à gauche, la clôture de broche à droite, et tu peux aller jusqu'à la route en bas… par là.

Cette dernière information était plutôt vague. D'après mes souvenirs du trajet de la veille, la route se trouvait à

plusieurs minutes en voiture. Je me souvenais de m'être demandé comment je ferais pour l'atteindre rapidement si jamais je me trouvais dans l'obligation de fuguer.

— Ça devrait aller, merci, j'ai fait en me forçant à sourire.

Elle me retenait toujours de sa poigne de fer et levait son petit visage vers moi.

— Sois prudent surtout !

— Ouais, d'accord.

J'ai reculé d'un pas et elle m'a enfin lâché.

— Je commence !

Elle s'est laissée tomber sur une botte de foin qui traînait au milieu de la cour et a caché son visage avec son bras en se mettant à compter.

— UN ! DEUX ! TROIS !

Les autres s'étaient déjà volatilisés. Il restait seulement Jean-Guy, alors quand j'ai vu qu'il traînait les pieds en direction du hangar à tracteur, j'ai tourné les talons et me suis dirigé dans la direction opposée.

Il commençait à faire sombre. Il devait être environ huit heures, mais les arbres cachaient le soleil. J'ai marché vers la maison, que j'ai contournée.

Derrière, il y avait le grand champ, et d'après ce que j'avais compris, je pouvais aller jusqu'au bout si je le voulais. Mais il y a très peu de cachettes dans un champ : les deux chevaux étaient la seule chose qu'on pouvait voir dans l'étendue d'herbe rase. Je me suis donc accroupi contre le mur de la maison, partiellement caché par une bonbonne de gaz propane et un buisson couvert de petits fruits rouges.

J'entendais Marie crier au loin. Elle était rendue à cinquante. Quand est-ce qu'elle allait se mettre à notre recherche ? Et qu'est-ce qu'il fallait faire ensuite ? C'était quel genre de jeu de cachette, finalement ? Celui où on attend simplement de se faire trouver ou celui où il faut retourner au point de départ sans se faire toucher ni voir par le compteur ? Ou peut-être était-ce la cachette barbecue… Dans ce cas, valait mieux faire le mort et gagner la partie à tout prix. Du moins jusqu'à ce que ce soit au tour de Charlaine de compter et à ce moment, je pourrais considérer de me laisser trouver.

J'étais sur le point de m'endormir quand j'ai vu du coin de l'œil les chevaux se mettre en route. En fait, une route, y en avait pas. Ni de clôture.

Ils venaient vers moi.

Ils avaient adopté une allure nonchalante, s'arrêtant à plusieurs reprises pour arracher une touffe d'herbe, jetant des coups d'œil à gauche et à droite comme si quelque chose avait attiré leur attention. J'entendais leurs sabots piaffer lourdement sur la terre, écrasant tout sur leur passage. Ils croyaient vraiment que j'avais pas compris leur petit manège !

Mon cœur battait de plus en plus vite à mesure qu'ils approchaient. J'hésitais à fuir. C'est que ça court vite, un cheval ! Et puis, j'allais quand même pas me mettre à crier parce que 1) j'allais être découvert par Marie le premier, et 2) je devrais avouer à tout le monde que j'avais peur des chevaux.

J'étais coincé.

J'avais jamais vu un cheval d'aussi près. Le premier à m'atteindre était immense : il devait bien mesurer… trois mètres de haut ! Ses sabots étaient ÉNORMES ! Avec plein de poils et de crottin et de gros ongles noirs dégoûtants.



Il a approché sa grosse face blonde, puis a soufflé avec ses naseaux un air brûlant qui m'a presque arraché la peau du cou. J'étais paralysé.

Il a encore plus approché son nez et l'a fourré sous mon menton, puis il l'a poussé vers le haut sans ménagement et c'était… c'était… *doux*.

DOUX ?!

Comment ça pouvait être doux à ce point ?

Son souffle continuait de me chatouiller le cou. Oui, chatouiller. Ça brûlait pas vraiment, je l'avoue. C'était même *un peu* agréable.

Il a reculé d'un pas et on s'est regardés droit dans les yeux. En fait, il me regardait avec un seul œil parce que l'autre était caché par son toupet blond. Je me suis lentement relevé, toujours adossé au mur par mesure de prudence, et j'ai tendu la main vers l'animal. Il s'est laissé faire quand j'ai posé mes doigts sur son front pour le toucher et aussi après, quand j'ai repoussé sa mèche pour dégager son œil un peu larmoyant. Il m'a même laissé lui caresser les oreilles en baissant la tête vers moi. Il a henni doucement.

Je m'étais fait un ami.

CHAPITRE 9

Bob, Jack, Jujube et les autres

Ce soir-là dans mon lit, j'ai réalisé que j'avais complètement oublié mon anniversaire. Il s'était passé tellement de choses dans les dernières vingt-quatre heures que pour la première fois en quinze ans, le 20 juin avait été une journée dont j'aimerais me rappeler longtemps. J'ai fait le bilan en fixant le plafond.

Oui, bon, je m'étais fait sauvagement attaquer par un cochon le matin et j'avais provoqué une émeute à l'heure du dîner, mais quand même, ç'aurait pu être pire.

J'aurais jamais imaginé avoir autant de plaisir à marcher avec des bottes de caoutchouc dans de la bouse de vache (il faudrait tout de même que je pense à demander une salopette à Marie : j'avais ruiné mes jeans dès la première journée), à faire trempette dans un ruisseau et à monter sur le dos d'un cheval !

Oui ! Oui ! Après qu'on m'ait découvert en compagnie de Bob, tout le monde s'était réuni pour me féliciter : apparemment, il était le cheval le plus snob qui puisse exister. Qu'il soit venu me dire bonjour, c'était presque un miracle. Son copain Jack le noir, un peu jaloux, nous tournait autour

en nous fouettant de sa longue queue sale. Les deux bêtes ont eu droit à une séance de brossage en règle, comme ils en avaient pas eu depuis des mois.

— Ils veulent jamais rentrer à l'étable ! s'était écriée Marie sur son tabouret, une étrille à la main. J'ai tout essayé : l'avoine, les carottes, les pommes, tout ! J'ai même fait venir une jument en chaleur en pensant qu'ils allaient revenir au galop, mais non ! Rien à faire. Je crois qu'ils sont trop vieux et qu'ils ont plus vraiment envie de… vous savez quoi.

J'étais quand même assez fier. Grâce à moi, Bob et Jack allaient être de nouveau propres.

— Tu penses qu'on peut les monter, maintenant ? a soudainement demandé Charlaine.

— Je sais pas, ça fait plusieurs mois…, a répondu Marie en haussant les épaules.

— Quelqu'un les a déjà montés ? j'ai demandé, curieux.

— Moi ! s'est écriée Charlaine. Souvent même.

— Quand je les ai trouvés dans un refuge pour animaux abandonnés, a expliqué Marie, ils se laissaient encore seller. Jusqu'à l'hiver dernier…

— Qu'est-ce qui est arrivé, l'hiver dernier ?

J'ai senti un léger malaise s'installer pendant un instant. Jusqu'à ce qu'Élie ouvre sa grande trappe :

— Guillaume, le crétin dont je t'ai parlé, il leur faisait mal.

— Oh !

J'ai regardé Bob dans les yeux en me disant que j'arriverais jamais à lui faire du mal.

Marie s'est tournée vers moi.

— On peut peut-être essayer. Ça te dirait ?

— Euh… je…

— Allez !

Elle a tapé dans ses mains, décidée.

— Bob t'a fait confiance, il faut en profiter. Tu es la personne qu'il faut pour faire le test. Hubeeeert !

Tout s'est passé très rapidement, j'ai pas eu le temps de réfléchir ni d'avoir peur : Hubert s'est approché, a entrelacé ses doigts et m'a fait signe de placer mon pied dans son étrier improvisé. En un instant, j'ai été soulevé dans les airs, puis assis à califourchon sur le dos du mastodonte, les mains agrippées à sa crinière, un sourire niaiseux collé au visage.

— C'est… haut ! est tout ce que j'ai trouvé à dire.

Tout le monde a ri. Évidemment que c'était haut ! Trois mètres !

Bon… peut-être pas *trois*… Peut-être deux, je sais pas, mais c'était très haut et c'était fantastique !

— Serre un peu les jambes sur son ventre, a dit Hubert de sa voix rassurante. Allez, t'es capable.

J'ai fait ce qu'il me demandait et Bob a fait quelques pas.

— Maintenant, relâche.

Bob s'est arrêté.

Mon sourire a touché mes oreilles, c'est certain. Je le sentais. Bob m'obéissait ! J'avais l'impression d'être le maître du monde, de pouvoir tout contrôler juste par la pression de mes jambes ! J'étais grisé et un peu surexcité, commençant à comprendre comment se sentait Élie quand il oubliait de prendre son médicament.

Je me suis amusé pendant un moment à faire avancer Bob, puis arrêter, puis avancer et arrêter de nouveau, jusqu'à ce qu'il se mette à trotter d'impatience et que je manque d'être propulsé hors de son orbite.

— Wooooooo…, a fait Hubert en nous rejoignant en deux enjambées.

Il avait passé son bras autour du cou de Bob et l'a retenu doucement en lui parlant à l'oreille (c'était « l'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux » !). Comme ce midi-là quand il avait calmé Jean-Guy en pleine crise de la mort, j'étais impressionné par le contraste entre son physique de camionneur et sa douceur de grand-maman gâteau.

C'est à tout ça que je pensais ce soir-là dans mon lit. J'avais jamais été aussi heureux de toute ma vie, mais je me sentais aussi coupable de l'être autant. Est-ce que j'étais pas en train de trahir papa ? Parce que dans le fond, je l'avais abandonné sans même lui dire au revoir, et c'était lui qui en arrachait présentement à tenter de se reprendre en main pour que je puisse retourner vivre avec lui à la rentrée. Moi pendant ce temps, je m'amusais à chevaucher des bêtes et à faire des balades en VTT, tout en mangeant l'équivalent d'une semaine de provisions à chaque repas.

J'étais inquiet pour lui. Il était si seul. Qui prenait soin de lui ? Denise m'avait dit qu'ils allaient l'aider, mais je me demandais vraiment comment ils allaient s'y prendre : il refusait qu'on le prenne en pitié et ne voulait surtout pas de la bonté des gens. Quand j'allais chercher des vêtements à l'Armée du Salut, je devais inventer un mensonge, du genre que je les avais trouvés dans une poubelle. Surtout, je devais jamais mentionner que j'avais pris un repas là-bas, sinon il me faisait la gueule pendant des jours.

Il avait son honneur. Mais ça me faisait chier.



***

Les semaines suivantes ont été super. J'ai appris à nourrir les vaches, à les faire sortir de l'étable et à les diriger vers le champ. Elles sont tellement nioufs, les vaches, qu'elles cherchent même pas à s'évader. Pourtant, il y a la forêt toute proche où elles pourraient s'installer, retourner à l'état sauvage et laisser pousser leurs poils et leurs cornes. Mais non, elles préfèrent passer quelques heures au soleil, puis rentrer pour se faire aspirer le lait de leurs pis par une machine et pour bouffer du foin tout sec au lieu de la belle herbe verte et juteuse.

J'ai aussi mieux connu les autres animaux de la ferme. Le petit chien à trois pattes s'appelle en fait Jujube et c'est UNE Jujube. Elle s'est pris la patte dans un piège à ours (ou à renard, je sais plus…) quand elle était petite, et Marie l'a trouvée au refuge d'animaux en même temps que Bob et Jack. Elle les a ramenés tous les trois à la ferme.

Il y a les oies, dont il faut se méfier parce qu'elles veulent toujours nous pincer les fesses avec leur bec. On est gentils avec elles, on va pour les nourrir et PAN ! elles frappent. Évidemment, Élie m'avait pas prévenu au départ, et je me suis retrouvé avec un énorme bleu sur la fesse gauche. Il trouvait ça très drôle, le crétin.

Certaines journées étaient plus remplies que d'autres.

En après-midi, après le pelletage de merde, il fallait parfois trimballer des bottes de foin de l'entrepôt jusqu'à l'étable. C'est lourd, une botte de foin. Et c'est surtout que les cordes qui la tiennent finissent par vous scier

les doigts ; après trois ou quatre allers-retours, le sang se rend plus jusqu'aux extrémités.

D'autres jours, il fallait aider Marie au jardin et ramasser des kilos de haricots ou de carottes, les laver méticuleusement et les placer dans des sacs étanches spécialement conçus pour la congélation. Et ça, c'était quand il fallait pas éplucher des centaines de patates ou préparer des litres de sauce à spaghetti !

Il y avait aussi des tâches qui demandaient un peu plus de « jus de bras ». Généralement, elles se déroulaient sous la supervision tranquille d'Hubert. Il fallait parfois fendre du bois, entretenir les chemins autour de la propriété ou tout simplement tondre le gazon, mais c'était toujours ces corvées-là que je préférais, même si le soir je rentrais épuisé et j'avais mal à des muscles dont je soupçonnais pas l'existence le matin même. J'aimais passer du temps avec Hubert. Il était calme, parlait peu, mais quand il le faisait on avait juste envie de l'écouter. En fait, on avait toujours l'impression, quand il ouvrait la bouche, qu'il allait faire une déclaration et que ce qu'il allait dire serait d'une importance capitale, genre question de vie ou de mort. Tout le monde se taisait et on voyait presque les mots apparaître en lettres majuscules au-dessus de sa tête.

Avec tout ça, j'avais très peu de temps libre et mon projet de continuer ma partie de *La Guerre des mondes* était tombé à l'eau parce que de toute façon, y avait ni console, ni Internet, ni même un seul ordinateur dans toute la maison. Je pouvais même pas envoyer de message à Yorik pour lui dire où je me trouvais. On passait nos soirées à regarder une vieille télé pourrie, à jouer à des jeux de société ou à placoter, installés n'importe où et n'importe comment sur les divans et fauteuils du grand salon.

J'adorais ça.

J'apprenais de plus en plus à connaître les autres : Fred le dur, sur qui on pouvait toujours compter. Charlaine avec son air bête, que j'essayais de faire rire par tous les moyens. Malgré les avertissements d'Élie, j'arrivais pas à regarder ailleurs quand elle passait dans mon champ de vision, je la trouvais tellement belle !

Et puis, il y avait Élie qui passait son temps à chercher un tour pendable à me jouer pour pouvoir se moquer de moi une fois de plus, et Jean-Guy, qui vivait sur une autre planète, mais qui nous suivait presque partout sans rien dire, jamais.



CHAPITRE 10

La famille, y a que ça de vrai !

Un après-midi, quelque part en juillet, Hubert est venu m'annoncer que j'avais de la visite.

Il faisait chaud à crever et j'étais au beau milieu du champ, assis directement sur le dos de Bob. J'essayais de le faire enjamber un bout de bois qui lui faisait peur. J'adorais ce cheval, mais j'étais en train de me rendre compte qu'il était pissou à la puissance mille ! Je lui avais montré la branche, l'avais laissé la renifler, je l'avais gratouillé avec (et il avait aimé ça), mais il refusait toujours de passer par-dessus. Il piaffait en arrivant devant, se mettait à sautiller de côté et finissait par faire un énorme détour par la gauche, imaginant peut-être qu'elle allait se transformer en monstre poilu s'il passait trop près d'elle. Bob était ridicule, mais il l'assumait très bien.

— Johan ! Y a quelqu'un pour toi !

J'ai regardé Hubert s'approcher en attendant qu'il répète ce qu'il venait de dire. J'avais probablement compris de travers.

— T'as besoin d'aide pour descendre ? qu'il a demandé de sa voix profonde quand il a été assez près.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

— T'as de la visite.

J'ai mis un moment encore à encaisser la nouvelle.

De la visite. Pour moi.

Songeur, je me suis laissé glisser à terre et j'ai suivi Hubert jusqu'à la maison en me demandant qui pouvait bien se souvenir que j'existais. C'était probablement Denise, ma travailleuse sociale, je voyais pas qui d'autre aurait fait le voyage jusqu'ici pour me voir.

Fred, Charlaine et Élie, installés sur les marches du perron, grignotaient des tiges de rhubarbe qu'ils trempaient dans un bol de sucre. Ils ont gardé le silence quand je suis passé à côté d'eux, mais j'ai senti leur regard dans mon dos en entrant dans la maison. J'avais l'impression qu'ils m'en voulaient pour quelque chose, mais quoi ?

Marie était à la cuisine et m'a fait un signe de la main, indiquant le salon dont les portes avaient été fermées. Les vitres givrées laissaient passer la lumière, mais m'empêchaient de voir autre chose que deux silhouettes assises côte à côte sur le divan couleur caca d'oie.

J'ai marché lentement vers les portes. Je comprenais pas pourquoi mon cœur battait aussi fort. Après tout, j'aurais dû être content, non ?

Le battant a coulissé quand je l'ai poussé, en émettant un grincement digne des meilleurs films d'horreur.

— Ma tante !

— Bonjour, Johan.

Tante Gisèle, la sœur de maman. Avec son mari Denis.

Je les vois pas souvent, mais chaque fois, c'est plus ou moins un désastre. Mettons qu'ils font pas tout à fait partie du

même monde que papa et moi : ils gagnent probablement en une semaine ce que nous, on dépense en une année. Denis est contremaître de chantiers de construction et Gisèle possède un de ces centres de santé à la mode, avec des spas, des saunas et tout plein de masseurs et de manucures, à genoux devant des clients riches et snobs.

Gisèle s'organise toujours pour nous faire savoir combien ils ont payé tel ou tel objet, dans le genre :

— Denis fais don' attention avec ta tasse. Tu sais combien il vaut, ce veston-là ? Quatre cent soixante-quinze dollars et quatre-vingt-dix-neuf sous, *ex-ac-te-ment* !

Ou bien :

— Johan, irais-tu jeter un coup d'œil par la fenêtre, voir si notre voiture est toujours stationnée dans la rue ? On sait jamais ce qui peut arriver dans vot' quartier… Un char de cinquante-six mille dollars !

Papa s'arrange la plupart du temps pour déserter quand ils viennent nous rendre visite et il me laisse me débrouiller seul avec eux. Mais parfois ils arrivent à l'improviste, et alors il doit les supporter et écouter Gisèle expliquer pourquoi elle désapprouve la façon dont il m'élève. Elle le questionne aussi sur sa recherche de travail, alors qu'elle sait très bien qu'il a pas l'intention de se trouver un emploi. Dans ces moments-là, papa rentre la tête dans les épaules et dit pas un mot jusqu'à ce qu'elle ait terminé. Quand j'étais petit, j'aimais pas qu'elle humilie mon père comme ça et qu'elle dise presque ouvertement qu'il était faible et paresseux. À mes yeux, mon père était fort, c'était mon héros !

Mais elle me laissait pas placer un mot, et papa endurait son calvaire sans rien dire.

Ensuite, généralement, il leur offrait une bière en souriant, pour fêter la fin de l'interrogatoire.

Quand je suis entré dans la pièce, ils se sont levés tous les deux comme si le vieux divan les avait soudainement expulsés et ils m'ont tendu les bras. Ils ont pas pu s'approcher à cause du labyrinthe de sièges qui rendait périlleux le moindre déplacement, et je voyais bien que ça agaçait tante Gisèle. J'ai souri sans réagir à leur invitation. Puis je me suis assis sur la chaise la plus près de la porte.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Oncle Denis a pincé les jambes de son pantalon avec ses doigts, puis les a tirées vers le haut avant de se rasseoir en gémissant. Gisèle a laissé retomber ses bras qui ont claqué sur ses cuisses, puis a pris une voix plaintive pour m'annoncer :

— On est venus dès qu'on a appris… C'est terrible… C'est vraiment terrible.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est terrible ?

Elle a encore ouvert ses bras couverts de bracelets et a montré la pièce en retenant une expression de dégoût.

— Ça ! Tout ça ! Que tu sois *placé* dans une famille d'accueil, que ton père t'ait encore abandonné…

— Papa m'a pas abandonné !

— Tssss… Alors, explique-moi ce que tu fais ici !

— Il était juste… parti… quelques jours, j'ai soupiré.

— Ce qui revient exactement au même.

Je savais, ça. Mais j'avais pas besoin qu'elle me le rappelle. Je voulais croire que mon père me faisait confiance et que c'était pour ça qu'il se permettait d'aller faire un tour, et non pas parce qu'il était ce qu'elle pensait de lui : un irresponsable.

Elle a fait un geste pour balayer nos dernières paroles, puis s'est penchée vers l'avant, comme pour me confier un secret.

— Tu sais que tu comptes beaucoup pour nous, Johan. Si je travaillais pas autant… si la maison était plus grande…

— Quoi ? Qu'est-ce que ça ferait si votre maison était plus grande ?

Pendant un instant, j'ai vu une lueur de panique dans les yeux d'oncle Denis. Il se rappelait probablement la fois où papa avait pété les plombs et qu'ils avaient dû m'héberger pendant trois semaines. Ç'avait pas été de tout repos.

— Je veux dire… t'es le fils de ma petite sœur… a continué ma tante. Tu fais partie de notre famille, mais c'est pas vraiment possible… On a trop…

— …

— Il faut te trouver quelque chose de mieux que ÇA !

Elle a regardé autour d'elle d'un air dégoûté.

— C'est très bien ici, j'ai dit sèchement.

— Non, voyons, Johan ! Tu t'es regardé ?! Tes vêtements sont pleins de poils de… de… d'animal ! Tu pues l'étable, d'ailleurs TOUT pue l'étable ici !

Pour ça, je pouvais pas la contredire.

— Et ces gens…

J'ai jeté un rapide coup d'œil à travers les vitres givrées. Marie continuait de s'affairer au fourneau. Heureusement, je pense pas qu'elle pouvait entendre notre conversation.

— J'adore ces « gens » ! Ils sont très gentils.

— Oui, j'en doute pas, mais… J'ai parlé avec la… euh… Marie, c'est ça ?

— Ouais.

— Elle m'a dit qu'ils vous font travailler. C'est vrai ?

— Un peu…

J'ai coincé mes mains entre mes cuisses pour cacher mes ampoules et mes ongles noircis. Mon regard a croisé celui d'oncle Denis qui n'avait toujours pas prononcé une parole. Il m'a fait un petit sourire complice.

— Ça te prend un endroit plus près, en ville. Quelque part où tu pourras continuer tes activités, voir tes amis…

Quelles activités ? Quels amis ? C'est ici que je découvrais, depuis trois semaines, le sens de ces deux mots. Je me rendais compte qu'avant, ma vie était totalement ennuyeuse et vide, et j'étais pas du tout pressé d'y retourner.

— Je vais faire des démarches.

— Non !

Ma réponse a fusé, nette comme un coup de fouet. Gisèle me regardait, surprise. Ça devait faire une éternité que personne lui avait refusé quelque chose.

— Quoi ? Pourquoi, non ?

— Je veux rester ici, je suis bien. Merci de t'inquiéter pour moi, mais ça va. J'ai pas besoin d'aide.

— Mais voyons…

— S'il te plaît, ma tante. Essaie pas de me faire changer de famille.

Elle se tordait les mains et me regardait avec des larmes dans les yeux. Elle était pitoyable.

— Si ma pauvre sœur te voyait…

— Ben justement, elle est pas là.

— Johan !

Gisèle s'est levée, sur le point d'exploser.

— On ne parle pas comme ça de quelqu'un qui est… C'est terrible ! Ta pauvre mère, si elle savait ce qui t'arrive… Si elle savait comment il t'élève…

— C'est bon, tante Gisèle. Arrête de lui taper dessus.

Excédée, elle s'est tournée vers Denis.

— Viens, on s'en va. On aura fait ce qu'on a pu.

Ils se sont frayé un chemin jusqu'à moi et c'était assez comique à voir. Mon oncle, qui portait fièrement une immense bedaine, avait de la difficulté à voir où il posait les pieds, manquant de trébucher sur un tabouret ou une table basse à tous les trois pas. Tante Gisèle, qui le suivait, laissait échapper des soupirs d'exaspération à mesure qu'ils progressaient.

— Tiens, a dit mon oncle en me tendant deux billets de cinquante dollars.

Ça se terminait toujours de cette manière quand ils venaient à la maison : deux beaux billets rouges, d'aussi loin que je me rappelle.

Je lui ai souri, content que tout ce cinéma soit terminé. Parce que c'était juste ça finalement : du cinéma. Gisèle avait jamais eu l'intention de m'offrir son aide, elle avait pas de temps à perdre avec moi ! Et maintenant, elle pouvait repartir tranquillos chez elle, avec le sentiment d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour aider son pauvre neveu en détresse.

Par la fenêtre, je les ai regardés regagner leur voiture. Ça m'a fait plaisir quand j'ai vu que les deux chats les plus laids et les plus crasseux de l'étable s'étaient installés sur le toit de la BMW. Il manquait même un œil à l'un d'eux. Gisèle a poussé un cri hystérique en le voyant et l'a chassé à coups de sacoche.

Ç'a fait ma journée.

CHAPITRE 11

La forteresse suspendue

Les autres étaient toujours assis sur les marches du perron quand je suis ressorti.

— Alors ? a demandé Charlaine avec son air de pitbull enragé. Tu pars quand ?

Je l'ai regardée sans comprendre.

— Quoi ? Je pars pas…

— Non ? Ben, qu'est-ce qu'ils faisaient ici, les deux bourgeois ?

— Rien, j'ai dit en secouant la tête. C'est mon oncle et ma tante. Ils venaient faire semblant de s'intéresser à moi, comme d'habitude.

Élie s'est levé brusquement et m'a donné une claque de la mort sur l'épaule.

— Tu restes, gros con ! C'est coooooool !

— Vous pensiez vraiment que j'allais les suivre ? j'ai demandé après avoir repris mon équilibre.

— Si quelqu'un venait jusqu'ici en BM pour me chercher, a dit Fred d'une voix sombre en fixant le chemin par lequel la voiture avait disparu, j'embarquerais sans trop discuter.

— Oh non, je te jure que tu voudrais pas aller avec eux !

Il a pas répondu, toujours tourné vers le chemin. J'ai sorti les deux billets de ma poche et les ai secoués sous leur nez.

— Par contre, ils m'ont laissé ça !

— Wow ! s'est écrié Élie en ouvrant de grands yeux. J'ai jamais vu ça, des cinquante dollars ! Sont beaux !

— Super…, a fait Charlaine sans aucun enthousiasme. Et tu comptes faire quoi avec ça ? Marcher jusqu'au dépanneur, à dix kilomètres d'ici, pour t'acheter des bonbons ?

— Ben… je sais pas.

— Sinon, y a le cinéma, mais c'est à trois heures de marche.

Elle me regardait avec des éclairs dans les yeux. Je comprenais pas encore pourquoi elle se fâchait contre moi comme ça. Ça lui arrivait tout le temps.

J'ai remis les billets dans ma poche, un peu honteux.

— Hum… bon… qu'est-ce qu'on fait alors ? j'ai demandé pour changer de sujet.

— Fred, on pourrait l'amener voir la cabane ! a dit Élie.

Élie avait toujours quelque chose à proposer. Son cerveau, gouverné par son hyperactivité, générait des dizaines de possibilités d'activités pas toujours pertinentes, qu'il s'empressait de nommer à voix haute. Une fois, il nous avait soumis l'idée d'aller chasser les écureuils au lance-pierre, une autre fois, il voulait composer une chanson pour souhaiter bonne nuit à Jean-Guy qui allait toujours au lit avant tout le monde.

Mais sa suggestion ce jour-là m'intriguait.

Fred a haussé les épaules en grognant.

— *Come on*, Fred ! Ça fait longtemps qu'on y est pas allés !

— C'est quoi, cette cabane ? j'ai demandé en regardant Élie.

— C'est par là ! qu'il a répondu en montrant vaguement du doigt le fond du champ. On l'a construite pas longtemps avant que t'arrives. Elle est vraiment cool !

J'ai regardé Fred du coin de l'œil. Il avait commencé à déplier ses jambes et tentait d'afficher un air désintéressé.

— Ça fait loin.

— On a juste à demander le VTT à Hubert ! a presque crié Élie en sautillant sur place.

— Marie nous a demandé de s'occuper de Jean-Guy…

— On l'amènera !

— Et au fait, il est où ? s'est inquiétée Charlaine.

— Juste là, sur le côté, a dit Fred.

Je me suis avancé. Jean-Guy se tenait face au mur de la maison à quelques pas de là, complètement immobile, l'air de drôlement s'intéresser à la peinture rouge qui commençait à s'écailler.

— Qu'est-ce qu'il a, pour vrai ? Vous me l'avez jamais dit, finalement. Il est fou ou quoi ?

Ça faisait bientôt trois semaines que j'étais chez les Boswell et ça me démangeait depuis le début. Jean-Guy gagnait tous les jours le concours du comportement le plus *weird*, ne prononçait jamais une parole sauf pour me péter une crise, et personne avait l'air de s'apercevoir de rien !

Élie m'a rejoint.

— Je pense qu'il est autiste. Y a rien à faire.

Il a ramassé un gros caillou qui traînait par terre.

— Regarde.

Surpris, j'ai vu Élie prendre son élan, puis lancer le caillou de toutes ses forces vers Jean-Guy. J'ai laissé échapper un cri, m'attendant à ce que la pierre aille frapper la tête du pauvre gars. Au lieu de ça, Jean-Guy, toujours face contre le mur, a juste soulevé sa main et a saisi le caillou, un poil avant qu'il lui défonce le crâne. Son bras est resté suspendu dans les airs. Il avait même pas eu de mouvement de surprise.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? a jubilé Élie.

— T'es malade…

Il a éclaté de rire.

— T'inquiète pas. Y avait zéro chance que je réussisse à le cogner ! Une fois, il était placé pareil, contre le mur de la maison, et moi j'étais dans ma chambre, au-dessus. J'ai laissé tomber un dictionnaire de mille cinq cents pages par la fenêtre et il l'a attrapé. Sans regarder.

— Comment il fait ?

— Je sais pas.

Élie s'est retourné vers le devant de la maison.

— Alors, on y va, oui ou non ?! qu'il a crié à l'intention de Fred et Charlaine.

Pour toute réponse, on a entendu le moteur du VTT qui démarrait plus loin dans le hangar. Élie s'est précipité vers Jean-Guy, a saisi sa main qui tenait la pierre et l'a secouée sans ménagement. Le caillou est tombé par terre.

— Viens ! Suis-moi, Jo !

Il a tiré Jean-Guy derrière lui et s'est mis à courir en direction du hangar. Fred et Charlaine nous attendaient, déjà installés sur le véhicule, prêts à partir.

— Et puis, Johan ? T'as aimé la démonstration ?

J'ai secoué la tête en embarquant dans la remorque, trop sonné pour répondre. Élie l'avait quand même lancé, son foutu caillou ! J'hésitais entre la surprise, l'admiration et l'envie d'appeler la police. Et le voilà qui aidait Jean-Guy à monter dans la remorque maintenant, lui tenant le bras pour qu'il évite de tomber. Rien à comprendre.

— C'est parti ! a crié Fred quand tout le monde a été installé.

Au début, il a emprunté le chemin qui menait au ruisseau. Je le reconnaissais parce qu'il longeait le champ et que je pouvais voir Jack et Bob qui se grignotaient le dos l'un et l'autre. Mais bientôt Fred a tourné à un embranchement qui nous a enfoncés plus profondément dans la forêt, et j'ai perdu tous mes repères.

Comme la première fois, le trajet s'est déroulé sans qu'on puisse échanger une parole parce que le bruit du moteur empêchait toute conversation. J'en ai profité pour observer Jean-Guy du coin de l'œil. Est-ce qu'il savait qu'il avait manqué se retrouver avec un trou dans le crâne ? Il se faisait ballotter de gauche à droite et son épaule frappait sans cesse l'intérieur de la remorque. Il allait avoir un méga bleu de la mort, c'est sûr ! Ça devait lui faire un mal de chien, mais rien ne paraissait sur son visage : il fixait droit devant lui sans pratiquement jamais cligner des yeux. Je me demandais ce qui se passait dans sa tête. À quoi il pensait ?

D'ailleurs, est-ce qu'il pensait à quelque chose ?

D'après ce que je connais des autistes, ils peuvent avoir une intelligence phénoménale, mais comme ils arrivent pas à communiquer avec les gens, ben ça leur sert à rien. J'ai vu un film une fois, c'était l'histoire d'un homme qui pouvait lire un livre en quelques minutes et le réciter en entier même dix ans plus tard, sans faire une seule erreur.

Je me demandais si Jean-Guy pouvait faire ça.

— On est presque arrivés ! a hurlé Élie après un bon moment.

Fred ralentissait justement. J'ai regardé autour, mais je voyais rien. Pas de cabane à l'horizon, que des arbres. Le VTT a roulé encore quelques minutes, puis s'est arrêté au milieu d'un espace dégagé rempli de fougères.

Dès qu'il a mis un pied à terre, Élie s'est mis à courir comme un malade vers les arbres et il a disparu pendant un instant.

— Je l'ai ! qu'il a crié.

— Amène-la ! lui a répondu Fred.

On a entendu Élie qui remuait des branches et j'ai eu une vision de lui, surgissant tout à coup, portant une cabane de rondins à bout de bras.

— Va l'aider, m'a ordonné Charlaine.

Obéissant à Sa Majesté, j'ai marché jusqu'aux arbres sans trop savoir ce que j'allais y faire, puis j'ai aperçu Élie à une dizaine de mètres, penché vers le sol, tirant sur quelque chose de caché par la végétation.

— Incroyable comment ça pousse vite ! On est venus y a à peine un mois !

— C'est quoi ? j'ai demandé en continuant d'approcher.

— Ça !

Il a tiré un bon coup et soudain, j'ai vu apparaître le bout d'une vieille échelle en bois.

— Pourquoi une échelle ?

— Pour pouvoir grimper… là !

Tout content de me faire la surprise, il montrait quelque chose du menton, un peu plus loin vers la gauche.

J'ai tourné la tête et elle m'a sauté aux yeux. Comment j'avais pu la manquer ?!

Dans un grand chêne, appuyée sur une grosse branche, se trouvait la plus incroyable des cabanes que j'aie vues de ma vie.

Il faut dire qu'à part dans des films, j'avais jamais vu une cabane dans les arbres en vrai. Les promenades en forêt et les constructions en bois étaient pas vraiment au programme des activités de mon père. En fait, j'ai même pas un seul souvenir d'avoir marché sur un sentier avec lui.

La cabane avait l'air énorme, toute en planches récupérées de couleurs et de longueurs différentes, avec un toit recouvert de bardeaux noirs usagés. Elle avait trois fenêtres, avec comme rideaux des lambeaux de tissu décoloré. En faisant le tour de l'arbre, j'ai vu que l'entrée de la cabane donnait sur la clairière. Pour l'instant, c'était juste une ouverture, sans porte.

— Wow ! j'ai fait, impressionné.

— Pas pire, hein ? a dit Fred, qui arrivait avec Charlaine.

— Vous avez fait ça avec Hubert ?

— Naaaan, il avait pas le temps de nous aider. Il a fourni les matériaux, mais c'est tout.

J'arrivais pas à détacher mes yeux de la construction.

Quand j'étais petit, une fois, tante Gisèle m'avait donné un livre. J'étais chez elle depuis quelques jours parce que papa avait déserté encore. Je me rappelle pas de l'histoire, mais je sais qu'il y avait cette cabane dans un arbre et je rêvais d'en avoir une. L'illustrateur s'était donné beaucoup de mal pour dessiner tout plein de détails à chacune des pages et c'était vraiment génial.

C'était mon rêve de p'tit gars qui se réalisait.

— Incroyable…, j'ai murmuré.

— On monte ? a suggéré Élie.

Il allait pas me le demander deux fois !

CHAPITRE 12

Où est Charlie?

— Ici, on pourra mettre une table et des chaises ! Là, une commode ou une armoire pour ranger des choses ! Là, des tablettes !

Élie courait d'un bout à l'autre de la pièce vide, excité comme une poule pas de tête. Charlaine et Fred le regardaient, amusés, le laissant m'exposer l'aménagement qu'il avait imaginé pour la cabane.

— Et là, a-t-il ajouté en pointant un doigt au-dessus de sa tête. Tu sais ce qu'on va mettre ?!

Il m'observait en attendant ma réponse, les sourcils plus haut perchés que jamais. J'ai dit la première niaiserie qui m'est venue à l'esprit :

— Euh… un cactus ?

Il a soupiré.

— Noooooon, voyons ! Un LIT !

— Accroché au plafond ?!

— Fred, explique-lui ! qu'il a fait, impatient, comme si j'étais un petit enfant particulièrement lent à comprendre.

Fred a avancé d'un pas, l'air sérieux, genre chef d'une entreprise de microprocesseurs. Il lui manquait juste le veston et la cravate.

— Je voudrais installer une mezzanine en m'ancrant là et là, a-t-il commencé en tapotant un mur du plat de la main. Les poutres sont assez solides, j'ai vérifié avec Hubert, c'est du bon bois.

Il s'est placé au milieu de la pièce et a levé un bras pour me montrer jusqu'où la plate-forme se rendrait. C'était assez comique, il se prenait *vraiment* au sérieux !

— Si on veut qu'il y ait assez d'espace pour s'allonger, faudrait la faire longue comme ça. On pourrait être au moins quatre couchés côte à côte. Par contre, on pourrait pas se tenir debout à cause du toit en pente.

J'ai levé les yeux, essayant d'imaginer de quoi ça aurait l'air une fois terminé.

— Je sais, il reste encore beaucoup de travail..., a-t-il soupiré.

J'ai embrassé la pièce du regard. Et c'est vrai que ça serait génial. Elle pourrait être meublée et décorée, comme dans le film *Stand By Me* : les gars y jouaient aux cartes et s'y cachaient pour fumer des cigarettes, et puis y avait un mot de passe pour pouvoir entrer par la trappe, c'était génial ! Dans la nôtre, je mettrais une pancarte rouge d'arrêt obligatoire qu'on aurait volée au coin d'une rue, une tête d'ours empaillée à l'air terrifiant, une chaise berçante en bois pour Jean-Guy et, évidemment, une planche au sol qui se soulèverait, et en dessous y aurait la cachette à bonbons !

Des idées plein la tête, je me suis approché d'une fenêtre. On avait une vue sur la clairière où était stationné le VTT, presque camouflé par les fougères. Au fond, un arbre énorme

avait été fendu en deux, probablement par la foudre. Ça devait pas faire longtemps parce que le bois à l'intérieur était encore blond et que ses branches étaient toujours chargées de feuilles bien vertes. Un pic-bois s'acharnait sur lui.

Je me sentais romantique tout à coup.

— On commence quand la deuxième phase ? j'ai demandé en me retournant vers les autres.

— J'te l'avais dit, hein, qu'il voudrait nous aider !? J'te l'avais dit ! J'te l'avais dit !

Élie s'était mis à donner des petits coups de coude dans les côtes de Fred et je me demandais comment celui-ci faisait pour garder son calme. Élie pouvait vraiment taper sur les nerfs, des fois.

— On commencera quand on aura du temps libre. Marie nous lâche pas, elle a toujours quelque chose à nous demander !

On a tous approuvé. C'était la première fois, depuis une semaine, qu'on finissait de travailler avant cinq heures. Normalement, elle nous libérait pas avant le souper.

— Peut-être que si on lui demandait un congé, j'ai dit sans trop de conviction. Un ou deux après-midi par semaine, elle pourrait se passer de nous, quand même ?

— Elle voudra jamais, a grogné Charlaine.

Le ciel s'était couvert, alors on est redescendus par l'échelle, en discutant stratégie. On savait qu'Hubert, lui, s'intéresserait au projet, donc on allait commencer par aller le voir.

Arrivé en bas, Élie a demandé :

— Il est où, Jean-Guy ?

On a regardé autour. Pas de Jean-Guy.

— C'est pas vrai…, Fred a pesté entre ses dents.

— Il doit pas être bien loin, j'ai dit en faisant le tour de l'arbre comme un niouf, en espérant que Jean-Guy serait caché derrière.

— Faut le trouver ! s'est écriée Charlaine, alarmée. Marie va nous tuer si elle apprend qu'on l'a perdu !

J'avais l'impression qu'elle parlait d'un tire-bouchon. Ou d'une télécommande.

Pendant un bon moment, on a fouillé le sous-bois autour de la cabane de façon désordonnée, en appelant Jean-Guy de plus en plus fort à mesure que le temps passait.

Je courais plus ou moins, soulevant des branches, me penchant pour regarder sous des troncs tombés, levant inutilement les yeux vers la cime des arbres, au cas où il lui aurait pris l'envie de grimper. Je sentais la panique me gagner peu à peu. Il pouvait être n'importe où !

Puis, Fred nous a rassemblés.

— On est pas efficaces. On le trouvera jamais si on continue à courir partout comme des imbéciles.

— Est-ce qu'on devrait pas avertir Marie ? a demandé Élie, visiblement inquiet.

— Non, pas tout de suite. Il est…

Fred a regardé sa montre en fronçant les sourcils.

— Il est presque cinq heures. On cherche encore pendant une demi-heure et après, on verra. Ça vous va ?

On a tous approuvé, même si une petite voix dans ma tête me disait que le mieux serait de sonner l'alerte le plus tôt possible. À la télé, dès qu'il était question de disparition, les policiers affirmaient toujours que les premiers instants étaient

cruciaux. Ils disaient que les chances de retrouver la personne manquante diminuaient à mesure que les heures passaient.

Mais on avait pas affaire à une *disparition*, non ? Jean-Guy s'était juste éloigné un peu.

— O.K., alors on part d'ici, a ordonné Fred en désignant le tronc de l'arbre qui abritait la cabane. On retourne vers la maison en suivant le sentier. On se place côte à côte à une distance d'un bras et on avance tous ensemble en ligne droite. On marchera pendant quinze minutes en l'appelant, puis on reviendra à notre point de départ pour repartir dans une autre direction. Ça vous va ?

Il avait l'air d'avoir fait ça toute sa vie, commander une escouade de recherche en forêt. Il avait pris la situation en main en donnant l'impression de savoir exactement ce qu'il faisait et ça me rassurait un peu. On aurait dit qu'il était plus grand et plus gros que d'habitude, qu'on l'avait gonflé à l'hélium, qu'il prenait plus de place dans l'espace avec sa grosse voix et tout. Mais peut-être que c'est mon imagination qui me jouait des tours.

On a donc fait ce qu'il nous a dit.

C'est moi qui occupais le sentier, alors qu'Élie et Charlaine marchaient de chaque côté. Fred était à la droite de Charlaine, à un bras d'écart. Je me suis mis à marcher lentement avec une peur horrible de manquer Jean-Guy si je regardais ailleurs que dans mon couloir ne serait-ce qu'une demi-seconde. Je me crevais les yeux à chercher et je fouillais la terre du bout de mon espadrille, comme s'il avait pu se cacher sous une feuille morte ou derrière un caillou.

J'essayais de pas penser à ce qui arriverait si jamais on le retrouvait pas. Bien sûr, il faudrait retourner à la maison et annoncer à Marie et Hubert qu'on avait un peu *égaré* Jean-Guy, mais ensuite ? J'entendais déjà le bruit des hélicos et le

jappement des chiens pisteurs ! J'imaginais la maison prise d'assaut, des enquêteurs qui camperaient dans la cuisine avec trois lignes téléphoniques en fonction au cas où un éventuel kidnappeur tenterait de communiquer avec eux pour leur donner le montant de la rançon !

Et ensuite, quoi ? On le retrouverait, probablement mort, parce qu'on aurait pas réussi à amasser les fonds pour les méchants. La maison fermerait. On nous condamnerait pour négligence. Marie et Hubert retourneraient en Ukraine…

— Tu penses qu'on va le trouver ? m'a subitement demandé Charlaine.

J'ai sursauté.

— Quoi ?! Euh… je pense, oui.

J'essayais de me convaincre moi-même.

— Fred dit que c'est de sa faute.

— Pourquoi ?!

— Marie lui avait demandé de l'avoir à l'œil cet après-midi parce qu'elle était occupée à tondre les moutons. Elle lui avait dit de pas le lâcher.

Il y avait de l'inquiétude dans sa voix.

— On va le retrouver, j'te le promets.

Ça sonnait faux. C'était peut-être simplement à cause de l'effet que Charlaine produisait sur moi quand elle me fixait avec ses grands yeux de biche. J'avais l'impression qu'elle pouvait lire toutes les pensées un peu gênantes la concernant qui me passaient par la tête.

J'ai reporté mon attention devant moi. Je devais pas me laisser distraire, surtout qu'une petite pluie fine venait de commencer à tomber.

— Il peut pas être bien loin, j'ai continué, cette fois sans tourner la tête. On est restés, quoi… cinq minutes là-haut ?

— Ouais, à peu près.

— Et même s'il était parti aussitôt qu'on l'a laissé seul, c'est pas un athlète olympique, Jean-Guy, on va le rattraper.

— J'imagine que t'as raison.

J'essayais de me mettre à la place de Jean-Guy et c'était pas facile. Si je m'étais soudainement retrouvé seul, vers où je serais allé ? Évidemment, moi je connaissais le chemin, je savais où se trouvait le sentier à partir de la clairière et surtout j'étais pas aussi bizarre que Jean-Guy ! Mais lui, qu'est-ce qu'il allait faire ?

Comment ça réfléchit, un autiste ? Est-ce qu'ils ont des visions ? Ils entendent des voix ? Peut-être qu'il s'imaginait que Céline Dion ou Buzz Lightyear lui avait demandé de le suivre, dans la direction complètement opposée !

Pour couronner le tout, un méga orage se préparait. Le vent s'était levé et le ciel devenait de plus en plus sombre : on pouvait voir de gros nuages noirs avancer rapidement vers nous. Il devait déjà pleuvoir là-bas, à la maison rouge.

— On retourne à la cabane ! a soudain crié Fred. Il a dû prendre une autre direction !

On s'est tous arrêtés, découragés, regardant le sentier qui continuait devant nous.

— Déjà ? j'ai demandé.

— Ça fait plus de quinze minutes qu'on marche. On l'aurait déjà trouvé.

Il avait raison, c'était inutile de continuer.

En faisant demi-tour, j'ai vu Élie, à deux mètres à l'extérieur du sentier, qui s'était figé comme un chien de

chasse, la patte levée, le regard dirigé vers la cime des arbres un peu plus loin. Au même moment, de grosses gouttes de pluie se sont soudainement mises à s'abattre sur nos crânes, provoquant un vacarme assourdissant qui m'a empêché d'entendre ce qu'il disait.

— QUOI ??!!

Il a brandi son doigt vers le haut d'un arbre. Et cette fois, j'ai compris.

— Il est là.



CHAPITRE 13

Le sauvetage du sauveteur

On a tous levé la tête sans trop y croire. Élie avait dû confondre avec un tas de feuilles ou un chimpanzé, je sais pas, ils doivent bien s'évader des zoos des fois ! Et puis, Jean-Guy arrivait même pas à monter seul dans la remorque du VTT, alors je l'imaginais mal grimper à un arbre !

Eh ben, il était là.

Debout sur une grosse branche à sept ou huit mètres du sol, le nez collé contre le tronc de son nouvel ami, il avait l'air de s'ennuyer royalement, attendant que quelqu'un finisse par le trouver. On s'est approchés de l'arbre et on a pu voir que cet imbécile se tenait à peine à une toute petite brindille, comme s'il avait l'habitude de jouer à Spiderman !

— Jean-Guy ! a hurlé Élie pour couvrir le bruit de l'averse. Descends de là tout de suite !

Pour toute réponse, il a eu droit à un coup de tonnerre super fort.

— Tu pensais vraiment qu'il allait t'obéir ? j'ai demandé en ricanant.

— Ben quoi, fallait essayer…

Il pleuvait de plus en plus, ça devenait difficile de garder la tête levée vers Jean-Guy : on se mangeait des gouttes de la taille de petits pois Le Sieur en pleine face. Mes cheveux me tombaient dans les yeux et j'étais aussi trempé que si j'avais sauté dans un lac tout habillé. Je devais être beau à voir.

Fred a fait le tour de l'arbre, cherchant la solution derrière, puis est revenu vers nous en se passant une main sur le visage pour tenter d'enlever un peu d'eau.

— Je vais monter le chercher.

— T'es malade ! s'est exclamée Charlaine. Avec la pluie, ça doit être pas mal glissant.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire une fois là-haut ? j'ai demandé. Le prendre sur ton dos ?

Fred a haussé les épaules.

— Je verrai. Pourquoi pas ?

Fallait se rendre à l'évidence : y avait pas d'autre solution. Évidemment, personne a suggéré d'aller chercher de l'aide : on était dans la merde jusqu'au cou.

Fred a entraîné Charlaine un peu plus loin sur le sentier. Elle était inquiète et elle essayait de l'empêcher d'y aller. Au début, Fred lui a parlé au creux de l'oreille en lui mettant une main dans le dos, puis soudain il s'est mis à l'embrasser. Ça m'a un peu choqué.

Non mais, on était pas dans le film *Armageddon*, quand même ! Il s'en allait pas se sacrifier pour sauver l'humanité ! C'était évident qu'il profitait de la situation pour obtenir ce qu'il voulait. C'était scandaleux !

En fait, j'étais jaloux.

J'avais soudainement envie d'annoncer que je voulais participer au sauvetage de Jean-Guy, juste pour pouvoir

frencher Charlaine, moi aussi. Elle verrait que j'avais du courage, que mon cœur était rempli de bonté et de compassion. Elle serait émue et devrait choisir entre Fred et moi, parce qu'il ne serait plus le seul à avoir une place dans son cœur. Ce serait un choix difficile, mais j'avais bon espoir de gagner !

Fred a vite stoppé ma rêverie débile. Il a bondi pour s'accrocher à la branche la plus basse. Il s'y est balancé par les mains pendant un moment, puis a agrippé la branche avec ses jambes pour ensuite s'y hisser.

J'ai pas pu m'empêcher de l'admirer. Il était habile comme un gymnaste, et on pouvait nettement voir ses muscles bien entraînés sous son t-shirt trempé. C'est sûr que je faisais pas le poids avec mon corps maigrichon même pas bronzé et mes trois poils au menton. J'avais des croûtes à manger. Je me suis juré de commencer dès le lendemain à soulever des balles de foin au-dessus de ma tête pendant au moins une heure chaque jour. Après un mois ou deux, j'aurais peut-être une chance avec Charlaine.

— Lâche pas, Fred !

Élie était sous l'arbre, à brailler des encouragements. Je me suis senti un peu ridicule à penser aux moyens de conquérir Charlaine alors qu'un drame se déroulait devant nous. Fred avait maintenant atteint la branche sur laquelle se tenait Jean-Guy et cherchait un moyen de le rejoindre sans risquer de le faire tomber. Les éclairs et le tonnerre assourdissant rendaient la scène encore plus tragique.



Jean-Guy, toujours face au tronc de l'arbre, avait pas conscience de ce qui se jouait autour de lui. Il avait pas bronché depuis le début de l'opération sauvetage, et c'était tant mieux parce qu'au-dessus de lui les branches étaient pas mal plus petites. Elles auraient pas supporté son poids s'il lui avait pris l'envie de grimper pour s'échapper.

Fred avait décidé de se hisser sur une branche en biais, juste un peu plus basse que celle de Jean-Guy, d'où il pouvait l'atteindre et le toucher. Il a commencé par lui parler en posant une main sur son avant-bras. On entendait pas ce qu'il lui disait, évidemment, mais j'avais peur que Jean-Guy réagisse comme trois semaines plus tôt dans la salle à manger et qu'il se mette à lui hurler de le laisser tranquille. J'avais compris qu'il valait mieux pas tenter d'entrer en communication avec lui quand il était dans sa bulle – ce qui revenait à dire presque tout le temps. En fait, le brusquer était ce qui fonctionnait le mieux. Ne pas lui demander son avis et l'obliger à suivre.

Jean-Guy bougeait pas d'un poil. Fred a laissé tomber la méthode douce et est passé à l'étape suivante : il a pris sa main libre et a tiré un peu dessus vers le bas.

— Brasse-le ! a hurlé Élie. Aie pas peur, c'est le seul moyen !

Un éclair a soudainement éclairé la forêt en entier. On a pu voir pendant une demi-seconde une scène figée, comme quand on prend une photo dans le noir et que le flash se déclenche : y avait Élie au pied de l'arbre, les bras levés vers le haut, donnant l'impression de supplier Fred de se laisser tomber, et juste derrière lui Charlaine grelottante, l'eau dégoulinant sur ses épaules, tombant de ses beaux cheveux mouillés.

Et dès que l'obscurité est revenue, un coup de tonnerre de la mort a éclaté. De quoi se faire péter les tympans.

J'ai toujours entendu qu'en cas d'orage, il faut surtout pas se tenir sous un arbre. Chaque année y a des golfeurs idiots qui se croient invincibles et qui vont quand même se réfugier sous le seul arbre qui se trouve au milieu de leur parcours. Le lendemain, on apprend dans les journaux qu'ils se sont fait griller les organes vitaux par la foudre. D'ailleurs, je me demande toujours pourquoi on laisse des arbres sur les parcours de golf, quand on sait très bien que les golfeurs ont la fâcheuse habitude d'attirer la foudre sur eux !

Enfin, je me demandais si, dans une forêt, le danger était aussi important. Pourquoi un éclair serait attiré par *cet* arbre en particulier ? J'essayais de voir si l'érable dans lequel se trouvaient les gars était plus grand que les autres, mais impossible, y avait trop de branches, trop de feuilles qui m'empêchaient de voir la cime, et puis il commençait à faire vraiment noir.

N'empêche, j'y pensais et ça me rendait nerveux. J'avais hâte que tout ça soit terminé.

J'avais l'impression que Fred s'était mis à tirer sur le bras de Jean-Guy avec un peu plus de fermeté, mais j'en étais pas certain. Je me suis avancé encore pour tenter de les apercevoir sous un angle différent et peut-être leur lancer quelques encouragements, quand tout à coup le ciel s'est déchiré d'un autre immense zigzag blanc.

La suite s'est déroulée très vite, mais j'ai eu l'impression que le temps s'était mis au ralenti, comme dans les films, pendant toute la durée de l'accident. De mémoire, je peux décortiquer la scène et la décrire en entier, en commençant par le moment où l'éclair a touché l'arbre. J'ai vu avec stupéfaction le tronc se fendre en deux à partir de sa cime, jusqu'au sol, dans une formidable explosion d'étincelles, de

feuilles gorgées d'eau et de copeaux de bois. J'ai vu ensuite la partie sur laquelle se tenait Fred amorcer dangereusement sa chute vers le sol et ensuite…

Ensuite, le pied de Fred qui glisse sur la branche mouillée…

Fred qui agite les bras pour retrouver son équilibre…

Charlaine qui hurle…

Fred qui se met à tomber…

Jean-Guy…

Jean-Guy saisit le poignet de Fred…

… le tient fermement…

… la moitié de l'arbre qui s'abat dans un bruit assourdissant…

Fred suspendu dans les airs…

Fred pris de panique.

Au moment de l'explosion, avec Charlaine et Élie, j'ai été projeté à au moins deux mètres de l'arbre. Puis j'ai couru avec eux pour me rapprocher, sans quitter Fred des yeux.

— T'as une branche juste en dessous, Fred ! Tu peux y toucher !

Jean-Guy tenait toujours Fred d'une seule main, sans laisser paraître aucun signe de fatigue ni même la moindre émotion. Je me demandais combien de temps encore il pourrait tenir.

— Je peux pas ! a braillé Fred. J'vais tomber !

— Essaie de toucher à la branche avec ton pied !

— Noooooooon !

Complètement paniqué, il agitait les jambes dans tous les sens. Je le voyais dans la pénombre, qui se balançait au bout

du bras de Jean-Guy comme un acrobate à un trapèze. Le problème, c'est qu'on était pas au cirque… et qu'y avait pas de filet.

Soudainement, y a eu un gros *crac* ! Comme si la situation était pas encore assez délicate, on a réalisé avec horreur que la partie de l'arbre qui était toujours debout allait s'effondrer elle aussi, d'un instant à l'autre.

— JEAN-GUY ! j'ai hurlé. DESCENDS DE LÀ TOUT DE SUITE !

Je sais pas ce qui s'est passé alors. Est-ce que c'est le danger qui a fait réagir Jean-Guy ? Est-ce qu'il a voulu sauver sa peau ? Ou est-ce que tout à coup un canal de communication s'est ouvert sans raison particulière et que mon message s'est rendu jusqu'à son cerveau ?

Peu importe.

Impossible d'expliquer comment il a fait, mais avec une seule main libre et l'autre occupée à tenir Fred qui s'était transformé en guimauve, Jean-Guy est descendu de l'arbre.

En quinze secondes, il nous avait rejoints.

Juste avant que l'autre moitié de l'arbre s'abatte au sol.

Charlaine s'est précipitée sur Fred dont Jean-Guy avait négligemment lâché la main. Il gisait par terre, recroquevillé sur lui-même, et tremblait de froid sous l'averse. Elle s'est pratiquement couchée sur lui en répétant son nom sans arrêt.

Élie s'est planté devant Jean-Guy et lui a donné de grandes claques sur les épaules en riant.

— Mon gars, c'était malade ! C'était vraiment malade ! Comment t'as fait ça, hein ?!

Jean-Guy réagissait pas. Son regard s'était éteint à nouveau.

J'ai recommencé à respirer.

Je me suis rendu compte que je tremblais moi aussi et que j'avais les jambes molles. Mes muscles étaient remplis d'adrénaline : j'aurais pu soulever le tronc de cet arbre et le tailler en pièces juste avec mes mains pour en faire du petit bois d'allumage.

— Hé, Johan…

J'ai baissé les yeux vers Fred.

— Merci.

Il avait l'air épuisé.

— J'ai vraiment pensé qu'on allait s'écraser.

— Y était temps, hein ?

Il s'est mis à rire faiblement.

— Ouan. Tu l'as réveillé juste à temps.

On a tous regardé Jean-Guy dans la pénombre. Ses lunettes dégoulinaient d'eau de pluie. Comment il arrivait à voir quoi que ce soit avec ça dans la face ? Et en pleine noirceur, en plus ! Comment il avait pu trouver les branches sur lesquelles poser ses pieds pour redescendre de l'arbre avant qu'il s'écrase ?

Je me suis finalement laissé tomber dans la boue avec Fred et Charlaine en poussant un long soupir de soulagement. Élie est venu nous rejoindre et on a continué de regarder Jean-Guy avec curiosité pendant un moment, sans parler. J'imagine que chacun revivait les dernières minutes dans sa tête, selon son propre point de vue.

La pluie avait diminué d'intensité, comme si là-haut on était au courant que la grande scène tragique était maintenant terminée. J'ai inspiré un bon coup en passant mes mains dans mes cheveux. Ça sentait la terre humide et les champignons. Des grenouilles s'étaient mises à chanter dans un étang pas loin. J'avais presque envie de me joindre à elles. C'est niaiseux, mais j'étais *serein*.

Après ce qu'on venait de vivre, je sentais que je faisais désormais partie du groupe à part entière. Mieux que ça, j'étais lié à chacun de ses membres de la même façon que j'aurais pu l'être à un frère ou une sœur.

Même à Jean-Guy.

Surtout à Jean-Guy.



CHAPITRE 14

Des nouvelles de la maison

Marie en a eu pour quelques jours à être fâchée contre nous. Notre retour l'avait passablement énervée. On était arrivés vers sept heures à la maison rouge, trempés, sales et affamés, sans compter les quelques blessures aux mains de Jean-Guy et de Fred que personne était arrivé à lui expliquer. Elle nous avait hurlé dessus pendant un moment avant de nous envoyer à la douche, puis au lit sans manger.

Le lendemain, Hubert nous observait sans rien dire, mais c'est sûr qu'il se doutait que quelque chose de grave s'était produit dans la forêt. Il a jamais posé de questions et j'ai l'impression qu'il attendait que ça vienne de nous. Mais on avait décidé, d'un commun accord, que l'histoire resterait secrète. C'était *notre* aventure, et tant que ça restait entre nous, on pouvait en parler avec fierté et innocence. J'avais peur que Marie et Hubert nous fassent plus jamais confiance si jamais ils apprenaient ce qu'on avait fait. Et, plus que tout, j'aurais pas supporté qu'Hubert soit déçu de moi. Ce qu'il pensait devenait de plus en plus important, je m'en rendais compte.

Bien sûr, on était conscients qu'on avait agi en imbéciles et qu'on était passés à un cheveu de la catastrophe. On aurait

dû aller chercher de l'aide au lieu de jouer aux superhéros, mais voilà, on l'avait pas fait. Et maintenant, y avait cette espèce de lien qui nous unissait.

La vie à la maison rouge a changé.

Fred, Charlaine, Élie, Jean-Guy et moi, on est devenus inséparables. On mangeait tous les cinq ensemble, on travaillait ensemble et on se reposait ensemble. Dès que l'un de nous s'éloignait, même pour aller pisser, les quatre autres ralentissaient le rythme de ce qu'ils étaient en train de faire pour l'attendre. On était comme une machine à laquelle il manquerait un morceau pour bien fonctionner.

Le soir, on se rassemblait parfois autour d'un feu qu'Hubert nous préparait derrière la maison et on pouvait jaser pendant des heures. C'est comme ça que j'ai appris à encore mieux les connaître. On parlait très peu de notre passé, mais beaucoup de ce qu'on voudrait faire plus tard. Fred voulait avoir des enfants un jour, Charlaine rêvait de devenir vétérinaire et Élie était convaincu qu'il allait faire carrière comme chanteur de rap. Il nous faisait des démonstrations en dansant autour du feu et ça nous donnait l'occasion de nous moquer encore plus de lui.

J'étais bien, j'en oubliais presque ma vie d'avant. J'y pensais à l'occasion, mais pas longtemps, parce que je savais que tôt ou tard, j'allais devoir y retourner, et je préférais pas trop m'attarder là-dessus pour le moment.

Vers la fin juillet, j'ai reçu la visite de Denise et Marc, les travailleurs sociaux, qui m'ont donné des nouvelles de papa. Marie nous avait installés dans le salon, comme quand mon oncle et ma tante étaient venus quelques jours avant. J'ai réalisé alors que j'étais le seul à avoir des visiteurs. Personne venait voir les autres, même pas leurs travailleurs sociaux.

— Comment va mon père ? j'ai demandé à Denise.

— Il fait de gros efforts, Johan. Faut pas lui en vouloir.

— J'lui en veux pas.

Denise a eu le même sourire triste que la première fois que je l'avais rencontrée, chez nous. Mais je disais vrai ! J'ai jamais été fâché contre mon père parce qu'il se soûlait ! Même quand je devais m'arranger seul les matins d'hiver pour aller à l'école, parce qu'il venait à peine de rentrer et qu'il était affalé en diagonale dans son lit pour le restant de la journée. C'était ma vie, ma façon de vivre. La seule que je connaissais.

— Est-ce que… est-ce qu'il boit encore ?

— Tu sais, l'alcoolisme, ça ne se guérit pas du jour au lendemain.

Il buvait encore, évidemment. De toute façon, qu'est-ce qu'il aurait pu faire d'autre ? Il avait pas travaillé depuis des années et ses seuls amis étaient ceux qui l'accompagnaient au bar.

— Il reçoit de l'aide, a dit Marc. Je vais le voir deux fois par semaine, pour discuter.

— Discuter ?

— Oui. On discute des raisons qui le poussent à agir de cette façon. De ce qu'il aimerait faire quand il s'en sortira.

— Et qu'est-ce qu'il voudrait faire ?

Papa a jamais parlé de futur avec moi. Ça m'étonnait même qu'il accepte ces rencontres avec Marc. Il est vraiment pas du genre à s'auto-analyser.

Marc a penché la tête sur le côté en pinçant les lèvres.

— Il ne sait pas encore. Il réfléchit. Et je l'aide à réfléchir.

Papa devait bien s'amuser. Il en avait rien à foutre, c'était évident.



— Mais toi, comment ça va ici ? Marie nous dit que tu t'intègres bien.

— Oui, je pense. J'aime ça, c'est cool.

— T'as l'air en forme, en tout cas, a dit Denise avec un enthousiasme exagéré. T'as pas mal plus de couleurs que le jour où on est allés te chercher !

— Mmmmmmh…

— *Ici*, on s'occupe de toi. *Maintenant* tu manges à ta faim, n'est-ce pas ?

J'ai haussé les épaules. J'aimais pas, tout à coup, la façon dont elle dénigrait à mots couverts ma vie d'avant. Je voulais pas lui donner entièrement raison.

— Ils ont pas Internet ici. Même pas d'ordi !

C'est tout ce que j'avais trouvé ! C'était pitoyable.

— Le monde tournait quand même avant Internet, Johan, m'a répondu Marc, donnant l'impression de parler à un enfant de cinq ans.

— Oui, mais comment je fais pour garder contact avec mes amis ?

Quels amis ?

— Le téléphone, ça existe encore, tu sais.

— Pfffffff… Plus personne utilise le téléphone, voyons.

Marc a eu un petit rire.

— Si tu tenais tellement à tes amis, tu l'utiliserais, le téléphone.

J'ai détourné la tête. Il avait raison. Ça faisait maintenant un mois que j'étais là et j'avais même pas eu envie d'appeler mon père, alors pour ce qui était de mes *amis*…

— À ce qu'il paraît, tu t'entends très bien avec les autres ici ?

— Ouais.

— Vous vous amusez ? Qu'est-ce que vous faites de vos vacances ?

« On nettoie la merde des vaches, et après on joue à rescaper l'un de nous dans un arbre en plein orage… »

— J'ai appris à monter à cheval.

— C'est vrai ?! s'est exclamée Denise un peu trop fort.

J'ai eu l'impression qu'elle était déjà au courant et qu'elle voulait simplement qu'on *discute*.

— On fait des concours de sauts, dans le champ. On couche Jean-Guy par terre et il faut lui passer par-dessus.

— Quoi ??!!

Denise avait les yeux écarquillés. Elle s'apprêtait à se lever pour aller trouver Marie.

Marc me regardait, un sourire en coin. Lui, j'allais pas l'avoir aussi facilement.

— Ben non, c'pas vrai… On fait juste l'attacher sur le cheval pour pas qu'il tombe, et après on fouette le cheval pour qu'il parte au galop.

Cette fois, Marc a franchement éclaté de rire. Denise l'a regardé, scandalisée. Puis, elle s'est rendu compte que je blaguais.

— Hum… très drôle, Johan. Tu m'as eue.

Puis, avec un air vexé, elle a fouillé dans son énorme sac. Elle en a sorti un cahier de notes, une pince à cheveux en forme de papillon, trois stylos, un téléphone cellulaire, une banane, une tasse à café en acier inoxydable et un parapluie

rose bonbon, qu'elle a déposés un à un à côté d'elle, sur le divan.

— Tu pourrais survivre une semaine juste avec c'qu'y a dans ton sac, j'ai dit.

Elle m'a jeté un coup d'œil agacé.

— Ah ! Voilà !

Elle brandissait un carnet d'adresses.

— Je te laisse les numéros de téléphone de mon bureau, celui de Marc et de nos cellulaires. Mais ça, c'est seulement en cas d'urgence, hein ? Si jamais… il se passait quelque chose de… grave. Ou si tu avais envie de parler avec l'un de nous deux.

Elle a arraché une page de son cahier de notes et a méticuleusement transcrit quatre séries de chiffres qu'elle a bien identifiées, en utilisant des stylos de deux couleurs différentes et un surligneur jaune fluo.

— Ça va, merci, j'ai dit en fourrant le papier au fond d'une poche de ma salopette crottée.

Avec un peu de chance, il allait passer au lavage. Ou tiens, je pourrais le donner à Lucie la truie. Elle le piétinerait dans la boue, puis le mangerait sans faire la différence entre ça et les feuilles de choux qu'Hubert gardait pour elle.

Quand ils sont repartis, je me suis senti soulagé, sans trop comprendre pourquoi. Ce qu'ils étaient venus me dire aurait dû m'inquiéter, parce qu'à l'évidence je serais encore ici à Noël. Papa était pas prêt à me reprendre et il le serait pas avant un bout de temps. Mais curieusement, ça me dérangeait pas.

CHAPITRE 15

Un Tonka à portée de main

C'est finalement dans la première semaine du mois d'août qu'on a réussi à avoir quelques après-midi de congé. Il faisait chaud, c'était devenu insupportable. L'air était tellement humide qu'on aurait pu le couper au couteau. Y avait aucun vent pour nous soulager, pas même la nuit. J'avais les cheveux et les dessous de bras mouillés en permanence, c'était dégueulasse parce que même après une douche froide, mon corps continuait sa production industrielle de sueur. Tout le monde sentait le *swing*. Additionné aux odeurs du tas de fumier fermenté qui trônait à côté de l'étable, l'air était devenu difficilement respirable.

On était donc pas très efficaces au travail : nettoyer les allées et nourrir les animaux nous prenait tout l'avant-midi, alors que normalement on avait assez d'une heure. Nos gestes étaient lents et calculés, fallait surtout pas gaspiller notre énergie. On buvait de l'eau aux dix minutes pour éviter la déshydratation, et ça nous obligeait à prendre aussi des pauses pipi plus souvent qu'à l'habitude. Bref, après trois jours où le mercure a dépassé les trente-deux degrés, Marie a annoncé qu'on allait travailler uniquement le matin, tant que durerait la canicule.

Malgré la chaleur, il était pas question pour nous de rester là à rien faire ! Depuis le temps qu'on y pensait, on a décidé d'utiliser notre temps libre pour poursuivre la construction de la cabane.

J'étais impatient de commencer, mais y avait un problème : le transport des matériaux jusque là-bas. Hubert refusait de nous prêter le VTT depuis notre mésaventure dans la forêt et il était pas question, par cette chaleur, de marcher pendant une heure avec un madrier de quinze kilos sur les épaules ! De toute façon, on aurait eu besoin de faire au moins trois mille voyages avant d'avoir assez de bois pour construire le toit et la mezzanine.

— On pourrait prendre le VTT un soir qu'Hubert est pas là, a suggéré Élie.

— Ben non, a grogné Charlaine. Il est correct, Hubert, on va pas commencer à lui jouer dans le dos.

On était étendus à l'ombre d'un arbre, en bordure du champ derrière la maison. Les chevaux, marchant de leur pas lourd, venaient nous renifler de temps en temps, l'air de se demander ce qu'on faisait là. Y avait un nuage de poussière et de mouches autour d'eux, j'avais l'impression d'être dans un western. Manquait juste l'harmonica.



— Ça va, Jean-Guy ? a demandé Fred, sans vraiment attendre une réponse de sa part.

Jean-Guy, face à l'arbre, avait pas bougé depuis plus d'une heure, fixant l'écorce comme si c'était la huitième merveille du monde. Ç'avait l'air de le rassurer de se tenir à quelques millimètres d'un arbre ou d'un mur. De cette façon, il évitait tous les stimuli qui pourraient venir le déranger dans sa méditation. Même la nuit, il dormait la face dans l'oreiller, dans la position dans laquelle je l'avais vu le soir de mon arrivée. Je

sais pas comment il faisait pour respirer, mais pas une seule fois je l'avais vu dormir autrement.

Fred s'est levé pour lui donner de l'eau. Jean-Guy avait pas le réflexe de boire, ou peut-être qu'il ressentait tout simplement pas la soif, je sais pas, mais fallait y penser à sa place. Toutes les demi-heures, on allait porter une bouteille jusqu'à ses lèvres. Il les entrouvrait, par instinct j'imagine, et il fallait ensuite essayer de lui faire avaler suffisamment d'eau. Une grande partie finissait la plupart du temps sur son t-shirt. Est-ce que son état de « peut-être autiste » lui donnait la faculté d'absorber l'eau par la peau ? En tout cas, il a jamais eu de coup de chaleur.

— Lâche-moi, Jack !

Le cheval assoiffé s'était approché de Fred et avec son énorme langue rose, genre grosse limace visqueuse, il tentait de lui voler la bouteille d'eau.

— Quelqu'un peut le retenir ?! C'est déjà assez difficile de faire boire Jean-Guy sans que cet imbécile vienne s'en mêler en plus !

Je me suis levé rapidement. Fred aimait pas trop Jack et Bob, et il leur donnait des pichenottes sur le nez quand ils s'approchaient un peu trop de lui à son goût.

J'ai fait comme Hubert, j'ai placé mon bras autour du nez de Jack et je lui ai parlé doucement à l'oreille pour le faire reculer. Quand il a été hors d'atteinte de Fred, j'ai grimpé sur son dos en utilisant un rocher en guise de marchepied. Je me suis d'abord assis face vers l'arrière, puis je me suis couché à plat ventre sur ses larges fesses.

— Charlaine, j'ai dit innocemment, tu viens faire un tour ?

— Pas question !

— Allez… Fred est occupé à faire boire Jean-Guy, il se rendra compte de rien… Je t'emmène jusqu'à la cabane sur le dos de Super Jack !

— Pffffffff…, qu'elle a fait en levant les yeux au ciel.

Fred souriait en secouant la tête, tout en déversant la flotte sur Jean-Guy.

— *Come on*… toi et moi, seuls dans les bois…

Les yeux à demi fermés, j'avais pris ma voix la plus sensuelle. Je savais bien qu'elle m'aimait pas de la même façon que Fred, mais c'était devenu pour moi un jeu de tenter de la séduire et je m'en cachais même plus. J'arrivais même parfois à la prendre par les épaules et à la tenir quelques secondes avant qu'elle se dégage.

— Moi j'y vais ! s'est écrié Élie avant de sauter à son tour sur le dos de Jack.

Charlaine s'est mise à rire en voyant mon air déçu.

— Merci, Élie !

Oh, ce qu'elle était belle quand elle riait ! Juste pour ça, j'ai pardonné à Élie.

— Venez ! qu'il a crié. On monte tous sur Jack !

— Ben voyons, on est trop lourds, a objecté Charlaine.

Fred avait terminé sa tâche d'irrigation et s'est approché de nous d'un pas lent.

— Non, j'pense pas qu'on soit trop lourds…, qu'il a dit en évaluant Jack d'un œil expert.

Il en a fait le tour, s'est penché pour observer son ventre et ses pattes tout en gardant son air professionnel, puis sans prévenir, s'est projeté vers le haut pour atterrir à plat ventre juste derrière Élie. Un vrai cowboy !

Comme je l'enviais…

Le cheval, qui jusque-là s'était tenu tranquille, a fait quelques pas.

— J'ai eu une idée, a dit Fred en s'installant à califourchon.

— Si tu connais un moyen pour que j'aie moins chaud, s'est exclamé Élie, vas-y, crache !

— Ben non, niaiseux.

Jack continuait à marcher lentement et s'éloignait de Charlaine qui était restée à l'ombre sous le bouleau jaune avec Jean-Guy. J'ai appuyé ma jambe sur son flanc gauche et l'animal a modifié sa trajectoire en effectuant un grand demi-tour. Quand il a été aligné avec nos amis restés à terre, j'ai relâché la pression et Jack s'est remis à marcher en ligne droite. Ces chevaux étaient extraordinaires !

— Non, je pense que j'ai la solution pour amener le bois jusqu'à la cabane.

J'ai relevé la tête, intéressé.

— Ah, ouain ? Et comment ?

— Bob. Jack.

— Ben voyons ! s'est écrié Élie. On peut pas leur attacher des deux par quatre sur le dos !

— J'ai jamais dit ça.

— Ben vas-y, explique !

On était de retour à l'arbre. Fred s'est laissé glisser à terre avec souplesse et nous a regardés avec un demi-sourire.

— Dans le hangar où Hubert met son VTT et son tracteur, vous avez vu ce qui est accroché au mur ?

— Heu… des pelles, des fourches…, a répondu Charlaine qui s'était levée. Mais je vois pas ce qu…

— Un attelage ! a crié Élie. Un genre de collet en cuir rembourré, avec des lanières pour attacher je sais pas quoi !

Fred a allumé une cigarette pour ménager son effet. Il a tiré une longue bouffée en plissant les yeux, puis a fait claquer ses lèvres avant de recracher la fumée.

— Je sais pas si tous les morceaux sont là, qu'il a dit. Mais je pense qu'avec cet attelage, on pourrait leur faire tirer un chargement de bois. Faudrait juste fabriquer une espèce de traîneau.

— Ouiiiii !

Surexcité, Élie s'était retourné face à moi. Il m'a pris par les épaules et m'a tellement secoué que j'ai eu peur de tomber.

— Un traîneau, on est capables de faire ça, hein, Johan ? !

— J… j'imagine…

— Reste à savoir si les chevaux vont vouloir travailler.

Charlaine, toujours optimiste.

Moi, j'étais convaincu que ça fonctionnerait puisque Bob et Jack se montraient constamment calmes et doux. J'avais toujours cru que les chevaux étaient des bêtes nerveuses, avec de la broue au coin de la bouche et des yeux fous dans la tête, mais ceux-là étaient patients, acceptaient toujours de se faire monter et ils étaient super forts. Fallait essayer.

On a donc ramassé les couvertures qui étaient étendues par terre, puis j'ai attrapé Jean-Guy par la main et on s'est dirigés vers le hangar pour voir de quoi avait l'air cet attelage.

Si tout se passait bien, dans peu de temps on aurait mieux qu'un Tonka pour transporter nos planches.

CHAPITRE 16

Le sentier qui pue

L'idée de Fred était géniale. En quelques jours, avec l'aide d'Hubert, on a réussi à fabriquer un traîneau en bois qu'on pouvait fixer à l'attelage des chevaux. Il a fallu remplacer certaines pièces en métal, et avec les billets d'oncle Denis, Hubert nous a acheté de nouvelles lanières de cuir parce que celles qu'y avait là avaient pas servi depuis des années et que le cuir qui avait séché était devenu cassant.

La chaleur était insupportable. Certains soirs, j'arrivais pas à m'endormir parce que les draps collaient à ma peau et qu'aucun souffle de vent entrait par ma fenêtre, pourtant grande ouverte. On avait pris l'habitude de croquer, à longueur de journée, des tonnes de glaçons qu'on entreposait dans le congélateur de la cuisine. Marie bougonnait parce que le bac à glaçons lui tombait dessus quand elle ouvrait la porte, mais c'était notre seul moyen de combattre la chaleur. Pas de lac ni de piscine pour se baigner, et il fallait en plus économiser l'eau, donc on pouvait pas non plus se rafraîchir au boyau.

Malgré ça, je priais pour que la canicule continue encore pendant tout le mois d'août parce si on devait recommencer à travailler tous les après-midi, on arriverait jamais à terminer

la cabane. Le but était d'aller y dormir au moins une nuit avant la fin de l'été.

Enfin, le grand jour est arrivé : le traîneau était prêt et rempli de bois, on avait attelé Bob qui piaffait d'impatience sur la terre sèche, ce qui soulevait des nuages de poussière et me faisait éternuer. Marie, qui continuait plus ou moins à être fâchée contre nous depuis notre mésaventure, se tenait à une distance respectable avec Jean-Guy – qu'elle garderait avec elle –, grognant que tout cela était ridicule, qu'on allait tuer les chevaux et que l'un de nous se blesserait, c'était sûr. Hubert riait dans sa barbe. Je crois bien qu'il était aussi excité que nous. C'était clair qu'il aurait donné cher pour nous accompagner, mais Marie lui avait formellement interdit de se mêler davantage à nos « jeux stupides et enfantins », et elle l'attendait à la maison où y avait trois chaudières pleines de carottes prêtes à être nettoyées.

J'étais celui qui montait le plus souvent Bob, alors on m'avait désigné pour le conduire sur le sentier jusqu'à la cabane. Je devais me tenir à côté de lui et le guider, pendant que Fred, Charlaine et Élie suivraient en s'assurant que les patins en Teflon du traîneau ne se coincent pas derrière une souche ou une racine.

Au début, tout s'est bien passé. Ça avançait bien malgré les nombreux obstacles, et Bob obéissait à mes ordres en donnant l'impression qu'il avait fait ça toute sa vie. Pendant un peu plus d'un kilomètre, on a chanté des chansons pour l'encourager – « Dans la soooouuuupeeee, y a pas d'jambe de booooois ! Y a des noooouuuuilles, mais ça n'se voit paaaaaaas ! »

Je crois bien qu'il aimait ça.

Jusqu'à ce que dans une courbe on rencontre soudainement une moufette qui avait eu la très mauvaise idée, cette nuit-là, d'aller mourir en plein milieu du sentier.

J'avais bien vu que les chevaux ont parfois des phobies inexpliquées et presque impossibles à contrôler. J'avais passé beaucoup de temps dans le champ à tenter de désensibiliser Bob, à l'aide d'une simple branche qu'il refusait d'enjamber parce qu'elle lui faisait probablement penser à un serpent ou à une bête féroce quelconque. Ce jour-là, devant la moufette crevée, il s'est mis à sautiller sur place, les oreilles couchées sur sa tête, comme s'il venait de voir le diable en personne.

Bon d'accord, ça *sentait* le diable. Parce qu'au départ, une moufette, ça pue, mais si en plus c'est une moufette crevée, ça devient carrément toxique.

— Woooooooooo, j'ai dit de ma voix la plus rassurante en caressant le cou de Bob.

— Johan ! a hurlé Élie derrière. Avance au plus vite avant qu'on meure asphyxiés !

— Je veux bien ! j'ai crié en retour. C'est Bob qui panique !

Et pour appuyer l'information, ce crétin de cheval m'a marché sur le pied. C'est qu'il devait bien peser dix mille kilos, l'animal ! À bouffer autant d'herbe tout l'été sans bouger, il était en voie de devenir obèse !

J'avais retenu la leçon : Hubert m'avait bien mis en garde de pas tenter *d'enlever* mon pied si jamais pareille situation se présentait. Si je voulais garder mon membre en un seul morceau, valait mieux que ce soit Bob qui bouge le premier. J'ai donc utilisé ma voix la plus forte pour énumérer tout mon répertoire de qualificatifs en lien avec l'imbécillité animale, puis j'ai poussé Bob de toutes mes forces pour qu'il me soulage de son poids et j'ai pu enfin marcher de nouveau. Évidemment, en après-midi, mon pied aurait doublé de volume et tous les

sacs de petits pois congelés de la maison suffiraient pas à me soulager, mais sur le coup j'ai pas senti grand-chose.

— Ça va, Johan ?! s'est écriée Charlaine en accourant.

J'avoue que ça m'a fait un petit velours qu'elle se précipite vers moi comme ça. J'imagine que ç'a contribué à l'effet anesthésiant et que c'est pour ça que j'ai continué à marcher sans problème pendant une partie de la journée.

— Ouais, ça va, j'ai dit d'un air nonchalant. Ça m'arrive tout le temps…

— T'es sûr ? qu'elle a demandé en posant une main sur mon avant-bras.

C'était la première fois qu'elle avait un geste gentil envers moi. Je dirais pas que c'était une démonstration d'affection et encore moins de tendresse, mais y avait certainement un peu de *douceur* dans cette main posée là. Pendant un instant, j'ai eu envie de faire semblant d'avoir beaucoup plus mal et de crier un peu, juste pour voir ce que Charlaine ferait – genre si elle voudrait m'embrasser pour soulager la douleur. Mais les autres sont arrivés et m'ont ramené sur terre.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? a demandé Élie, impatient. Faut partir d'ici au plus vite ou je vais tomber dans les pommes ! Je peux plus respirer !

Il faisait de grands gestes avec ses bras. J'avais l'impression d'assister à un mauvais film dans lequel Élie était un acteur sans talent.

— Merci de t'inquiéter pour mon pied, j'ai grogné.

— Est-ce qu'on pourrait faire quitter le sentier à Bob ? a suggéré Fred sans se préoccuper davantage de ma santé.

— Es-tu fou ?…, j'ai dit. C'est déjà assez difficile d'avancer avec le traîneau.

— Il reste plus qu'à demander à Jean-Guy de régler ça !

Depuis l'incident pendant l'orage, Jean-Guy était devenu notre héros mystérieux. Entre nous, on lui inventait des dons et des pouvoirs extraordinaires. Bien sûr, c'était pour rire et personne prenait ça au sérieux, mais chaque fois que quelque chose posait problème sur la ferme (le couvercle du pot de confiture qui voulait pas s'ouvrir, une vache qui refusait de rentrer à l'étable, le moteur du tracteur qui démarrait pas, etc.) on avait pris l'habitude de s'exclamer : « Jean-Guy va régler ça ! » Marie croyait qu'on se moquait de lui et chaque fois qu'elle nous entendait prononcer cette phrase, elle se mettait à nous crier qu'on lui manquait de respect et qu'on profitait du fait qu'il pouvait pas nous répondre. Évidemment, il était pas question de lui révéler que Jean-Guy nous avait *effectivement* démontré qu'il possédait un certain don (celui de descendre d'un arbre en pleine nuit pendant un orage et avec quelqu'un d'accroché à sa main, et tout ça en moins de quinze secondes !), alors c'était encore plus drôle.

— On a juste à enlever la moufette, c'est tout. On la lance plus loin dans les bois et la voie est libre !

Je me suis penché pour ramasser une branche d'environ un mètre que j'ai ensuite agitée devant moi. Les autres m'ont regardé avec des yeux ronds, comme si j'avais perdu la tête tout à coup.

— Moi, je touche pas à ça, a dit Élie en reculant d'un pas.

— Moi non plus, ont ajouté Charlaine et Fred.

— Pfffffff… Je vois pas c'qu'y a de si terrible…, j'ai fait en insérant le bout du bâton sous une patte de la moufette.

Peut-être aurait-il été plus sage de simplement rebrousser chemin. Mais en y repensant, je crois pas qu'on aurait pu. Avec le chargement de bois attelé à Bob, c'était impossible de

faire demi-tour sans nécessairement passer là où se trouvait la moufette. Il fallait donc l'enlever.

J'ai à peine eu le temps de bouger le petit corps avec mon bâton, que soudain trois choses se sont produites en même temps : 1) Un essaim de mouches vertes et brillantes est carrément *sorti* de la bête pour se mettre à tourner autour de nous en faisant un bourdonnement pas possible. 2) Une odeur immonde a soudainement été libérée dans l'air, encore plus dégoûtante, écœurante et infecte que celle qui nous avait pris à la gorge quelques minutes plus tôt. 3) Bob, complètement paniqué en voyant la moufette bouger, s'est projeté vers l'avant en hennissant de façon hystérique, manquant de me marcher dessus à nouveau.

Quand j'ai lâché le bâton pour tenter de reprendre le contrôle de Bob, je me suis aperçu que les autres avaient déguerpi ! Peut-être à cause des mouches ou de l'odeur, peu importe, mais le cheval était terrorisé, c'était dangereux et j'aurais vraiment eu besoin d'aide.

Comment faire pour qu'il se calme ? D'habitude, j'enlevais de sa vue ce qui le rendait nerveux et tout rentrait rapidement dans l'ordre, mais là, c'était impossible de le contenir *et* de faire disparaître la moufette en même temps. Tout en tirant sur les rênes, en me faisant ballotter de gauche à droite – parce que c'est sacrément fort un cheval ! – et en m'appliquant à pas avaler de mouches, je réfléchissais à toute vitesse.

— Attrape ça !

Je me suis retourné juste à temps pour recevoir la chemise que Charlaine me lançait. Je comprenais pas trop pourquoi elle s'était déshabillée tout à coup, mais j'allais pas me plaindre : son haut de bikini rose lui allait à merveille !

J'ai saisi le vêtement en la regardant avec insistance.

— Mets-lui sur les yeux, crétin !

— Quoi ?!

— Faut plus qu'il voie la moufette ! Mets-lui la chemise sur les yeux !

J'ai allumé.

En trois secondes, Bob était devenu aveugle et aussi doux qu'un agneau. Trois secondes encore et la moufette était partie valser dans la nature, après un vol plané plusieurs mètres dans les airs. Le nuage de mouches l'a suivi et on a pu recommencer à respirer à peu près normalement, même si l'odeur, elle, était maintenant imprégnée dans notre cerveau pour plusieurs jours encore.

J'ai vu Élie et Fred qui revenaient en traînant les pieds, un peu honteux.

— Merci, les gars ! j'ai crié. C'est bon de savoir que je peux compter sur vous !

Ils ont ri nerveusement sans trop me répondre.

— Tu me redonnes ma chemise ? a demandé Charlaine en s'approchant.

— T'sais, il fait très chaud, faudrait surtout pas que t'aies un coup de chaleur ! T'es p't-être mieux de…

— Arrête de niaiser ! qu'elle a dit en riant. C'est un coup de soleil que je vais attraper si je la remets pas !

Je lui ai rendu sa chemise à contrecœur. Mais j'étais content, parce que pour la première fois j'avais eu droit à un sourire. Un vrai.

CHAPITRE 17

Un tsunami dans la salle d'attente

Bob a été génial après ça. Pour se faire pardonner sa crise d'hystérie, il a terminé d'une traite le trajet jusqu'à la cabane. Là-bas, on lui a donné à boire – il traînait un bidon d'eau depuis le début, attaché sur la pile de planches –, puis on a déchargé le matériel. On avait aussi apporté les outils dont on aurait besoin le lendemain, pour éviter d'avoir à refaire le trajet avec Bob. Une seule fois, c'était suffisant.

Charlaine avait remis sa chemise et avait recommencé à grogner. Trop chaud, trop de moustiques, Élie parlait trop, Fred allait trop vite… Elle me tapait sur les nerfs, mais je me consolais en me disant que j'étais le seul contre lequel elle chialait pas !

Quand le matériel a été empilé sur le sol, on s'est assis un peu pour souffler. Je disais rien, mais mon pied m'élançait et j'avais hâte de retourner à la ferme pour pouvoir enfin le mettre au repos. J'osais pas enlever mon espadrille parce que j'avais peur de pas pouvoir la remettre après. C'était tout serré là-dedans. Je sentais mon cœur battre jusqu'au bout de mes orteils.

— J'ai hâte de commencer, a dit Élie en tapotant la planche sur laquelle il était assis. Ça va être cool.

Fred s'est mis à se moquer de lui parce qu'il disait que lorsqu'ils avaient construit la cabane en mai, Élie avait plus ou moins aidé. Il avait passé son temps à parler, à raconter des blagues et à courir d'un bord à l'autre sans vraiment être efficace.

— Si t'as cogné trois clous, c'est beau.

— Pfffffff… même pas vrai. Tu vas voir, je vais en cogner plus que toi, des clous ! La mezzanine, je vais la construire tout seul ! On va l'appeler « la mezzanine à Élie » ! Je vais dessiner une affiche, avec des grosses lettres rouges, pour que tout le monde sache que c'est moi le cerveau derrière tout ça.

On a tous éclaté de rire, même Élie.

Sur le chemin du retour, j'ai pas pu m'empêcher de boiter. Comme j'étais encore devant avec Bob, les autres se sont aperçus que j'avais mal, et ils m'ont fait asseoir sur le traîneau pendant plus de la moitié du chemin. C'est de cette façon qu'on est arrivés à la ferme.

Évidemment, Marie, qui était dans la cour en train de nourrir les poules, a vu tout de suite que ç'allait pas.

— Qu'est-ce qui s'est encore passé ? qu'elle a demandé d'une voix sévère, les poings sur ses hanches.

J'étais un peu honteux. Quand j'étais arrivé à la ferme à la fin de juin, y avait rien qui réussissait à lui enlever son sourire, mais depuis quelques jours, j'avais l'impression qu'elle était constamment de mauvaise humeur à cause de nous.

— Bob s'est emballé. Il m'a marché sur le pied.

Elle a simplement levé les bras au ciel avec une expression sur le visage de type « J'vous l'avais bien dit ! », puis a lancé un soupir interminable.

— Viens dans la maison que je regarde ça.

Je me suis levé, mais dès que j'ai posé mon pied par terre pour la suivre, j'ai su que je pourrais pas marcher. La douleur a vite monté jusqu'à mon genou, c'était pareil que si on m'avait planté des dizaines d'aiguilles à tricoter sur le dessus du pied et tout le long du tibia. Je suis retombé assis sur le traîneau, un peu étourdi et essoufflé. Des points lumineux dansaient devant mes yeux.

— Oh… oh…, a fait Marie, inquiète. Je pense qu'on va avoir besoin de bras !

Elle a appelé Hubert qui est sorti du garage en courant, couvert de copeaux de bois. Il en avait sur ses vêtements, mais aussi dans ses cheveux et dans sa barbe. Il m'a soulevé avec ses gros bras qui sentaient la sueur et m'a porté jusqu'à la maison – en manquant de m'assommer sur le cadre de porte –, pour finalement me déposer sur le fameux divan caca d'oie, en marmonnant quantité de « sacreboulette de sacreboulette » d'une voix inquiète.

— Montre ça, m'a ordonné Marie.

Je l'ai suppliée du regard, mais elle faisait semblant de pas me voir et fixait mon pied, donnant l'impression qu'elle attendait qu'il se mette à lui parler d'un instant à l'autre. Résigné, j'ai lentement délacé mon espadrille, que j'ai ensuite réussi à enlever en suant à grosses gouttes. Ça faisait tellement mal que j'ai eu peur de perdre connaissance pendant quelques secondes. J'ai dû faire une pause et prendre de grandes inspirations avant de passer à l'étape de la chaussette.

— On va devoir le couper, a déclaré Marie avant que j'aie pu faire quoi que ce soit d'autre.

Sur le coup, j'ai paniqué. Elle allait couper *mon pied* ? ! ! !

Marie a quitté le salon pour aller chercher ses outils. J'ai cherché de l'aide du côté d'Hubert qui s'était assis sur sa chaise berçante près de la fenêtre et lisait le journal.

— Hubert, tu la laisseras pas faire, hein ? J'veux dire, avant de le couper, faudrait peut-être que j'aille voir un spécialiste !

— Laisse-la faire, qu'il a bougonné. Elle connaît ça.

— Voilà ! s'est écriée Marie en apparaissant sur le seuil du salon, une énorme paire de ciseaux à la main.

Sans me laisser le temps de réagir, elle a foncé sur moi, a saisi l'ouverture de ma chaussette et l'a coupée d'un coup net et précis.

O.K., j'avais pas été vite sur ce coup-là. C'est pas mon pied qu'elle voulait couper, juste mon bas. J'allais pas m'en vanter aux autres.

— Iiiissshhhhhhh…, qu'elle a fait en voyant l'état de mon membre.

Quant à moi, j'osais pas regarder. Depuis que j'avais enlevé mon espadrille, j'avais l'impression qu'il avait doublé de volume.

— C'est pas beau ? j'ai demandé d'une petite voix faible.

— On peut dire ça.

Elle est repartie vers la cuisine. Je l'ai entendue fouiller dans le congélateur, puis elle est revenue avec deux sacs de petits pois surgelés qu'elle a déposés sur mon pied en compote, sans trop faire attention.

— Hubert, tu vas emmener le petit en ville. Ça sert à rien d'aller à la clinique ici au village : ils vont vous envoyer lui faire passer des radios à l'hôpital de toute façon. Autant vous y rendre tout de suite.

C'est comme ça qu'à peine une heure plus tard, je me suis retrouvé avec un géant barbu dans une salle d'attente d'hôpital remplie de malades qui gémissaient et/ou vomissaient.

Les gens nous regardaient curieusement. Avec nos salopettes crottées et nos cheveux en bataille, j'imagine qu'on devait pas sentir le muguet. Le plus gênant, c'était les regards que me jetait cette superbe fille en minijupe, de l'autre côté de la salle. Je pouvais presque entendre le mot « *loser* » qu'elle répétait dans sa tête.

— Tu penses qu'on en a pour longtemps ? j'ai demandé à Hubert qui avait étendu ses jambes devant lui, prêt à dormir un peu.

— Y a des chances.

Une infirmière m'avait examiné en arrivant et, constatant que je présentais un risque très faible de mourir dans les vingt-quatre prochaines heures, m'avait classé Niveau 2, soit un « cas-moyennement-urgent-qui-peut-supporter-de-longues-heures-d'attente-à-très-faible-risque-de-péter-une-crise-si-on-ne-s'occupe-pas-de-lui ». Elle m'avait simplement refilé une paire de béquilles puis nous avait ordonné d'aller nous asseoir avec le reste du troupeau.

J'ai pris une revue qui traînait sur la chaise à côté et j'ai tenté de m'intéresser à un article qui expliquait comment fabriquer une lampe sur pied à l'aide de bouteilles de Coke en plastique. Ça donnait quelque chose de *cute*, j'avoue, mais j'ai

eu un doute. J'aurais eu peur que l'ampoule fasse fondre le plastique.

— Hubert…

— Mmmmmmmh…

Il avait fermé les yeux.

— Depuis quand vous êtes une famille d'accueil ?

— Longtemps.

— Longtemps comment ?

— Une dizaine d'années, je pense.

J'avais pas envie qu'il s'endorme et m'abandonne à mon triste sort.

— Vous avez dû en voir passer pas mal, des jeunes.

— Ouais, pas mal.

— Et avant, qu'est-ce que vous faisiez, Marie et toi ?

Cette histoire de cirque me chicotait depuis mon arrivée.

— Sacreboulette ! J'sais pas, plein de choses !

— Comme quoi ?

— On travaillait un peu partout, qu'il a dit en haussant les épaules.

— Quand je suis arrivé chez vous, Élie m'a raconté.

Il a ouvert lentement les yeux et a tourné la tête vers moi, suspicieux.

— Et qu'est-ce qu'il t'a raconté, Élie ?

J'avais jamais entendu Marie ou Hubert parler de leur passé. Soudain, j'ai eu peur que cette affaire de cirque soit un secret d'État, du genre auquel il faut absolument pas faire allusion sous peine d'être foudroyé sur place, alors j'ai préféré rester vague.

— Il a dit que vous aviez travaillé à l'étranger.

— Ouais, c'est vrai. On a voyagé un peu.

— Où ça ?

— En Europe, en Asie…

L'Ukraine devait bien faire partie de l'un ou l'autre de ces continents, non ? Je tenais là une piste ! J'allais continuer à l'interroger pour en connaître davantage, quand il a subitement changé de sujet en se redressant sur son siège.

— Comment tu trouves ça, de vivre chez nous ?

— C'est bien. Je m'arrange.

— Et les autres ? Ils sont corrects avec toi ?

— Oui, on s'entend bien, je crois.

Satisfait, il a croisé les bras en détournant la tête, sous-entendant qu'il avait fait assez d'efforts pour entretenir une conversation et que maintenant il pouvait passer à autre chose. Mais j'avais pas envie de retourner à ma revue de bricolage.

— Charlaine est un peu bête avec moi des fois, j'ai ajouté.

— Hein ? Quoi ? qu'il a fait en se retournant.

— Et puis, Jean-Guy est un peu… bizarre.

— Ah, ouais. Jean-Guy est un peu bizarre.

Il a soupiré. Je voyais bien qu'il aurait voulu retourner à sa sieste.

— Est-ce qu'il… est-ce que vous avez déjà remarqué qu'il avait certains… pouvoirs ?

— Des pouvoirs ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben je sais pas… il fait parfois des choses surprenantes.

— Ouais, ça lui arrive.

J'ai pris une grande inspiration. Je l'aimais bien, Hubert, je pouvais lui faire confiance.

— Je crois que c'est un genre de… mutant ou quelque chose dans le genre.

— Un quoi ?!

Il avait presque crié et plusieurs têtes se sont tournées vers nous.

— T'sais, comme dans les films de superhéros. *X-Men*, *Superman*, *Batman* ! Il a dû lui arriver quelque chose quand il était petit. Trop de radiations ou de carottes génétiquement modifiées, je sais pas, mais il peut faire certaines choses…

Hubert a alors émis un son que j'ai d'abord pris pour un éternuement. Un éternuement comme les gros hommes en font : bruyant, explosif et qui fait peur aux petits enfants. D'ailleurs, une fillette d'environ deux ans, assise à quelques mètres de nous, s'est mise à pleurer en agrippant le bras de sa mère.

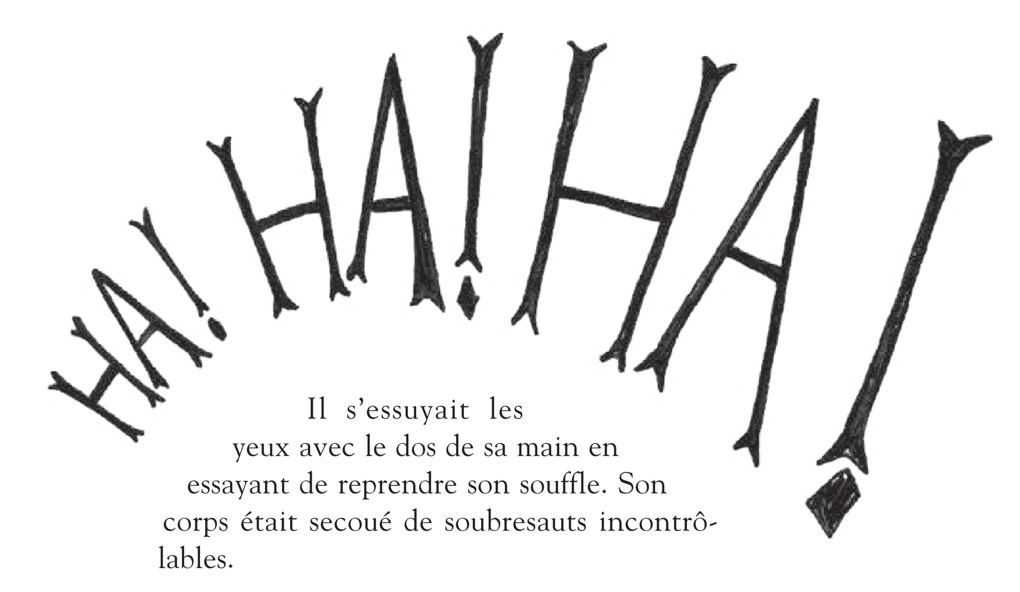
Puis, le bruit s'est répété plusieurs fois, rapidement, et je me suis rendu compte qu'en fait il riait.

— UN MUTANT ! qu'il a hurlé en manquant de s'étrangler avec sa barbe. SACREBOULETTE ! C'EST LA MEILLEURE !!!

Maintenant, tout le monde nous regardait, horrifié, et *tous* les enfants présents dans la salle pleuraient ou tentaient de se cacher sous leur siège. Je les comprenais : ce rire était terrifiant.

— Quoi ? Vous avez jamais rien remarqué, Marie ou toi ? j'ai demandé en criant presque pour couvrir le bruit.

— HA ! HA ! HA ! Bien sûr que non !



Il s'essuyait les yeux avec le dos de sa main en essayant de reprendre son souffle. Son corps était secoué de soubresauts incontrôlables.

— Dans la forêt, j'ai expliqué en chuchotant presque, il a sauvé Fred en descendant d'un arbre qui s'était fait toucher par la foudre.

C'était pas très convaincant, je m'en rendais bien compte, et de toute façon c'était ridicule. Je m'étais pas *vraiment* attendu à ce qu'Hubert me dise que Jean-Guy était en fait un superhéros. Je suis pas con : je sais bien que ça existe pas, les superhéros. Mais quand même, s'il m'avait dit que Jean-Guy en était un, je crois bien que je l'aurais cru.

Hubert continuait à rire tout seul. J'ai pas tenté de le calmer, ç'aurait été inutile, j'ai donc attendu que le tsunami s'arrête de lui-même. Et c'est quand il a finalement recommencé à respirer normalement que j'ai entendu mon nom provenant des haut-parleurs.

CHAPITRE 18

Une désagréable rencontre

Docteure Thurbide me palpait le pied sans ménagement tandis que je me retenais pour pas hurler de douleur. Mais aussi pour pas la mordre. Parce que je pouvais presque l'entendre me traiter d'ado stupide, inconscient et attardé mental.

Il faut dire que pour éviter des poursuites, Hubert avait un peu menti sur mon accident. Nous avoir laissés partir seuls en forêt avec un cheval un peu bête tirant un chargement de planches, c'était pas l'idée du siècle, m'a-t-il confié après coup. C'est pourquoi il avait raconté à docteure Thurbide que je m'étais échappé un haltère sur le pied en faisant de la musculation.

— Bon Dieu, tu te prends pour Louis Cyr ou quoi ? Combien il pesait, cet haltère ?

— Je sais plus…

— T'as pas eu le réflexe d'enlever ton pied ? qu'elle a demandé avec du dédain dans la voix.

— Euh… non.

Elle a secoué la tête en continuant son auscultation. Mon pied avait désenflé un peu, mais ça restait pas très joli à

regarder. Il était mauve, la peau était déchirée à certains endroits et deux de mes orteils saignaient.

Avec mon ami Yorik, ça m'est arrivé souvent d'agir en parfait idiot. D'ailleurs Yorik était le roi des plans de la mort. Il suffisait que quelqu'un lui lance un défi, genre de laisser entendre que telle clôture en bois avait le cœur pourri, pour qu'il choisisse d'y grimper sur-le-champ, histoire de voir si elle allait supporter son poids. Et s'il apprenait que le chien de monsieur Untel avait la rage, on pouvait être certain qu'il allait tenter le soir même de traverser sa cour, un steak saignant enfilé dans sa ceinture.

Et moi, ben, en bon niouf que je suis, je le suivais. C'était souvent dangereux, mais irrésistible.

Après, on retirait une certaine fierté à se montrer nos bleus et nos coupures, comme s'il s'agissait de trophées. Un jour, mon tibia s'est retrouvé violet sur toute sa longueur. Ça faisait tellement mal que j'avais de la difficulté à supporter le frottement de mes jeans, alors même si on était en hiver, je me trimballais une paire de *shorts* que j'enfilais dès que j'arrivais à l'école. J'étais devenu un genre de phénomène. Je sais plus ce qu'on avait fait cette fois-là pour que je me blesse à ce point, mais je me rappelle que je me sentais supérieur aux autres, comme si j'avais accompli quelque chose de réservé à l'élite.

Mais dans le bureau de docteure Thurbide, je me sentais tout sauf fier de moi.

— Ça va prendre des radiographies, qu'elle a déclaré en se levant. Pour savoir si c'est cassé.

Hubert a hoché la tête. Marie avait eu raison de nous envoyer tout de suite à l'hôpital.

On s'est donc retrouvés dans une autre salle d'attente. En fait, c'était plutôt un *couloir* d'attente, aussi moche qu'un couloir d'hôpital peut l'être. Dans un sous-sol gris et sombre avec des gens qui passaient par dizaines, certains pressés de se rendre du point A au point B, d'autres, à petits pas, traînant un poteau sur roulettes à côté d'eux. Des patients en jaquette bleue, des médecins tourmentés, des préposés au nettoyage sur des voiturettes électriques, j'ai même vu passer une infirmière avec un incubateur roulant, contenant un bébé probablement prématuré.

— Tu crois qu'on sera rentrés pour le souper ? m'a demandé Hubert.

— Je sais pas.

— Parce que moi, j'ai faim.

Il était quatre heures de l'après-midi et on avait pas dîné. J'avais faim aussi, évidemment, mais j'avais pas osé lui demander d'aller à la recherche de nourriture. Moi, avec mes béquilles, je pouvais difficilement transporter quelque chose, et puis je devais me tenir prêt au cas où on m'appellerait.

— Je vais aller voir par là, a dit Hubert en se levant. Tu veux quoi ?

— C'que tu trouveras.

On pouvait pas vraiment faire les difficiles. Fallait pas s'attendre à ce qu'il rapplique avec un steak-frites, sauce aux champignons sauvages.

J'ai jamais goûté un steak-frites avec une sauce aux champignons, mais rien que d'y penser, je salivais.

Pendant l'absence d'Hubert, pour éviter de croiser le regard du vieux monsieur à l'air sénile assis en face de moi, je me suis mis à compter les gommes à mâcher collées sous ma chaise. Au toucher, y en avait au moins vingt-trois ! C'était

dégueulasse. Je me demandais quelles sortes d'idiots les avaient collées là et depuis quand elles y étaient. À voir l'allure de la chaise, certaines gommes pouvaient avoir facilement quinze ans.

À un certain moment, j'ai eu l'impression que le vieux d'en face se grattait l'entrejambe avec un peu trop d'insistance. Au début, j'ai fait semblant de pas le remarquer et j'ai continué à tâter le dessous de ma chaise en regardant le plancher. Avant, ça m'arrivait tout le temps, de tomber sur des pervers dans ce genre-là. On aurait dit qu'ils me suivaient partout où j'allais. Dès que je sortais, c'était immanquable, y en avait un qui se retrouvait sur mon chemin. Au parc, dans la ruelle, même une fois dans les toilettes du centre commercial ! Yorik se moquait de moi parce que ça lui arrivait jamais, sauf quand on était ensemble. Il disait qu'avec moi, il était certain de se taper le spectacle d'un vieux vicieux à la braguette ouverte.

Je sais pas ce que j'ai à les attirer comme des mouches, mais ça devient vraiment agaçant.

Alors quand c'est devenu évident que le gars s'amusait avec son zouizoui, je me suis redressé sur ma chaise et je l'ai fixé droit dans les yeux. Sans rien dire.

Il s'attendait pas à ça, manifestement, parce que pendant la seconde où on s'est regardés, j'ai vu de la panique dans ses yeux. Il avait pas l'habitude qu'on l'affronte. Le plus souvent, les gens devaient passer leur chemin en faisant semblant d'avoir rien vu. Sûrement que certains avaient même peur de lui. Alors je l'ai pas lâché jusqu'à ce qu'il détourne la tête et ramène sa main sur l'accoudoir.

Quand il a vu Hubert qui revenait les bras chargés de nourriture, le vieux s'est levé et a marché vers l'autre bout du couloir sans demander son reste.

Bon débarras.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver.

Hubert a déversé son chargement sur moi : des barres de chocolat, des sacs de chips, des sachets d'arachides fumées, trois sandwichs emballés sous vide, deux canettes de Pepsi, deux bouteilles d'eau et… une pomme verte.

— Ça, c'est pour toi, qu'il a dit en montrant la pomme. T'es en pleine croissance.

— Merci, c'est trop, j'ai fait avec un sourire en coin.

J'ai déchiré l'emballage d'un sandwich au jambon que j'ai mordu à pleines dents. J'étais pas certain de la fraîcheur de la viande, mais j'avais tellement faim que ça me dérangeait pas. Mes trois toasts du déjeuner étaient maintenant bien loin.

— Je me suis habitué, j'ai dit à voix haute.

— Quoi ?

— Je viens de réaliser que je me suis habitué à avoir tout le temps le ventre plein.

Hubert s'est mis à rire.

— Moi, je veux plus jamais crever de faim, a-t-il affirmé en broyant son deuxième sandwich d'un joyeux coup de dents.

— Ça t'est arrivé à toi aussi ?

— Oooooh que oui. T'as pas idée…

Pauvre Hubert, il avait dû être malheureux. À le regarder engloutir toute cette nourriture tous les jours, j'avais de la difficulté à l'imaginer affamé et, surtout, amaigri.

— Je peux passer des jours avec seulement des biscuits Ritz et de l'eau, que j'ai dit. Quand papa est là, il faut que je lui fasse les poches pendant qu'il dort pour réussir à mettre quelque chose dans le frigo.

— C'est toujours comme ça ?

— Non. Y a des périodes où il boit pas. Une fois il a tenu un mois.

Hubert a hoché la tête.

J'aime pas trop parler de papa. J'ai toujours l'impression que les gens le jugent et se disent que c'est un incapable, qu'il s'occupe pas bien de moi et tout. J'aime pas en parler parce que quand je le fais, mon opinion de lui en prend un sacré coup…

— Quand j'avais ton âge, mon père nous frappait avec sa ceinture.

— Aïe !

— Ouais, tu peux le dire. J'ai encore des marques dans le dos.

— Pourquoi il faisait ça ?

— Pour tout. Pour rien.

J'ai ouvert l'emballage d'une barre Mars et je l'ai longuement reniflée. Ça faisait une éternité que j'en avais pas mangé. Ça devait remonter à trois ou quatre ans. Oncle Denis m'en avait fait cadeau en même temps que de billets de cinquante dollars.

J'ai mordu dans le chocolat. Une grosse bouchée – presque la moitié de la barre –, et je me suis mis à la mâchouiller en souriant bêtement. Ça me faisait des chatouillis au palais tellement c'était sucré.

— Qu'est-ce qui va se passer si je peux pas rentrer chez moi avant la fin du mois ? j'ai demandé la bouche pleine.

— Vous irez à l'école du village.

— Comment ?

— L'autobus jaune vient vous chercher. Ils l'ont tous fait.

— Qui a fait quoi ?

Hubert m'a regardé avec un air surpris.

— Ben, les autres. Élie, Fred, Charlaine. Ils allaient à l'école avant que tu arrives.

J'avais pas réalisé. J'avais pas pensé à les questionner là-dessus. Mais c'était logique : s'ils étaient à la ferme depuis plusieurs mois, voire un an dans le cas de Charlaine, il fallait bien qu'ils soient allés à l'école quelque part !

J'ai terminé ma barre en même temps qu'Hubert finissait d'enfourner le reste des provisions. Finalement, il avait même mangé la pomme. Après, je crois bien que j'ai dormi un peu, jusqu'à ce que j'entende mon nom.

Les radiographies ont été prises en cinq minutes. Ensuite, il a fallu retourner voir docteure Thurbide pour connaître les résultats. Mais d'abord, on a attendu une demi-heure dans la première salle d'attente. La fille à la minijupe était plus là. D'ailleurs, il restait plus grand monde.

— T'es chanceux, m'a annoncé docteure Thurbide quand elle a été prête à nous recevoir. C'est pas cassé.

Je me suis détendu.

— Je te pose une attelle pour éviter que ça bouge. Tu continues à mettre du froid dessus tous les jours et tu reviens me voir dans deux semaines.

— Deux semaines ?!

Les autres auraient le temps de terminer la cabane avant que je sois complètement guéri !

— Compte-toi chanceux…

Ça faisait deux fois qu'elle le disait.

— … que ton « haltère » ne t'ait pas broyé le pied.

Je me suis senti rougir. Bon, elle était pas aussi innocente qu'elle en avait l'air.

Dans la camionnette au retour, j'ai regardé la ville par la fenêtre ouverte, les rues, les gens. C'était une belle ville. Propre, avec un parc au milieu duquel y avait un étang et des canards. J'ai vu une grande bibliothèque, un aréna, un terrain de soccer, avec des jeux d'eau juste à côté pour les petits. Je me suis demandé où vivait le vieil homme qui aimait se tripoter dans les couloirs d'hôpital. J'espérais juste qu'il fréquentait pas le parc : ç'aurait fait fuir les canards !

J'imagine que cette ville était un endroit où j'aurais aimé vivre. Plus que chez moi, où c'était gris et déprimant. Mais si on m'avait donné le choix, c'est au bout du chemin de terre, à la maison rouge, que je me serais installé pour de bon. Si on m'avait dit deux mois plus tôt que l'odeur de bouse de vaches me manquerait, je me serais mis à rire. Mais là, après seulement une journée au loin, j'avais juste hâte d'y retourner pour retrouver Élie, Fred, Charlaine et Jean-Guy.

CHAPITRE 19

Retour au bercail

À mon retour, j'ai été accueilli en héros.

Il commençait à faire noir parce qu'Hubert avait insisté pour qu'on s'arrête dans un McDo. Il avait engouffré douze croquettes de poulet, trois trios Big Mac, quatre chaussons aux pommes et deux *sundaes* au caramel avec des arachides. Il m'a confié que ça faisait des années qu'il avait pas mis les pieds dans ce genre de restaurant, et il m'a presque remercié de m'être charcuté le pied pour lui permettre de manger enfin de la cochonnerie.

— C'est pas que j'aime pas ce que Marie nous cuisine, mais… sacreboulette… tu sais, des fois j'en ai assez de ses carottes et de ses aubergines.

Quand on a finalement passé la porte de la maison rouge, Élie s'est précipité vers nous en beuglant et m'a sauté dessus, puis, quand il a eu fini de me faire son cirque, Fred est venu me donner un coup de poing viril sur l'épaule et Marie m'a embrassé sur la bouche. Jean-Guy regardait le mur, mais je suis sûr qu'il était content de m'entendre arriver.

Pour la finale, j'ai eu droit à une scène digne du meilleur des films de filles : Charlaine s'est approchée, m'a enlacé et a posé sa tête sur mon épaule en soupirant.

Sur le coup, j'en ai échappé mes béquilles qui sont tombées sur le sol de la cuisine, provoquant un claquement brusque dans le silence autour de nous. Tout le monde nous regardait, un peu surpris, et j'osais pas poser mes bras autour d'elle. Je pense que Fred a pas eu le temps de décider s'il devait se fâcher ou non, parce que Charlaine m'a lâché après quelques secondes et est allée le retrouver. Mais j'ai quand même eu le temps de voir le coup d'œil qu'elle me lançait. J'en ai eu des frissons dans le cou et j'y ai repensé souvent après.

Surtout le soir, dans mon lit.

Ensuite, tout le monde s'est dirigé vers le salon. On m'a installé dans un fauteuil avec un pouf devant pour que je puisse y poser mon pied, et j'ai dû raconter ma journée en entier. Je voyais pas trop ce qu'il y avait de palpitant alors j'en ai rajouté un peu. Docteure Thurbide s'est soudainement transformée en monstre sadique qui prenait plaisir à faire gicler le sang dans son bureau, la fille en minijupe est devenue une star du porno et le technicien qui m'avait fait les radiographies, un débile mental profond qui m'avait cru quand je lui avais raconté que je m'étais fait écraser le pied par un éléphant.

Hubert me jetait des coups d'œil avec un sourire en coin.

Quand j'en suis arrivé à l'épisode du vieux sénile, il s'est redressé, inquiet.

— C'est vrai, ça ? qu'il a demandé de sa voix forte. Pourquoi tu me l'as pas dit ?

— J'ai l'habitude. C'est pas un problème. Faut juste pas avoir peur de les affronter.

Il s'était figé, une expression de profonde surprise sur le visage, puis soudain, sans prévenir, il a donné un coup de poing sur l'accoudoir de sa chaise berçante, ce qui nous a tous

fait sursauter. Le bois a même craqué. Quand il a retiré son poing, on a vu que l'accoudoir était dorénavant composé de deux morceaux.

— Pourquoi tu me l'as pas dit ?! qu'il a répété plus fort. J'aurais pu faire quelque chose !

Je savais pas comment réagir. Pourquoi il était fâché contre moi ?

— Je… je m'en suis occupé. C'est correct, Hubert. Il est parti, c'est tout.

— Fallait m'avertir !

Il s'est levé, des éclairs dans les yeux. Il était vraiment en colère et je sais pas pourquoi, mais j'ai eu peur qu'il me frappe. Je m'imaginais déjà cassé en petits morceaux comme la chaise. Tout le monde retenait son souffle, en attente d'une catastrophe. Plusieurs secondes ont passé, lentes et pénibles, durant lesquelles personne osait bouger.

C'est Marie qui a réagi la première. Elle s'est levée à son tour et a juste prononcé son nom, doucement.

— Hubert…

Le géant s'est tourné vers elle, l'a fixée pendant un moment sans rien dire. Lentement, on a vu son visage se transformer. D'abord, son masque de colère a fondu, puis sa bouche s'est mise à trembler et de grosses larmes ont subitement roulé sur ses joues, se perdant quelque part dans le fouillis de sa barbe, plus bas.

— Oooooooooh…, qu'il a gémi en se laissant retomber sur sa chaise. Je m'excuse, Johan… Je suis désolé…

Il avait caché son visage avec ses grandes mains et pleurait comme un enfant.

J'ai regardé les autres, ahuri. Ils avaient l'air tout aussi désemparé que moi. Élie avait des yeux grands comme des Frisbees, Charlaine s'agrippait au bras de Fred qui savait plus où se mettre. C'était horriblement malaisant. C'était pas *normal*. Hubert était grand. Hubert était fort. Il ne *pleurait* pas.

Puis, Marie s'est approchée de lui, l'a contourné sur le côté et a tenté de l'enlacer. Ses bras étaient trop courts et ça lui permettait même pas de couvrir la moitié de la poitrine du gros homme, mais elle est restée dans cette position, en lui chuchotant des mots qu'il pouvait pas entendre tellement il pleurait fort. Pendant plusieurs minutes, on les a observés en silence, pétrifiés. J'avais envie d'aller réconforter Hubert, mais je sentais que c'était inutile, que le petit bout de femme qui se tenait là était la seule à pouvoir le calmer.

J'ai jeté un coup d'œil à Fred et Charlaine, qui m'ont fait un signe de la tête. Sans parler, on s'est levés. J'ai attrapé mes béquilles et j'ai marché silencieusement vers l'escalier. J'ai senti que les autres me suivaient.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui vient de se passer ? a demandé Fred une fois là-haut.

On s'était tout naturellement dirigés vers notre chambre, à Jean-Guy et moi, pour permettre à ce dernier de s'installer à son aise, la face dans son oreiller. Tous les autres s'étaient assis du mieux qu'ils le pouvaient sur mon lit et on était cordés là, à repasser dans notre tête la scène dont on venait d'être témoins.

— Je crois bien qu'Hubert a pleuré, a dit Élie, encore sonné.

— Noooooon ? Sans blague ? a fait Charlaine, ironique.

— J'aurais dû me la fermer, j'ai affirmé. On dirait bien que ça l'a perturbé.

Fred a hoché la tête.

— C’est le moins qu’on puisse dire. Vous pensez qu’il a déjà été agressé ?

On a pas répondu. Hubert était tellement grand et fort que j’arrivais pas à me le représenter petit et faible… sans sa barbe, sans un ventre qui le précédait partout où il allait, sans sa voix qui portait à des kilomètres à la ronde. Mais surtout, j’imaginais pas que quelqu’un réussisse à lui faire du mal.

Personne disait plus rien, alors j’ai préféré changer de sujet pour détendre l’atmosphère.

— Vous avez travaillé cet après-midi ?

— Ouais, a mollement répondu Charlaine. On a posé quelques planches.

Élie a mis sa main sur mon bras.

— Mais on avait un peu perdu notre enthousiasme.

— Pourquoi ?

— Ben… t’étais pas là, on s’inquiétait.

Assis au bout du lit, j’avais une vue d’ensemble sur mes trois amis. Je les ai regardés, plutôt surpris.

— Vous vous inquiétiez… pour moi ?!

— Ben oui. On savait pas ce qui t’arrivait.

Ça m’a fait drôle d’entendre ça. J’avais l’habitude de me débrouiller seul, sans rendre de comptes à personne. Même mon père m’avait jamais dit qu’il s’inquiétait pour moi ! Une fois, j’ai eu la gastro pendant trois jours, je me vidais littéralement par les deux bouts, et lui, il trouvait ça comique !

J’ai détourné la tête parce que je sentais que je rougissais.

— Je… je pourrai pas vous aider dans les prochains jours, j'ai enchaîné pour tenter de dissiper mon malaise. J'en ai pour au moins deux semaines à porter une attelle.

— C'est correct, on va s'arranger, m'a rassuré Fred. Et quand ça sera prêt, je t'emmènerai voir la cabane sur mes épaules !

— Faut bien que ça serve à quelque chose, tous ces muscles ! s'est moquée Charlaine en lui palpant le biceps.

On a ri, puis on a bavardé encore pendant un bon bout de temps, jusqu'à ce que Marie nous crie d'en bas qu'il était temps de se préparer pour la nuit. J'imagine qu'elle avait réussi à calmer Hubert.

En me couchant, j'ai souhaité une bonne nuit à Jean-Guy qui ne m'a évidemment pas répondu. Avant que le sommeil m'emporte, j'ai contemplé le plafond dans le noir en pensant à la journée qui venait de se dérouler. C'était quand même incroyable, tout ce qui s'était passé en un peu plus de quinze heures !

En y réfléchissant bien, les journées, ici chez les Boswell, se révélaient toutes plus surprenantes les unes que les autres. Descendre l'escalier le matin pour aller déjeuner, c'était comme ouvrir une boîte à surprise : on savait jamais ce qui allait nous sauter au visage.

Et effectivement, quelques jours plus tard, cette idée allait prendre tout son sens…



CHAPITRE 20

Nouveau venu

Curieusement, j'étais pas *si* content que ça de plus avoir à pelleter de bouses tous les jours. Le matin, je regardais les autres enfiler leurs bottes puis sortir et je les enviais. Mais même si mes béquilles m'empêchaient d'aller à l'étable, Marie aurait jamais accepté que je passe mon temps à me tourner les pouces ! Elle m'avait préparé un emploi du temps bien chargé, pour que je m'ennuie pas une seule seconde.

Je devais d'abord ramasser la table du déjeuner, et puisque j'avais « que ça à faire », les autres en profitaient maintenant pour laisser leur vaisselle sale sur la table, alors que normalement chacun devait la déposer dans l'évier rempli d'eau savonneuse. Mes mains, déjà occupées à tenir mes béquilles, pouvaient contenir seulement un ou deux articles à la fois. Il me fallait donc presque une demi-heure pour tout débarrasser.

Ensuite, je devais laver la vaisselle, plier des montagnes de vêtements propres, nettoyer les vitres, passer l'aspirateur, équeuter des fraises et/ou éplucher des patates pour ensuite en faire de la purée. Marie venait une ou deux fois dans l'avant-midi jeter un coup d'œil à l'évolution de mon travail, et elle

repartait en ajoutant la plupart du temps une tâche à ma liste déjà surchargée.

— C'est bien que tu sois là ! qu'elle disait, souriante. Ça m'aide vraiment beaucoup !

— Et comment tu faisais, avant, pour y arriver ? T'as un elfe de maison caché quelque part ?

— Il est pas caché ! Il est parti en vacances !

Elle me faisait un clin d'œil et retournait travailler.

Heureusement, j'avais moi aussi mes après-midi libres, même si la température avait enfin diminué de plusieurs degrés. Marie nous laissait tranquilles. Au début, Élie, Fred, Charlaine et Jean-Guy restaient avec moi pour me désennuyer. On jouait aux cartes, au Monopoly, on discutait.

Après quelques jours, je les ai poussés dehors.

— Allez-y ! Vous perdez votre temps avec moi, allez travailler à la cabane.

Ils ont protesté pour la forme, mais après un temps ils ont abandonné la discussion, et depuis la maison je les ai regardés marcher vers la forêt. Ils m'ont laissé Jean-Guy, qui est pas trop bavard. Mais ça allait, ça me faisait me sentir moins seul.

En fin d'après-midi, ils rentraient fatigués, assoiffés et brûlés par le soleil. Élie se dépêchait de me raconter dans les moindres détails tout ce qu'ils avaient réalisé pendant leur expédition, pratiquement minute par minute.

Fred se moquait de lui :

— Élie, t'as oublié de lui raconter quand j'suis allé pisser ! Est-ce que tu lui as dit que j'ai utilisé exactement cinquante-quatre clous, aujourd'hui ?

J'aimais ça les écouter. Ça faisait changement du silence qui régnait dans la maison pendant l'après-midi.

J'avais jamais vraiment eu d'intérêt pour la lecture, mais avec tout ce temps libre, je me cherchais des choses à faire. N'importe quoi. Il y avait une bibliothèque impressionnante dans le bureau de Marie, avec une quantité incroyable de romans et d'ouvrages de référence sur plein de sujets : du dressage des chevaux sauvages jusqu'à la classification des minéraux, en passant par le cinéma américain de science-fiction. Mais je préférais les bandes dessinées. J'en avais découvert un tas, des vieilles sur papier journal, pleines de poussière et qui valaient sûrement une fortune pour un collectionneur. J'ai pu me plonger dans les aventures de Little Nemo, de Flash Gordon et de Conan le Barbare.

Et puis, par un après-midi pluvieux, le téléphone a sonné. C'était un vieil appareil rouge à roulette, fixé au mur, du genre qu'on voyait dans les vieux films des années quatre-vingt. Depuis que j'étais chez les Boswell, je l'avais entendu sonner que deux ou trois fois. Il faisait un bruit curieux, assourdi, comme si un bourdon était enfoui au fond de ses entrailles.

J'ai regardé Jean-Guy qui sommeillait sur un divan un peu plus loin. Je sais pas à quoi je m'attendais, il allait quand même pas se lever et aller répondre ! J'ai donc déposé mon *Superman* en noir et blanc sur l'accoudoir, j'ai empoigné mes béquilles et je me suis traîné jusqu'à l'antiquité en priant pour qu'elle arrête pas de sonner juste au moment où j'allais décrocher.

— Allô !

— Marie ?

— Non, c'est Johan.

Il y a eu un silence pendant lequel j'imaginais mon interlocuteur se gratter la tête en se demandant pourquoi cette « Johanne » avait une voix aussi grave.

— Est-ce que… est-ce que Marie est là ?

— Non, elle est à l'étable, j'ai expliqué. Je peux prendre le message ? Elle va vous rappeler.

L'homme m'a alors annoncé brusquement qu'il était des services sociaux et qu'il avait quelqu'un à confier aux Boswell. Que c'était urgent et qu'il avait besoin que Marie le rappelle au plus vite.

J'ai senti mon sourire se figer.

Un nouveau protégé ? Comme dans : quelqu'un *d'autre* allait venir habiter ici ? Ça c'était pas cool. Pas cool pantoute.

— Vous êtes certain ? j'ai demandé. La maison est déjà pleine, ici.

Il y a eu un silence. Puis :

— D'abord, qui êtes-vous ? Je ne pense pas que ce soit à vous de prendre cette décision. Contentez-vous de faire le message.

J'ai raccroché, la mort dans l'âme. Notre petit groupe se portait très bien et j'avais pas envie qu'un autre Jules débarque. Mais j'avais pas le choix, alors je suis allé prévenir Marie en traînant un peu. Elle s'est enfermée dans son bureau en étirant le fil du téléphone rouge au maximum, et j'ai pas pu avoir plus de détails sur l'affaire.

— J'espère que ça sera une fille, a gémi Charlaine quand elle a appris la nouvelle.

J'essayais de me rappeler les paroles exactes de l'homme, mais j'arrivais pas à déterminer s'il avait dit « *un* ou *une* pensionnaire ». J'ai haussé les épaules.

— Peu importe, l'un ou l'autre c'est pareil. On est déjà assez, me semble.

Élie était pas d'accord. Selon lui, ça ferait une paire de bras supplémentaire pour se débarrasser du travail à l'étable et pour la construction de la cabane. Fred, lui, a pas fait de commentaire.

Je leur ai demandé comment ils avaient réagi quand ils avaient appris pour moi. Charlaine a eu un geste d'impatience.

— J'étais contente jusqu'à ce que je te voie. Avec un nom pareil, je pensais que t'étais une fille. Ils envoient JAMAIS de filles ici !

— Ouais, on pensait vraiment que ça serait une fille…, a ajouté Fred avec un demi-sourire.

J'ai grimacé.

— Je sais. J'ai l'habitude.

Quand on a vu Marie sortir un sac de ballons bleus et verts, on a vite compris ce qui nous attendait.

— Venez m'aider ! qu'elle a ordonné de sa petite voix de souris. Je veux trois bouquets de cinq ballons pour accrocher sur le perron. Il faut qu'il se sente bienvenu !

— T'es certaine que c'est un gars ? a demandé Charlaine. Parce que la dernière fois, tu t'es trompée grave.

— Il s'appelle Jacob.

Charlaine a grogné avant de plonger rageusement sa main dans le sac pour en retirer un ballon qu'elle s'est mise à gonfler à toute vitesse.

Il est arrivé le soir même finalement. Il était petit, brun, pas très costaud, avec une démarche sautillante qui

donnait l'impression qu'il recevait une légère décharge électrique sous le pied chaque fois qu'il le posait par terre. Il avait à peu près mon âge, mais possédait la voix d'un enfant de huit ans et les mains potelées d'un bébé. Quand son regard a croisé le mien, j'ai ressenti un profond malaise.

Une travailleuse sociale l'accompagnait. Elle gardait une main sur son épaule droite, l'encourageant à monter les marches du perron jusqu'à nous.

— Bienvenue chez les Boswell, Jacob ! s'est écriée Marie en lui plantant deux baisers sur les joues.

Ensuite, elle nous a présentés l'un après l'autre, puis a invité tout le monde à entrer manger quelque chose. J'avais l'étrange impression de revivre ma propre arrivée, presque deux mois auparavant, mais à une différence près : personne avait envie d'aller vers Jacob. Même Élie le regardait de loin et osait pas s'approcher. Pendant un moment, je me suis demandé si c'était pas à moi d'y aller, étant donné que j'étais le dernier arrivé dans la famille, mais quand je lui en ai parlé plus tard, Charlaine m'a répondu :

— Non, y a pas de règle établie pour ça. Dans ton cas, Élie était allé te voir parce qu'il en avait envie, c'est tout. Moi, ben j'étais tellement fâchée que tu sois un gars que j'ai préféré attendre au lendemain.

— Et pourquoi t'as pas approché Jacob ce soir ?

On était dans le corridor des chambres. Je chuchotais parce que Jacob était justement dans la salle de bain à quelques mètres de là, en train de se préparer pour la nuit. J'avais pas l'autorisation d'entrer dans la chambre de Charlaine et j'osais pas l'inviter dans la mienne, de peur que mon geste soit mal interprété par Fred.

— Je sais pas, qu'elle a répondu en fronçant les sourcils. Aucun intérêt.

— Moi, j'le sens pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'ai haussé les épaules.

— J'peux me tromper, mais je pense pas qu'on va devenir *BFF*.

Si j'avais su…

Quand je repense à ce qui est arrivé par la suite, je me rends compte qu'il y avait eu des signes avant-coureurs. Des paroles et des gestes qui, pris individuellement, représentaient pas vraiment une menace, mais qui tous ensemble auraient dû nous alerter.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Rien, probablement. On pense pas qu'une personne puisse avoir autant de violence en elle. Je veux dire, à mon âge, on regarde des films de Marvel où ça se bat à coups de poing sur la gueule, on joue à des jeux sur console où on tranche des têtes avec une machette, mais ça reste dans le domaine de l'imaginaire. Ça arrive pas dans la vraie vie.

Avec son look d'ange tombé du ciel, ses petites mains, ses yeux bleus, Jacob avait l'air tout aussi inoffensif que Jujube, le chien saucisse à trois pattes qui vivait dans l'étable.

Même si j'avais su, personne m'aurait cru de toute façon.



CHAPITRE 21
Provocation

Tout le monde était déjà parti à l'étable le lendemain matin quand Jacob s'est levé. J'étais seul au salon en train de plier des vêtements et je l'ai entendu descendre doucement l'escalier.

— Salut, j'ai lancé quand il est passé devant les portes coulissantes.

Il a pas sursauté et s'est retourné lentement pour me faire face, les yeux plissés.

— Salut. Johan, c'est ça ?

J'aurais juré qu'il se moquait de moi. Il y avait quelque chose dans sa voix suraiguë qui m'agaçait et me faisait me sentir petit, presque diminué. Par contre, je me sentais *cheap* de pas l'avoir accueilli correctement la veille, alors je lui ai souri.

— Oui, c'est ça. Marie t'a laissé un mot sur le comptoir.

Il a tourné la tête un instant vers la cuisine, mais il a pas fait un mouvement pour y aller.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? qu'il a plutôt demandé en montrant mon pied du doigt.

— Me suis fait écraser le pied par un cheval. On l'avait attelé pour transporter du bois et il a pris peur à cause d'une moufette morte au milieu du chemin et…

Il m'écoutait déjà plus. Il avait avancé dans la pièce et passait au *scanner* tout ce qui s'y trouvait.

— Ils ont pas de console ?

— Euh… non.

— Pas d'ordi non plus ?

— Non, mais…

— Et c'est quoi, c'te télé ?!

Il l'a allumée et s'est mis à critiquer la mauvaise qualité de l'image et du son en donnant des petites claques sur le côté de l'appareil. J'avoue que c'était pas la télé la plus moderne, mais curieusement, ça m'avait jamais affecté depuis mon arrivée chez les Boswell. De toute façon, on la regardait rarement, et puis j'avais l'habitude : celle chez mon père nous avait été donnée par oncle Denis dix ans auparavant, quand il s'était équipé d'une télé à écran plat assez grande pour couvrir les trois quarts d'un mur de son salon.

— On s'habitue, j'ai dit en espérant qu'il arrête de frapper la télé. Hé ! 'Tention !

Sa dernière claque, plus forte que les autres, a fait tomber la plante verte qui se trouvait sur le dessus du meuble. Le pot en terre cuite s'est brisé sur le sol, projetant de la terre et des feuilles sur le plancher, jusque sous les meubles.

— Ben, bravo, j'ai soupiré.

— J'ai pas fait exprès ! a subitement crié Jacob en se tournant vers moi.

Il était rouge. Ses mains tremblaient.

— C'est correct, capote pas.

— J'capote pas ! J'te dis juste que c'est pas d'ma faute !

Je me suis levé pour aller chercher un balai et un porte-poussière en me demandant si je devrais pas appeler Marie ou Hubert. C'était pas à moi de m'occuper de lui ! Juste à voir son comportement des dernières minutes, il avait sûrement besoin d'un encadrement spécial. Ils devaient être au courant, non ?

À mon retour dans le salon, Jacob s'était installé dans un fauteuil et tenait un journal ouvert devant lui, de sorte que je voyais pas son visage.

— Tiens, j'ai dit en tendant le balai vers lui.

Comme il répondait pas, j'ai étiré mon bras jusqu'à ce que le bout du balai touche à sa jambe.

— Hé, Jacob ! Viens ramasser ton dégât.

— Je vais faire ça tantôt, qu'il a répondu, toujours caché derrière son journal.

— Tantôt, tu dois aller rejoindre les autres à l'étable. Allez.

— Penses-tu vraiment que j'vais aller me salir là-bas ? *No way* !

Il avait pris le ton dédaigneux de quelqu'un à qui on aurait demandé de s'enduire le corps de merde.

— Écoute, j'ai commencé. C'est pas moi qui décide ici, ça fait que va déjeuner, pis va discuter de ça avec Marie, O.K. ? C'est elle le *boss*.

— Ouan, j'ai vu ça hier.

Son visage est apparu au-dessus du journal. Méprisant.

— Le gros Hagrid a pas grand-chose à dire, hein ? C'est elle qui mène !

J'avais plus trop envie de m'obstiner avec lui, j'aurais jamais raison de toute façon. J'ai haussé les épaules et me suis mis à ramasser la terre et les bouts de pot cassé.

— J'm'en vais déjeuner, a annoncé Jacob après un moment.

Je l'ai entendu se lever, puis s'approcher. J'avais mis la pauvre plante de côté en espérant pouvoir la récupérer. Y avait encore de la terre sur le plancher de bois. J'étais penché, occupé à balayer ce qui restait, quand j'ai vu Jacob poser un pied sur la plante.

— HÉ !

— Oups ! Désolé…

Mais il avait pas l'air désolé du tout, même qu'il souriait en poursuivant son chemin.

— C'est quoi ton problème ?! j'ai crié, hors de moi.

— Je t'ai dit que j'étais désolé, qu'il a répondu d'une voix plaintive. Je t'ai fait de la peine, Joooohaaaan ?

Je crois bien que je lui aurais mis mon poing sur la gueule si j'en avais eu l'occasion. Je bouillais de rage. Je m'imaginais lui lancer un objet par la tête – une chaise, un divan – et l'écraser comme une coquerelle. Il valait pas mieux à mes yeux.

Heureusement – ou malheureusement – la porte d'entrée s'est ouverte et Marie est entrée, portant sa salopette rapiécée.

— Salut les gars ! qu'elle s'est écriée en nous apercevant. T'as déjeuné, Jacob ?

— Non, je viens de me lever, qu'il a répondu en s'étirant, les bras au-dessus de sa tête. J'allais justement goûter à vos muffins. Ils ont l'air délicieux !

J'en revenais pas du cinéma qu'il lui faisait. Il aurait pu gagner un Oscar.

— Bien ! Apportes-en deux ou trois et suis-moi, on a du travail !

Elle l'a énergiquement poussé vers l'entrée pour qu'il se choisisse une paire de bottes. Je voyais bien que ça lui plaisait pas, à Jacob ! Il grimaçait en plissant le nez, profitant du fait qu'elle était trop petite pour le remarquer.

Juste avant qu'ils sortent, je l'ai entendu faire son téteux encore une fois :

— Vous avez vraiment une belle maison, Marie. La couleur est superbe !

Par la fenêtre du salon, je les ai observés qui s'éloignaient et je me suis demandé ce qui clochait chez lui. Si on l'avait envoyé ici, c'est qu'il avait nécessairement une famille dysfonctionnelle, des parents qui pouvaient pas s'occuper correctement de lui, mais c'était le cas de nous tous ! Y avait autre chose en lui qui me mettait mal à l'aise.

Quand Marie est revenue quelques heures plus tard pour préparer le dîner, je lui ai montré la plante. Je l'avais rempotée tant bien que mal dans un pot de margarine en plastique trouvé dans une armoire et elle avait un peu ramolli. Elle manquait de terre et avait perdu plusieurs feuilles, sans compter qu'une des tiges principales était cassée.

— C'est pas grave. Hubert fera une bouture et dans un mois, on va en avoir une autre tout aussi belle.

Je pensais qu'elle allait me questionner sur ce qui était arrivé, mais elle s'est rapidement désintéressée de la chose et s'est tournée vers le

fourneau. J'étais là, mon pot de margarine à la main, à essayer d'accuser Jacob, et je me suis senti un peu ridicule. J'ai déposé la plante sur le comptoir et j'ai aidé Marie avec le dîner.

Jacob était arrivé la veille, j'allais lui laisser une chance. Peut-être qu'il était perturbé par ce qu'il avait vécu, j'avais aucune idée d'où il était passé avant d'atterrir ici.

Quand les autres sont entrés, ils ont fait leur routine habituelle et se sont servis avant d'aller s'installer un peu partout dans la pièce avec leur assiette. Je me suis dirigé vers l'escalier où se trouvaient déjà Fred et Charlaine.

— Y a personne qui mange ici ?

Tout le monde s'est retourné vers Jacob qui souriait. Il avait dégagé un petit espace sur la table et avait approché une chaise pour s'y asseoir. Juste à côté, Hubert, qui s'apprêtait à porter une tranche de pain de seigle à sa bouche, avait suspendu son geste et ouvrait de grands yeux, attendant que quelqu'un annonce à Jacob que PERSONNE ne s'assoyait jamais à la table.

Élie, qui se trouvait à son endroit habituel, s'est redressé sur ses genoux en laissant dépasser que sa tête derrière le bol à salade.

— Euh… d'habitude on s'installe où on veut.

— Oh. Mais pourquoi ? C'est tellement mieux de manger ensemble ! On est une famille, non ?

Il y a eu un silence, pendant lequel on entendait que Jean-Guy qui mastiquait ses nouilles au steak haché en grognant un peu. Jacob continuait de sourire à la ronde, les avant-bras posés poliment sur son napperon – mais d'où il sortait, ce napperon ?! –, une serviette de papier dépliée sur ses cuisses.

— Et pourquoi pas ! s'est soudainement écriée Marie en s'approchant de lui. Tout le monde à table ! Allez ! Venez !

On aurait dit qu'on venait d'entendre un signal qu'on attendait depuis longtemps. Pendant un moment, ç'a été le branle-bas dans la maison parce qu'il fallait rapatrier toutes les chaises, et comme y en avait un peu dans toutes les pièces, chacun courait à droite et à gauche pour les trouver.

— Celle-là était dans la petite chambre du fond, a annoncé Élie en s'assoyant le dernier.

Il avait fallu débarrasser un peu pour pouvoir caser nos assiettes. Je me retrouvais coincé entre Hubert et Fred, avec si peu d'espace que je pouvais difficilement manier ma fourchette.

— Jean-Guy vient pas ? a demandé Jacob après un moment.

On a tourné la tête vers Jean-Guy qui se balançait dans son coin.

— J'pense qu'il est mieux là, a déclaré Hubert d'un ton qui laissait pas de place à la discussion.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a ? Il est mongol ?

— Hum…, a fait Marie, mal à l'aise. Non, il n'est pas « mongol », il est…

— … autiste ! s'est écrié Élie. Il préfère rester par terre.

Jacob a froncé les sourcils. Sérieux, j'avais hâte qu'il se la ferme et qu'on mange enfin en paix. Qu'est-ce qu'il avait à vouloir tout changer ? J'aimais bien notre façon de prendre nos repas, moi ! Quand je l'ai vu se lever et marcher vers Jean-Guy, j'ai senti que ça allait finir en catastrophe.

— Laisse-le tranquille ! a prévenu Fred.

Jacob a pas semblé l'entendre et s'est accroupi devant notre ami. J'ai retenu ma respiration.

— Hé ! Tu viens manger avec nous ?

Jean-Guy a arrêté de se balancer. On aurait pu croire qu'il avait soudainement aperçu quelque chose d'intéressant sur le chandail de Jacob, une miette, une tache ou un truc dans le genre, mais on savait parfaitement que ce chandail n'avait rien d'anormal.

— Tu viens ? a répété Jacob en posant une main sur le bras de Jean-Guy.

Et alors celui-ci s'est mis à hurler. Sa bouche grande ouverte, pleine de nouilles à moitié mâchées, a laissé s'échapper une plainte horrible, du genre qui vous glace le sang dans les veines. Comme dans un film d'horreur quand la fille se rend compte qu'elle est pas seule dans la maison.

Et ça s'arrêtait pas.

Je me suis levé. Élie m'a suivi, puis les autres.

— Jacob ! j'ai crié pour tenter de couvrir le bruit. Viens !

J'aurais juré… j'aurais vraiment juré qu'au moment où il a tourné la tête vers moi, il souriait. Mais ça n'a duré qu'un instant. Il s'est levé précipitamment et a lancé un regard désolé à Hubert qui s'approchait de Jean-Guy pour tenter de le calmer.

J'ai plus ou moins couru vers la sortie, manquant de m'enfarger dans mes béquilles, et je me suis retrouvé dehors, essoufflé et les jambes en coton. C'était vraiment horrible d'entendre Jean-Guy hurler comme ça. La première fois que c'était arrivé, je le connaissais pas, j'avais été surpris. Mais cette fois, c'était différent. J'avais mal pour lui, même si je savais très bien qu'il était pas blessé. Et j'avais juste hâte à une chose : que ça s'arrête.

— Désolé ! Désolé ! s'est mis à crier Jacob une fois dans la cour. Je voulais pas lui faire mal !

— C’est bon, a grogné Fred. Mais je t’avais averti… Pourquoi t’as mis ta main sur lui ?

— Je voulais… je voulais être gentil, c’est tout !

Il tournait en rond, l’air affolé. Pour un peu, j’y aurais cru.

Fred l’a attrapé par le bras et s’est placé en face de lui.

— Jean-Guy, on y touche pas, compris ?

— Ouais…

— Il est… particulier. Et on lui fait tous attention.

— Ouais, O.K., j’ai compris.

Il essayait de se dégager mais Fred le lâchait pas. Même s’il parlait calmement, on sentait la colère dans sa voix. Élie, Charlaine et moi, on les regardait, à quelques pas de là.

— Tu le laisses tranquille, sinon j’te casse la gueule.

Jacob a brusquement cessé de gigoter et a levé les yeux vers Fred. Il l’a fixé quelques secondes, puis :

— Correct. Je le laisse tranquille.

Fred avait pas à ajouter autre chose. Il a lentement desserré son étreinte et Jacob a reculé d’un pas. Ils se sont regardés pendant encore quelques secondes, puis Jacob a tourné les talons et a déguerpi vers la forêt.

Dans la maison, les cris avaient enfin cessé.

CHAPITRE 22

Une fête improvisée

Jacob est revenu après plus d'une heure. On était assis sur le perron à grignoter des pommes tombées de leur arbre – dures, un peu farineuses et très sûres – quand il est apparu de nulle part.

— Salut, *gang*.

Il avait les mains dans les poches et souriait largement, comme si rien de particulier ne s'était passé. Je l'aurais étranglé.

— Salut, Jacob, Fred a dit d'un ton neutre. Belle promenade ?

— Ouais ! C'est un beau domaine, vous avez de la chance d'avoir atterri ici !

On a tous hoché la tête. Sur ce point, il avait raison.

— Y a deux jours encore, j'étais dans une famille… C'était l'horreur ! Un tout petit logement au sous-sol, rien à faire, rien à bouffer, on dormait trois par chambre.

— Ils vous nourrissaient pas ? s'est étonné Élie.

Jacob s'est mis à nous raconter ce qu'il avait vécu dans cette autre famille, avec plein de détails et de gros mots pour

bien appuyer ses paroles. Je l'écoutais comme les autres, mais j'avais l'impression qu'il beurrait épais. Il avait supposément été battu par son co-chambreur qui lui avait ouvert le front avec un barreau de chaise, ça s'était infecté mais personne s'était occupé de lui, pas même les profs à l'école. Les gens chez qui il habitait étaient alcooliques et passaient des nuits à faire la fête, ils invitaient plein de gens, l'empêchaient de dormir, puis au matin personne entendait le réveil et Jacob manquait l'autobus pour se rendre à l'école.

— J'ai doublé mon année à cause d'eux ! Les chiens sales, je vous jure qu'un jour je retourne là-bas pour m'occuper d'eux !

Son visage de bébé était crispé par l'émotion. C'était vraiment surprenant d'entendre des paroles comme celles-là sortir d'une si petite bouche. Il me faisait penser à la poupée Chucky, dans le film, qui se transforme en psychopathe et tue tout le monde à la fin.

Bon, j'exagère un peu. J'avais pas l'impression que Jacob allait tous nous tuer, mais ce que je veux dire, c'est que son look de petit écolier allait pas du tout avec la manière dont il s'exprimait. J'ai regardé ses mains. Il les avait fermées en poings compacts et ses jointures étaient devenues blanches sous l'effort.

— Ici, t'auras pas de problème, l'a rassuré Fred. On s'entend bien, on mange bien, on dort bien. Mais surtout, on se respecte.

— Vous inquiétez pas. J'ai fait une gaffe tantôt, mais c'était la dernière. Je suis vraiment content d'être ici.

Élie s'est levé d'un bond et s'est mis à sautiller sur place.

— Est-ce qu'on l'amène à la cabane ?! Fred ?

Fred a haussé les épaules.

— Je sais pas.

— Allez, *come on* ! Ça nous fait quelqu'un de plus pour nous aider ! On a presque fini !

— C'est quoi la cabane ? a demandé Jacob.

Élie s'est lancé dans une description pas trop claire du projet, sautant du coq à l'âne, passant de mon accident à la découverte de l'arbre parfait, de l'attelage de Bob à la construction de la mezzanine. C'était comme un casse-tête dont on aurait bien secoué la boîte avant de l'ouvrir. J'ai pas voulu donner d'explications supplémentaires à Jacob. Il avait qu'à démêler tout ça lui-même.

— Bon, ça va, O.K. On y va. On va lui montrer ça.

Élie a commencé à faire des roues latérales sur la pelouse en chantant à tue-tête, jusqu'à ce qu'il réalise soudainement que je pourrais pas les accompagner.

— Ooooooh… Johan, c'est vraiment plate que tu puisses pas venir…

Il m'a accroché par le bras et s'est mis à me regarder avec ses grands yeux d'épagneul. Il avait vraiment le tour de me remonter le moral !

— C'est bon, allez-y. Je vais aller aider Marie à préparer le souper. Vous me raconterez ça ce soir.

— Compte sur moi, m'a assuré Jacob en posant une main sur mon épaule.

Je me suis dégagé un peu trop brusquement et j'ai boitillé vers la maison avec l'envie de brailler comme un bébé. C'était ridicule, je sais, mais je supportais pas l'idée que Jacob me remplace pour finir la cabane. Depuis mon accident, j'aimais penser que mes amis trouvaient mon absence difficile, que ça les retardait que je sois pas là pour les aider à terminer, mais si

Jacob prenait ma place, non seulement il allait devenir leur ami, mais en plus j'aurais aucun mérite dans la construction de la cabane.

J'avais rendez-vous le surlendemain avec docteure Thurbide pour l'évaluation de ma blessure et j'espérais vraiment qu'elle aurait de bonnes nouvelles pour moi. Je commençais à trouver cette pause forcée affreusement longue et plus drôle du tout.

Cet après-midi-là, mon moral a véritablement touché le plancher. En fait, non, il était plutôt au troisième sous-sol. Mes amis étaient revenus rayonnants, heureux que le travail ait si bien avancé. J'avais encore eu droit au récit de leur après-midi et j'avais pas compris la moitié des blagues qu'Élie tentait de me raconter. Je l'ai écouté me parler d'abeilles et de clous rouillés, de mûres écrasées, de barreau d'échelle et de la salopette de Jacob.

— Fallait être là ! qu'il disait en se tapant sur les cuisses, sans voir que ça me rendait encore plus triste.

On avait enfin terminé le souper qui m'avait semblé durer des heures. J'avais avalé trois bouchées avant d'offrir mes restes à Hubert qui s'était empressé de les engloutir sans poser de questions. C'est que je pouvais pas m'empêcher de jeter des coups d'œil à Jacob, qui s'était assis avec Fred et qui lui parlait de la façon dont ils allaient installer une échelle permanente au plancher de la cabane, qu'on pourrait faire descendre au moyen d'un système de cordes ingénieux. J'essayais de pas prêter attention à ce qu'il

disait, parce que ça me faisait vraiment chier. C'était évident qu'il s'y connaissait pas pantoute en construction ! Il essayait juste d'impressionner Fred avec ses explications !

Bref, j'étais pas au meilleur de ma forme, c'est pourquoi, quand tout le monde a été rassemblé au salon après le souper et que Marie a suggéré de faire une fête sans raison particulière, j'ai été heureux que leur conversation prenne fin.

— Allez ! On danse, on chante, on rit ce soir !

Je sais pas ce que Marie voulait exactement. Peut-être nous rapprocher parce qu'elle sentait que j'appréciais pas trop Jacob, peut-être nous changer les idées à cause de ce qui s'était passé sur l'heure du midi, j'en ai aucune idée, mais son enthousiasme sonnait faux à mes oreilles. Elle a frappé dans ses mains pour que la fête commence et j'ai regardé les autres qui semblaient un peu ennuyés. Fred avait un sourire en coin et secouait la tête, l'air de dire : « Espèce de crackpote ! » Le seul qui avait l'air content, c'était évidemment Élie. Il s'est levé pour aider Marie à installer des guirlandes de papier, en nous piétinant au passage parce qu'il devait grimper sur les accoudoirs et les dossiers de nos sièges pour atteindre le plafond.

J'avais pas envie de fêter. Je me sentais poche et un peu coupable de détester autant Jacob, et j'avais pas l'impression que la petite fête allait y changer quelque chose. Je me suis rapproché de Charlaine sur le grand divan pour savoir ce qu'elle en pensait.

— C'est pas la première fois qu'elle fait ça, qu'elle m'a révélé sur le ton de la confidence. En janvier, elle a décidé qu'on apprenait tous à danser la polka. Elle a sorti un vieux tourne-disque d'avant la guerre et nous a obligés à écouter des chansons quétaines pendant des heures…

Je me suis mis à rire.

— La polka ? J'aurais bien aimé voir ça !

— Une autre fois, elle a… Ouch ! Élie, fais attention !

Il venait de lui marcher sur la main.



— Désolé ! J'avais pas vu !

— Crétin !

Sans réfléchir, j'ai saisi la main de Charlaine et me suis mis à la masser doucement pendant qu'Élie se confondait en excuses.

— C'est bon, Élie ! a crié Charlaine après un moment. Lâche-moi ! Continue ce que tu faisais !

Heureusement, ce « Lâche-moi ! » ne s'adressait pas à moi et j'ai continué les mouvements de rotation que j'effectuais avec mes pouces sur le dos de sa main. Fred était plus loin et le dossier du divan nous cachait à sa vue. J'allais pas lâcher le morceau si facilement, pour une fois qu'elle me laissait l'approcher !

— Ça fait du bien, qu'elle a affirmé, toujours en me laissant continuer.

Ça voulait rien dire de lui tenir la main, je sais. Pas de quoi fouetter un chat. Mais j'étais content et je pouvais pas m'empêcher de sourire.

Puis j'ai aperçu Jacob qui nous observait. Il était assis dans le fauteuil gris à oreilles, près de la porte qui mène à l'extérieur, et ses yeux étaient fixés sur nous. En fait, c'est moi qu'il regardait, avec une espèce de grimace sur le visage, quelque chose qui ressemblait à une expression de joie mêlée à de la haine.

Sur le coup, j'ai cru que je voyais pas bien. Le salon était sombre et le visage de Jacob était dans l'ombre, il pouvait très bien être en train de grimacer en pensant qu'il allait bientôt

devoir se lever pour danser la polka ou autre chose. Mais après un moment, il a levé un doigt menaçant et l'a pointé vers moi, très lentement.

Je me suis figé.

C'était pas un geste *dangereux*. Je veux dire, il allait pas lui sortir une balle de fusil du bout du doigt, mais ça m'a quand même foutu la trouille. Du coup, j'ai lâché la main de Charlaine.

— Merci, qu'elle a dit. Ça va mieux.

Je l'ai regardée, un peu déboussolé.

— Hein ? Ah… oui. C'est rien.

Elle était tellement belle ce soir-là. Elle avait pris une douche et ses cheveux, encore humides, frisottaient autour de son visage. Je me suis demandé encore une fois ce que ça ferait de l'embrasser. Puis j'ai regardé du côté de Jacob et j'ai vu qu'il continuait de nous fixer. Il avait reposé sa main sur l'accoudoir de son fauteuil, mais je pensais encore à son geste.

Qu'est-ce qu'il avait voulu me faire comprendre ? Qu'il avait vu clair dans mon jeu et qu'il allait me dénoncer à Fred ? C'était pas très menaçant : Fred était déjà au courant que je m'intéressais à Charlaine.

Non, c'était autre chose. Quelque chose de plus… malsain.

Mais j'ai pas eu le temps de me questionner davantage parce qu'au même moment, Marie s'est mise à chanter à tue-tête dans une langue inconnue, debout sur une chaise, en nous faisant des gestes de ses petits bras pour nous inviter à nous approcher.

— On y va ? m'a demandé Charlaine.

J'ai hoché la tête et l'ai suivie. J'ai vu que Jacob s'avançait aussi. Il paraissait très à l'aise encore une fois, comme si rien ne s'était passé.

Hubert avait disposé des sièges en demi-cercle devant Marie et s'était réservé une chaise sur laquelle il s'est assis lourdement. Il a pris par terre un instrument qu'il a placé sur ses genoux. Ça ressemblait à rien : une plaque en bois noir avec des motifs de fleurs, de la grandeur d'un plateau de cafétéria, avec tout plein de cordes en métal attachées à des chevilles en bois. Hubert a approché ses mains des cordes et j'ai vu qu'il avait des drôles de bagues aux doigts. Ça ressemblait un peu à des dés à coudre, mais avec des griffes au bout. Je sais que c'est bizarre comme description, mais c'est vraiment ce qui m'est venu en tête quand je les ai vus.

— C'est une cithare, qu'il a dit de sa grosse voix, en voyant que personne avait l'air de connaître son instrument. On l'a rapportée d'un voyage qu'on a fait y a longtemps.

— En Ukraine ? a demandé Élie, fébrile.

Hubert a secoué sa grosse tête en fronçant les sourcils.

— Non. En Inde.

Puis, il s'est mis à jouer pour accompagner Marie qui avait pas cessé de chanter. Ça donnait un son surprenant, métallique, presque irréel. Je crois bien que je l'avais déjà entendu quelque part, probablement à la télé, mais je pouvais pas dire que j'aimais vraiment. Ça me faisait un peu peur, en fait. Les autres avaient l'air d'apprécier, pourtant. Même Jean-Guy se balançait d'avant en arrière au rythme de la musique.

Quand Hubert a eu terminé, on l'a applaudi comme une star du rock en criant son nom.

Après, Marie a ressorti son tourne-disque et a fait jouer des gros disques noirs des années soixante-dix, avec le volume

assez fort pour faire s'envoler le toit de la maison. Élie nous a fait une démonstration de *breakdancing* et il était plutôt mauvais alors on lui a crié après. Puis, Hubert a attrapé Marie, l'a perchée sur son épaule et s'est lancé dans une danse effrénée autour du salon en hurlant les paroles de la chanson.

Ensuite, Charlaine a eu envie de danser elle aussi, et ç'a été le signal pour que tout le monde se lève. J'ai jamais été bon en danse, mais ce soir-là je me prenais pour le roi de la piste ! C'était sûrement n'importe quoi, avec mes béquilles, mon attelle et mon formidable manque de talent, mais pas grave, j'avais du *fun* et je réussissais assez bien à ne pas prêter attention à Jacob.

On a chanté et dansé dans le plus grand désordre pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'Élie se mette en tête de faire cinquante tours sur lui-même sans s'arrêter, puis tombe sur le tourne-disque et le casse.

— FIN DE LA FÊTE ! a clamé Hubert de sa voix retentissante.

J'étais vidé.



CHAPITRE 23

Juste un nez qui saigne

Perché sur le dernier barreau d'une échelle, je badigeonnais de goudron noir et puant le bord du toit de la maison rouge. La veille, en revenant de l'hôpital où on m'avait enlevé l'attelle, j'avais à peine posé le pied hors de la camionnette que Marie m'ordonnait aussitôt de me mettre au travail.

Elle avait eu la merveilleuse idée de me jumeler avec Jacob pour la journée. J'avais bien tenté de la faire changer d'idée, mais aucun de mes arguments – parce qu'il sentait mauvais, parce qu'on avait pas la même vision de la vie, parce que j'avais un rhume qu'il pourrait attraper – ne l'avait convaincue. Évidemment, je pouvais pas lui dire que Jacob me mettait mal à l'aise et que j'avais toujours l'impression qu'une menace pesait sur moi dès qu'il s'approchait un peu trop.

On s'est donc retrouvés tous les deux côte à côte, avec une chaudière de goudron et un pinceau gluant, à suer à grosses gouttes dès huit heures le matin, à quatre mètres du sol. De là, on avait une vue splendide de la propriété. Je pouvais même apercevoir Bob et Jack, à l'autre bout du champ, qui nous invitaient à aller les rejoindre en agitant la queue.

Ça compensait pour le chialage que Jacob déversait sur moi.

— Ça pue, c't'affaire-là.

— Ben oui, pis ?

— C'est dégueulasse.

— Plus vite on va travailler, plus vite on aura fini.

Il perdait son temps, s'arrêtait toutes les deux minutes pour boire une gorgée d'eau et s'essuyer le front avec une serviette qu'il avait attachée à la bretelle de sa salopette. Il en profitait alors pour étirer le cou et tenter d'apercevoir Fred et Élie qui se trouvaient de l'autre côté de la maison.

— C'est de l'exploitation. Ils ont pas le droit de nous faire travailler autant. Pas le droit pantoute.

Il s'était encore arrêté et me regardait avec insistance, attendant que je l'approuve.

— T'sais, Jacob, t'es pas *obligé* de travailler. Si tu veux, tu peux redescendre, je vais finir la *job*.

— Pfffffff… Jamais vu ça. Vous leur obéissez, mais vous leur devez rien. En fait, c'est eux qui sont payés pour nous garder ! Ils profitent de nous !

J'ai serré les dents en tentant de me concentrer sur ma tâche.

— On devrait faire la grève. Ils peuvent pas nous obliger à faire le travail à leur place ! Y a des lois contre ça ! On est pas en Chine quand même !

— Tu fais vraiment chier, Jacob ! Si tu veux pas travailler, ben descends de l'échelle, personne te retient !

— C'est exactement ce que j'vais faire !

Sans avertissement, il a lancé son pinceau au loin et c'est Jujube le chien qui l'a reçu sur la tête. La pauvre bête a lancé un petit cri, puis a clopiné sur ses trois pattes pour aller se

cacher derrière une corde de bois. Jacob a éclaté d'un rire méchant.

— Innocent ! J'ai jamais vu un chien aussi stupide !

J'ai eu envie de lui renvoyer le compliment, mais je me suis retenu à temps. Il en valait pas la peine.

Je l'ai regardé marcher jusqu'à l'étable pour aller se plaindre à Marie. J'essayais d'imaginer la scène : Marie qui allait l'écouter sans rien dire, puis lui donner sa journée de congé. Jacob allait rager en sortant, j'en étais sûr : Marie lui laisserait même pas l'occasion de lui crier après !

Après quelques minutes, j'ai vu Jacob sortir de l'étable en furie et se diriger vers l'autre côté de la maison. Il avait les poings fermés comme s'il se rendait à un combat. Ensuite, je l'ai perdu de vue, mais je l'ai entendu crier à Fred et Élie :

— Hé ! Les gars ! Belle journée pour aller se baigner ! J'pense que j'vais aller au ruisseau !

J'avais l'impression d'entendre quelqu'un qui veut se convaincre lui-même.

La réponse de Fred est pas parvenue jusqu'à mes oreilles, mais à entendre la réaction de Jacob, j'ai compris que mon ami l'avait plus ou moins envoyé promener.

— C'est ça ! Continuez à vous faire exploiter pendant que moi, j'vais me la couler douce !

Il a tourné les talons et s'est dirigé vers l'arrière du hangar à outils en sifflant trop fort, pour nous faire croire qu'il s'en fichait. Après quelques secondes, il avait disparu. Bon débarras.

Je me suis remis au travail. Je préférais mille fois cuire au soleil et avoir la main pétrifiée

sur mon pinceau à cause du goudron qui coulait plutôt que d'aller au ruisseau avec lui. Je me retrouvais maintenant avec le double de la tâche : tout le côté sud de la maison à terminer. Mais ça me dérangeait pas, du moment que Jacob était pas là.

Il était parti depuis quelques minutes à peine quand j'ai entendu un cri.

Charlaine.

On a jamais vu quelqu'un descendre une échelle aussi vite ! Si les pompiers du village m'avaient vu, ils m'auraient engagé aussitôt ! J'aurais pu gagner la compétition provinciale de descente d'échelle avec un chrono de la mort. En un instant, j'étais à terre et je courais vers le jardin, derrière le hangar à outils, le pinceau toujours collé à la main. Derrière moi, j'ai entendu Fred arriver.

— Qu'est-ce qui se passe ? qu'il a demandé, essoufflé.

— Je sais pas !

J'ai poussé la porte grillagée pour entrer dans le jardin et j'ai aperçu Charlaine, debout près de Jean-Guy, face au mur, dont le nez pissait le sang comme j'ai rarement vu. Il avait pas l'air d'avoir mal. Pourtant, le devant de son chandail était complètement rouge et le sang dégouttait sur ses bottes de caoutchouc. Ça formait une petite flaque sombre dans la terre sèche, au pied du mur.

— Restez pas là à rien faire ! a crié Charlaine. Allez chercher des linges, allez chercher Marie !

C'est Élie qui a réagi le premier.

— J'y vais !

Fred et moi, on s'est approchés, comme un seul homme.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé ?! a demandé Fred, inquiet.

— C’est Jacob ! Il a débarqué tantôt. Il m’a demandé si je voulais l’accompagner au ruisseau et quand je lui ai dit d’aller se faire voir ailleurs, il s’est mis à pousser Jean-Guy. Il se trouvait drôle, le con. J’ai essayé de l’arrêter, mais il m’a dit de me mêler de mes affaires.

J’imaginais la scène. Rien pour me le faire apprécier davantage…

— Et puis Jean-Guy a voulu partir, a continué Charlaine en montrant du doigt la porte du jardin. Jacob lui a barré le chemin, et quand Jean-Guy a voulu le contourner, c’t’imbécile l’a frappé au visage. Il dit qu’il voulait juste l’empêcher de partir, mais j’ai des gros doutes.

— Et c’est pas en se sauvant qu’il va réussir à nous convaincre, a grondé Fred, rouge de colère.

Élie est revenu, les bras chargés de torchons propres.

— J’en ai trouvé ! qu’il s’est écrié, triomphant. Vous croyez que j’en ai assez ?

— C’est pas un accouchement, Élie, j’ai dit. C’est juste un nez qui saigne.

Après de longues minutes, on a réussi tant bien que mal à arrêter l’hémorragie. Le nez de Jean-Guy avait pris une couleur bleutée et des proportions grotesques, signes qu’il avait bel et bien reçu un coup.

— Le salaud, j’vais lui arracher la tête, rageait Fred. Attendez qu’il revienne…

Depuis que je le connaissais, Fred s’était toujours montré très calme. Je me demandais parfois si cette histoire de voyou et de revendeur de drogue était pas une invention d’Élie pour se rendre intéressant. Mais ce jour-là, dans le jardin, j’ai eu un aperçu de ce qu’il pouvait être réellement. Son regard avait

changé, j'y lisais de la haine et l'envie de faire du mal à quelqu'un.

J'imagine qu'on avait tous cet air-là à ce moment. Même moi.

Quand on est entrés dans la maison, Jean-Guy entouré de ses quatre gardes du corps, Marie y était déjà, un sac de petits pois congelés à la main. Elle nous avait aperçus par la fenêtre.

— Oh, qu'elle a simplement dit quand on lui a exposé la situation. Jacob va nous devoir des explications à son retour.

J'en revenais pas qu'elle prenne ça avec autant de calme.

— Mais Marie ! j'ai crié. Il l'a frappé ! T'as vu la taille de son nez ?!

Elle tamponnait doucement le nez en question avec son sac de glace. Jean-Guy, étendu sur l'affreux divan du salon, gardait les yeux fermés. Je me demandais s'il avait conscience de ce qui s'était passé.

— Oui, Johan. J'ai une excellente vue, tu sais. Mais Jacob a le droit de nous donner sa version des faits.

— J'étais là ! a explosé Charlaine. J'ai tout vu ! C'est pas suffisant ?! Jacob va inventer n'importe quoi pour sauver sa peau, c'est certain !

— On est présumé innocent jusqu'à preuve du contraire ! a conclu Marie. Allez, ouste ! Laissez-moi m'occuper de lui maintenant et retournez au travail.

Une fois dehors, personne a eu envie de se remettre à la tâche. On a marché lentement jusqu'aux arbres en bordure du champ.

— On va le trouver et on lui règle son cas ! Élie a suggéré en s'agitant sur ses jambes comme un boxeur. Je peux le mettre K.O. en deux minutes !

— Ben oui, c'est ça, et moi je suis la reine d'Angleterre, a fait Charlaine en l'envoyant valser par terre simplement en tendant le pied devant lui. Tu peux même pas tenir debout UNE minute !

Pendant qu'Élie se relevait péniblement, je me suis tourné vers Fred.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On peut pas laisser Jacob s'en tirer !

—Non, c'est vrai. On va s'occuper de lui, t'inquiète pas. Peut-être pas aujourd'hui, mais bientôt. Faut juste attendre le bon moment.

Malheureusement, le bon moment est jamais arrivé. Jacob a raconté qu'il avait pas fait exprès, Marie l'a cru – ou a voulu lui donner une autre chance, je sais pas. Les jours qui ont suivi, il s'est arrangé pour suivre Hubert comme une ombre, nous empêchant de l'atteindre. Il savait parfaitement que s'il se retrouvait seul, même pour quelques instants, il était cuit.

Ensuite, y a eu la rentrée des classes. Mon père était toujours pas prêt à me reprendre avec lui – ça m'a pas surpris –, j'ai donc dû m'inscrire à l'école secondaire du coin. C'était chiant : on prenait l'autobus jaune très tôt le matin et on revenait à la maison seulement vers cinq heures, complètement crevés. Il y avait les devoirs, les tâches que Marie tenait absolument à nous donner et les douches avant d'aller dormir. On avait encore moins de temps à nous que pendant l'été, quand on devait travailler sur la ferme.

Ce qui fait que le geste de Jacob est resté impuni. Avec le recul, je me dis qu'on aurait dû laisser Élie le transformer en *punching bag*, finalement. Peut-être qu'il aurait compris le

message et se serait tenu tranquille. Mieux encore, peut-être qu'il aurait demandé à être transféré ailleurs.

Mais c'est pas ce qui est arrivé.



CHAPITRE 24

La courge surprise

On était déjà à la mi-octobre. Dans son jardin et un peu partout sur le terrain, Marie faisait pousser des citrouilles et une panoplie d'autres courges aux drôles de formes et de couleurs, avec des bosses qui ressemblaient à d'énormes verrues, pas très belles à vrai dire. Généralement, les gens disposent des fleurs coupées dans des vases pendant l'été, mais Marie, elle, attendait l'automne pour enfin pouvoir inonder sa maison de cucurbitacées. Y en avait partout, dans toutes les pièces : sur le rebord des fenêtres ou au centre de la table, sur les commodes dans nos chambres, et elle en avait même posé dans un panier, d'une variété miniature et ratatinée, sur le réservoir de la toilette à l'étage.

Je sais pas exactement qui l'avait commencé, mais il y avait ce *running gag* entre nous qui consistait à cacher une courge décorative quelque part dans la maison et à attendre ensuite que quelqu'un la découvre. Ça pouvait prendre des heures, et parfois même plusieurs

jours. Évidemment, il fallait choisir un endroit inusité, par exemple dans l'armoire à balais, sous un oreiller ou dans le frigo, et toujours utiliser la même courge pour éviter de la confondre avec celles de Marie. En fait, y a eu deux courges pendant cette période, parce qu'Élie avait eu la brillante idée, un jour, de cacher la première dans une poubelle. Puisque personne l'avait trouvée après un certain temps, il a dû dévoiler sa gaffe quand le sac a été placé au bord du chemin pour être ramassé par les éboueurs. Après ça, il a fallu choisir une autre courge, jaune vif, pour être certain qu'on ne la manque plus, et Charlaine lui a dessiné un visage de sorcière, assez effrayant d'ailleurs.

C'est cette courge qui nous a suivis jusqu'à la fin, jusqu'au dernier jour. C'est elle, en fait, qui a permis d'éviter le pire. J'ose pas imaginer ce qui serait arrivé si Fred l'avait pas mise dans ma boîte à lunch ce jour-là.

Il avait fait beau toute la semaine, au point où on parlait presque d'été indien. À l'école, plusieurs avaient ressorti leurs vêtements légers et les profs, avec une joie malsaine, s'acharnaient à mesurer la longueur des jupes et des shorts. Le vendredi, j'avais dîné avec Charlaine dehors, sur la pelouse de l'école, pendant que Fred était à l'entraînement de football. C'est elle qui l'avait poussé à s'inscrire et j'aimais croire qu'elle l'avait fait exprès, pour nous permettre de passer plus de temps seuls tous les deux. Fred revenait à peine quelques minutes avant le début des cours de l'après-midi, les cheveux encore humides de la douche qu'il avait prise aux vestiaires, avalait son sandwich en vitesse et courait chercher ses cahiers avant la cloche.

Je m'en plaignais pas, loin de là. Charlaine me plaisait de plus en plus, surtout que j'apprenais à mieux la connaître depuis que Fred se prenait pour Tom Brady. On avait plus d'une heure à tuer à tous les midis et on en profitait pour jaser

à propos de tout et de rien, affalés sur la pelouse ou dans l'auditorium de l'école. Chaque fois, j'essayais de me rapprocher subtilement d'elle, jusqu'à parfois réussir à appuyer mon genou contre le sien. Je perdais alors le fil et j'arrivais plus à penser à autre chose qu'à ce genou.

En découvrant la courge cachée dans ma boîte à lunch, calée entre le *Ice Pack* et ma boîte de jus, j'ai éclaté de rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ?

Charlaine s'est mise à rire quand elle a vu la courge-sorcière.

— Fred m'avait dit qu'il allait le faire, mais j'avais oublié.

— J'ai déjà ma petite idée de l'endroit où je vais la cacher ce soir. Il perd rien pour attendre.

— Où ça ? Où ça ?! Dis-le-moi !

Elle m'avait agrippé le bras, ce qui a provoqué un frisson de plaisir le long de ma colonne vertébrale.

— Top secret. Je suis une tombe.

Ça faisait un bout de temps que j'espérais découvrir la courge pour pouvoir enfin la cacher à l'étable. Personne y avait encore pensé. Mon plan était de m'y rendre ce soir-là et de glisser la courge dans la poche de la veste de travail de Fred pour qu'il la découvre le lendemain matin quand on irait effectuer nos corvées. J'étais excité comme un enfant de trois ans en imaginant Fred enfilant sa veste. J'aurais bien du mal à me retenir de rire en le voyant sortir l'affreux légume de sa poche.



— Oh, je croyais que tu m'aimais bien…, a ajouté Charlaine d'une voix piteuse, toujours accrochée à mon bras.

— Qu… quoi ?!

— Tu peux me le dire où tu vas la cacher. On est pas amis, toi et moi ?

— Oui, mais…

Cette conversation devenait de plus en plus périlleuse. J'avais chaud, ses mains sur mon avant-bras étaient aussi douces qu'une caresse mais me brûlaient autant que si elles avaient été faites de métal en fusion. Je sentais ma volonté fléchir. J'étais à deux doigts de tenter de l'embrasser quand j'ai aperçu Fred près de la porte du gymnase, qui nous cherchait, une main en pare-soleil au-dessus des yeux.

Je me suis dégagé pour pouvoir lui faire signe. J'arrivais pas à le détester, vraiment ! Et j'aurais jamais pu lui faire un coup aussi bas.

— Salut ! qu'il a crié en se laissant tomber sur l'herbe. Ouah ! Je suis crevé.

— T'as travaillé fort ? a demandé Charlaine en passant une main dans ses cheveux mouillés.

— L'entraîneur nous a fait courir trente tours de terrain !

J'ai sifflé.

— Tu dois mourir de faim !

— Mets-en ! Vous avez mangé ?

Il savait très bien qu'on avait mangé. Un petit tas de déchets juste à côté attendait d'être jeté à la poubelle la plus proche. Sa question concernait plutôt la découverte de la sorcière.

— Oui, c'était excellent, vraiment.

Ses yeux pétillaient de malice. Il était fier de son coup, le comique.

À la fin de l'après-midi, dans l'autobus en chemin vers la maison rouge, je les ai observés de ma place, trois sièges derrière. Je voyais leurs têtes penchées l'une vers l'autre, et ça me déchirait le cœur d'entendre Charlaine rire à ce que Fred lui chuchotait à l'oreille.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? J'étais pas de taille à me mesurer à lui.

— Elle est belle, hein ?

Je me suis tourné vers l'origine de la voix.

Jacob.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Charlaine, je sais que tu la trouves de ton goût.

— Pfffffffffff… N'importe quoi.

— Ben voyons, tout le monde est au courant. Même Fred. Ça le fait rire d'ailleurs, que tu penses avoir une chance avec elle. Il me l'a dit.

Sa petite voix aiguë me hérissait les poils de la nuque. Ça me faisait penser au supplice des ongles qui crissent sur un tableau vert. J'avais besoin qu'il se la ferme au plus vite.

— Ta gueule, Jacob. Mêle-toi de ce qui te regarde.

— Oh… t'es méchant avec moi, Jooohaaane. Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me détestes autant, Jooohaaane ?

J'avais toujours été un peu agacé par mon prénom, mais Jacob me provoquait encore plus en prenant un malin plaisir à appuyer dessus chaque fois comme sur une blessure ouverte.

— Ta gueule, j'ai répété.

— Faudrait que tu renouvelles ton stock d'insultes, Jooohaaane. Ça devient redondant à la longue.

Je me suis enfoncé dans mon siège et j'ai rabattu ma capuche sur ma tête, espérant couper court à notre charmante conversation. Mais Jacob était pas du genre à abandonner facilement et bientôt je l'ai senti se glisser sur le siège, juste à côté de moi.

— Je pourrais lui dire, t'sais.

— Dire quoi ? j'ai soupiré.

— Que tu l'observes quand elle se déshabille dans sa chambre.

Je l'ai fusillé du regard.

O.K., je l'avais fait. Une fois.

Elle avait laissé la porte de sa chambre entrouverte, et en passant devant j'avais pas pu m'empêcher de jeter un œil. Pas longtemps, juste une ou deux secondes. Ensuite, j'avais entendu des pas dans l'escalier et je m'étais dépêché d'entrer dans la salle de bain. Apparemment, Jacob m'avait vu et voulait maintenant se servir de ça pour me faire chanter.

— Fred serait content de l'entendre…

Brusquement, j'ai senti une haine immense grandir en moi. On peut pas dire que j'appréciais vraiment Jacob depuis qu'il habitait avec nous, mais sur le coup, c'est devenu insupportable. J'ai souhaité qu'il disparaisse de la surface de la Terre dans la seconde qui allait suivre.

— Va-t'en, j'ai grondé en me retenant pour pas lui enfoncer mon poing dans le ventre.

— Pourquoi ? On est bien ensemble, Jooohaaane !

Encore cette voix insupportable. C'est à croire qu'il avait hérité des cordes vocales d'une perruche.

— Je t'ai dit d'aller t'asseoir ailleurs.

— Pas question, je…

Il a pas pu terminer sa phrase.

En m'appuyant avec ma main gauche sur la paroi de l'habitacle, j'ai rapidement glissé mes fesses sur le banc vers la droite et j'ai poussé Jacob dans l'allée. Avant même de comprendre ce qui lui arrivait, il s'est retrouvé assis par terre, des dizaines de visages riants tournés vers lui.

Je me suis penché dans sa direction.

— Pas pire comme insulte, ça ? Je vais l'ajouter à mon répertoire, qu'est-ce que t'en penses ?

— Tu vas le regretter !

Ses yeux lançaient des éclairs. Il était sur le point d'exploser, la figure aussi rouge que son chandail.

— C'est ça, c'est ça…, j'ai dit en retournant au fond du banc pendant qu'il se relevait pour aller s'installer ailleurs.

Charlaine était tournée vers moi et cherchait à comprendre ce qui venait de se passer. Je lui ai fait un clin d'œil qu'elle m'a rendu en souriant.

En arrivant à la maison, je me suis installé à la table de la cuisine pour faire mes devoirs. Élie, qui était encore au primaire, était arrivé de l'école avant nous et occupait déjà sa place à table. Il était pas idiot, il aurait très bien pu boucler ses devoirs en trente minutes, mais je crois bien qu'il les faisait lentement pour pouvoir passer un peu de temps avec moi. On a bavardé un instant, il m'a raconté sa journée et moi la mienne, je me suis un peu étendu sur l'incident de l'autobus avec Jacob, puis j'ai ouvert mon sac à dos pour sortir mes cahiers et j'ai aperçu ma boîte à lunch.

Avec la courge dedans.



CHAPITRE 25

L'incendie

J'ai attendu que le souper soit terminé et que tout le monde prenne ses aises pour la soirée. Apparemment, Jean-Guy était allé se coucher tôt, Jacob avait disparu, encore honteux de ce qui lui était arrivé dans l'autobus, et les autres s'étaient répartis sur les fauteuils du salon. Fred avait passé un bras autour des épaules de Charlaine, qui s'était collée contre lui avec un roman entre les mains. Élie se berçait en regardant la télévision envahie par une tempête de neige. Marie tricotait des chaussettes. Hubert lisait le journal.

Rien d'exceptionnel.

Je me suis glissé dans l'entrée, j'ai enfilé mes bottes de caoutchouc et je suis sorti de la maison. Il faisait complètement noir. Une pluie fine et glacée tombait et ça donnait l'impression qu'on pouvait *toucher* à l'odeur de merde : elle me collait à la peau et rentrait dans mes pores, mon nez, mes oreilles. Moi, je m'étais habitué à cette odeur, par contre j'avais toujours peur qu'à l'école, quelqu'un me fasse un commentaire déplaisant et laisse entendre que j'étais sale. Je prenais une douche tous les soirs, mais j'avais l'impression que c'était pas suffisant, que ça continuait à me suivre partout

malgré les litres de shampoing et de savon liquide parfumés que j'utilisais.

Cette odeur était bien la seule chose qui me faisait regretter de ne plus vivre en ville.

J'ai poussé la porte de la laiterie. Dans l'obscurité, j'ai contourné le réservoir en acier inoxydable et j'ai marché vers la porte battante qui donnait sur un petit couloir. C'est là qu'étaient fixés les crochets pour suspendre nos vêtements de travail. C'étaient des vestes en laine pour la plupart, rouges et noires à carreaux, qui nous tenaient bien au chaud l'automne. Depuis que l'école était recommencée, on allait donner un coup de main à l'étable seulement les fins de semaine. Plutôt que de rapporter nos vestes sales et puantes à la maison, on les laissait sur ces crochets et on les récupérait la fois d'après.

Une odeur d'essence flottait dans l'air, mêlée à celle de la sueur imprégnée dans les vestes. Elles avaient vraiment besoin d'être lavées ! J'ai dû tâtonner un peu pour trouver celle de Fred. Je voulais pas allumer – n'importe qui, passant devant une fenêtre de la maison, aurait pu voir une lueur à l'étable et penser qu'on avait oublié d'éteindre. J'aurais alors été découvert et mon plan serait tombé à l'eau.

Quand j'ai repéré la bonne veste – elle avait le poignet décousu –, j'ai fait passer la courge de ma poche jusqu'à celle de Fred. J'imaginais déjà sa tête la prochaine fois qu'il allait l'enfiler !

J'allais partir, fier de mon coup, quand un bruit dans l'étable m'a fait sursauter.

C'était un bruit de gorge, aigu, mais rauque, quelque chose qu'on a pas envie d'entendre quand on est seul dans le noir.

Pour me rassurer, je me suis dit que ça pouvait être Jujube qui aboyait dans son sommeil. Ou peut-être Lucie, le cochon

obèse et sanguinaire, qui grognait en essayant de changer de position.

J'ai laissé le temps à mon cœur de ralentir ses battements, puis je me suis mis à marcher à petits pas dans l'étroit couloir qui menait à l'étable. Y avait pas de porte au bout, juste une ouverture par laquelle je devinais le mouvement des queues des vaches, qui chassaient les mouches même en dormant.

Soudain, le même bruit s'est fait entendre une deuxième fois. C'était plus fort par contre, parce que j'avais presque atteint le bout du couloir. Ça venait de la droite. J'ai fait une longue pause pour tendre l'oreille. Mes mains étaient moites et je sentais des gouttes de sueur me couler entre les omoplates. Je me trouvais ridicule – y avait rien d'autre dans l'étable que des dizaines d'animaux à moitié endormis –, mais je pouvais pas m'empêcher d'avoir peur. J'avais peut-être regardé trop de films d'horreur.

Encore ce bruit.

Et brusquement, un déclic s'est fait dans ma tête. Sans hésiter, je me suis mis à courir pour franchir les derniers mètres du petit corridor et j'ai déboulé dans l'étable, juste à temps pour apercevoir Jacob qui s'éloignait vivement de Jean-Guy, plaqué contre le mur.

C'était Jean-Guy qui pleurait en se tenant la joue.

Jacob tenait une allumette enflammée à la main.

— Qu'est-ce que tu fais là ?! j'ai crié. Éteins ça tout de suite !

Sur le sol, y avait tout plein de paille sèche et inflammable à la puissance dix !

Jacob a souri. Je le voyais bien à cause de la petite flamme qu'il tenait à la hauteur de son visage. Dans quelques secondes il allait la laisser tomber pour ne pas se brûler les doigts.

— J'ai pas envie de l'éteindre, qu'il a commencé d'une voix lente. On pourrait voir ce que ça donne… Tu crois que ça brûle vite, de la paille ?

— T'es malade ! C'est toute l'étable qui va y passer !

Il a plissé les yeux.

— Ça serait cool. On n'aurait plus à travailler…

Et l'allumette est tombée.

Dès qu'elle a touché la paille, ç'a fait WOOOOF ! J'ai compris immédiatement que c'était pas la veste d'Hubert qui sentait l'essence, mais bien le plancher de l'étable : Jacob avait fait exprès d'en verser pour que le feu prenne plus rapidement.

J'ai sauté à pieds joints dans le feu et je me suis mis à le piétiner frénétiquement en hurlant. Je me doutais bien que j'arriverais pas à l'éteindre, mais j'allais quand même pas fuir sans rien tenter ! Avec toute l'essence qu'y avait là, l'étable aurait disparu en moins de dix minutes !

Déjà, les flammes s'attaquaient aux deux stalles les plus proches. Les vaches holstein qui les occupaient se sont mises à beugler de terreur.

J'ai fait un tour sur moi-même. L'incendie se propageait dans toutes les directions à une vitesse phénoménale, brûlant le moindre brin de paille qui se trouvait sur son passage.

Jean-Guy se trouvait toujours face au mur, les mains en œillères de chaque côté du visage. Il pleurait à gros sanglots hystériques. Jacob, lui, s'était volatilisé. J'ai crié son nom pour qu'il vienne m'aider. En utilisant des boyaux d'arrosage qui servaient normalement à nettoyer le dalot, on avait peut-être une chance de limiter les dégâts.

À l'école, depuis la maternelle, on nous remâche qu'il faut toujours quitter les lieux d'un incendie sans essayer de l'éteindre. Mais là, j'ai agi exactement comme un golfeur pendant un orage et j'ai fait le contraire de ce que le bon sens me criait : j'ai couru vers le premier robinet que j'ai vu. Quand je l'ai atteint, j'ai bien vu que le boyau avait disparu. J'ai quand même ouvert le robinet au maximum pour que l'eau s'écoule sur le sol et je me suis précipité vers le deuxième qui se trouvait en face, à l'autre extrémité de l'étable. Là encore, pas de boyau.

— JACOB ! ESPÈCE DE SALAUD ! REVIENS ICI TOUT DE SUITE !

J'étais furieux et impuissant. Des larmes de rage me coulaient sur les joues. Si Jacob était revenu à ce moment-là, il aurait pas pu m'aider à éteindre l'incendie parce que de toute façon, je l'aurais mis K.O. d'un direct à la mâchoire.

À ce stade, je savais déjà que l'étable était perdue. Jamais les pompiers du village arriveraient à temps. Par contre, y avait une chose que je pouvais encore faire : sauver les animaux.

La première vache de laquelle je me suis approché hurlait tellement fort dans mon oreille que j'ai cru devenir sourd. Elle avait une plaie qui saignait au cou parce qu'elle avait trop tiré sur sa chaîne pour essayer de s'en défaire. J'ai eu de la difficulté à la détacher.

Dès qu'elle a été libre, elle s'est mise à courir comme une folle dans l'allée. Elle a dérapé sur le béton trop lisse en continuant de beugler. Pendant que je tentais de libérer une autre vache, j'ai vu la première se diriger vers la grande porte qui donnait sur le pré.

Espèce de niouf !

La porte était fermée.

En trébuchant et en toussant à m'en cracher les poumons, j'ai marché vers elle, et après avoir bataillé pendant un bout avec l'énorme verrou, j'ai poussé le battant pour l'ouvrir. La vache a disparu dans la nuit et une bouffée d'air frais est entrée dans l'étable, ce qui, du coup, a fait rugir le feu encore plus. Avec horreur, j'ai vu les flammes orange vif former un mur devant moi.

J'étais en train de perdre la partie.

Je me suis mis à pleurer. Comment la situation avait pu déraper aussi rapidement ? Quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis que j'étais entré dans la laiterie et je me retrouvais maintenant à regarder brûler, désemparé, le bâtiment en entier.

Puis, au loin, j'ai entendu la voix d'Hubert qui hurlait en accourant.

— JOHAN ! JEAN-GUY !

J'ai eu l'impression alors de recevoir un coup de fouet : j'avais oublié Jean-Guy. Il était toujours à l'intérieur.

Je me suis redressé et j'ai cherché des yeux un passage dans les flammes qui me permettrait d'aller le rejoindre. J'ai alors remarqué qu'à ma droite, le feu était pas encore arrivé au mur parce que l'allée de béton était parfaitement nettoyée. Y avait aucune brindille de foin qui traînait. En m'accroupissant, j'arriverais peut-être à me rendre jusqu'au petit corridor par

lequel j'étais entré dans l'étable, et alors je serais tout près de l'endroit où se trouvait Jean-Guy.

J'ai pas attendu l'arrivée d'Hubert et des autres et je me suis lancé.

J'y voyais rien. La fumée était si épaisse que j'aurais pu en faire une boule et la lancer au loin. J'avançais à petits pas de canard, appuyé contre le mur, une main sur la bouche et le nez, et l'autre sur le sol brûlant, devant moi.

Quand j'ai eu franchi à peu près trois ou quatre mètres, j'ai essayé d'appeler Jean-Guy, mais ma gorge enrouée par la fumée a seulement laissé s'échapper un misérable coassement. De toute façon, il aurait rien entendu : les vaches continuaient à hurler de terreur.

C'était l'enfer. J'avais l'impression de me trouver dans un four réglé à *broil*. J'avais perdu tous les poils de mes bras et mes cheveux commençaient également à roussir. Un poulet rôti, voilà ce que j'allais devenir si je sortais pas vite de là.

Je me suis mis à avoir peur.

Jusque-là, l'adrénaline m'avait porté et ça m'avait permis de combattre le feu sans trop ressentir la douleur, mais – probablement à cause du manque d'oxygène – j'étais maintenant à bout de forces. Je me suis laissé tomber sur les fesses, l'épaule appuyée contre le mur.

J'étais triste pour Jean-Guy qui devait pas comprendre ce qui lui arrivait. Il devait être encore plus terrorisé que moi, tout seul au milieu du brasier.

Je crois que j'ai perdu connaissance pendant un moment, parce que soudain j'ai réalisé que quelqu'un me remorquait vers la sortie en me tirant par un bras. J'avais l'épaule à demi déboîtée et ça faisait un mal de chien. Dans ma tête, je me disais que ce serait plus simple et plus efficace si la personne

plaçait ses mains sous mes aisselles et marchait à reculons, mais j'étais trop faible pour réagir. J'ai laissé tomber ma tête sur ma poitrine, et cette fois j'ai vraiment perdu la carte.

À mon réveil, j'étais étendu sur l'herbe, à bonne distance de l'incendie. Un cercle de gens, à genoux autour de moi, me palpaient la poitrine et le cou, me lançaient de l'eau au visage, me caressaient les cheveux et déboutonnaient ma chemise sans que je comprenne trop pourquoi.

— Il a ouvert les yeux !

J'ai reconnu la voix d'Élie.

— Johan ! Est-ce que tu nous entends ?!

Ça, c'était Fred.

— Mmmrgrblblgrr…, a été tout ce qui est sorti de ma bouche.

En fait, j'aurais voulu leur dire que tout allait bien et que j'aurais préféré qu'ils me fassent boire plutôt que de m'asperger le visage, mais ma gorge était totalement hors d'usage pour le moment. Lentement, je me suis redressé sur mes coudes pour voir où en était l'incendie.

— Reste calme, mon gars, m'a conseillé Fred. On peut rien faire, de toute façon. C'est trop tard.

J'ai tourné la tête vers la lueur orangée à ma droite et j'ai aperçu les ruines de l'étable qui brûlaient encore. Il restait la charpente, mais bientôt, elle allait s'effondrer. Heureusement qu'elle se trouvait à bonne distance de la grange à foin, sinon elle y aurait passé aussi, puis l'entrepôt à outils et, qui sait, peut-être la maison rouge également !

— Une chance que Jean-Guy était là.

J'ai tourné la tête vers la voix de Jacob.

Je l'avais pas encore remarqué. Il se tenait un peu en retrait derrière Élie, le traître. Il était probablement terrifié à l'idée que je le dénonce.

— TRRRGRRRMMMBLLMMM !!! j'ai fait en le montrant du doigt.

— Oui, c'est Jean-Guy qui t'a sorti de là ! Il est retourné te chercher !

Fred a baissé le ton.

— Comme cet été… dans l'arbre. C'est lui qui t'a sauvé…

— On dirait bien que le feu le fait réagir, a ajouté Charlaine en chuchotant. On savait pas trop où il était et tout à coup, on vous a vus sortir de l'étable.

J'étais trop en furie pour être impressionné par ce que Fred et Charlaine venaient de me révéler. J'ai fusillé Jacob du regard. Il perdait rien pour attendre. Tôt ou tard, j'allais retrouver la voix, et tout le monde saurait que c'est lui qui avait allumé l'incendie !



CHAPITRE 26

La réalité qui frappe

Le lendemain à l'aube, on est tous sortis constater les dégâts. On a regardé les restes de l'étable pendant de longues minutes sans parler. Du bâtiment, seuls le plancher et les montants en acier des box subsistaient. Les cadavres des animaux encore attachés continuaient de fumer et dégageaient une odeur atroce de chair et de poils calcinés assez difficile à supporter. Heureusement, Bob et Jack étaient à l'extérieur au moment de l'incendie. Aussi, plusieurs agneaux, lapins, chats, poules et petits cochons, qui vivaient librement dans l'étable, avaient réussi à fuir avant d'être grillés vifs.

Je me demandais si les survivants *savaient* ce qui était arrivé à leurs amis.

Hubert retenait difficilement ses larmes, alors que Marie, elle, pleurait ouvertement, soutenue par Charlaine qui avait passé un bras autour de ses épaules.

Les pompiers étaient finalement arrivés tard dans la soirée avec un camion citerne – y avait pas de borne d'incendie à proximité – et avaient arrosé les autres bâtiments du domaine, parce que c'était tout ce qui restait à faire. La pluie s'était chargée du reste. Ils devaient revenir en matinée pour tenter de trouver le foyer d'incendie et comprendre ce qui avait pu

se passer. Je voulais les devancer et avertir Hubert et Marie avant leur arrivée.

— Hubert, j'ai dit en m'approchant de lui.

J'avais encore la voix d'un crapaud agonisant et j'avais l'impression d'avaler du verre pilé toutes les trente secondes, mais je devais absolument lui parler.

— J'ai quelque chose à vous dire, à Marie et toi. Est-ce qu'on peut aller…

— Ça pourrait pas attendre ? qu'il a soupiré en passant une main fatiguée sur ses yeux.

J'ai aperçu Jacob qui nous observait, à quelques mètres.

— Non. Ça peut pas attendre.

Il a ouvert les bras, désignant ce qui restait de la bâtisse.

— Sacreboulette, Johan ! Mon étable a brûlé cette nuit, tu vois ? Mes animaux sont morts ! Y a rien de plus important pour l'instant.

C'était la première fois que je le sentais impatient avec moi et ça me dérangeait profondément. J'avais pas envie d'ajouter encore à son malheur, mais j'avais pas le choix.

— Je sais qui a mis le feu à l'étable.

Il s'est brusquement tourné vers moi en retenant un cri de surprise, puis il m'a saisi par les épaules de ses énormes paluches et m'a littéralement soulevé de terre pour m'élever à son niveau. Si ses yeux avaient été des fusils, je serais mort sur place, je le jure.

— Qu'est-ce que tu dis ?! a-t-il grondé.

— Je sais qui a fait ça.

— QUI ?!

J'ai inspiré profondément. J'aurais voulu faire ça en privé, aller dans le bureau et nous asseoir calmement pour discuter, mais j'avais bien l'impression qu'Hubert allait me maintenir au-dessus du sol tant que j'aurais pas craché le morceau.

— C'est Jacob.

— Quoi ! ?

— C'est lui. Je l'ai vu.

Hubert était confus, il secouait la tête, regardait ses pieds et marmonnait dans sa barbe, toujours sans me reposer par terre.

— Il a mis de l'essence. C'est pour ça que ç'a brûlé si vite.

Tout le monde s'était rapproché de nous, sauf Jacob qui se tenait à bonne distance, sur ses gardes, prêt à fuir au moindre mouvement vers lui.

— Tu me niaises…, a fait Élie, suffoqué.

— Non. J'étais là et Jean-Guy aussi.

Ils ont tous regardé Jean-Guy, attendant qu'il confirme mes dires. Mais il avait retrouvé son attitude fermée et se balançait d'avant en arrière, près de ce qui avait été la grande porte de l'étable, les yeux dans le vague, les bras le long du corps. La veille, dès que j'avais été sorti du brasier, il s'était enfui et je l'avais retrouvé dans son lit au moment d'aller dormir, comme si rien s'était passé.

— Tu l'as vu allumer le feu ? a demandé Marie, la voix étranglée par l'émotion.

J'ai hoché lentement la tête et j'ai vu Jacob qui s'approchait de notre petit groupe, paniqué.

— J'ai pas fait exprès ! L'allumette est tombée, c'était un accident !

— ET QU'EST-CE QUE TU FAISAIS AVEC DES ALLUMETTES DANS L'ÉTABLE ?!! a hurlé Hubert en me laissant soudainement tomber par terre comme un vieux débris.

Il faisait peur à voir. Ses yeux, injectés de sang à cause du manque de sommeil et de la fumée d'hier soir, lançaient maintenant des éclairs vers Jacob. Pendant un instant, je me suis demandé s'il valait mieux m'interposer avant qu'il l'étrangle devant nous. Puis, je me suis dit que Jacob le méritait après tout, alors j'en ai rajouté une couche en me relevant :

— Il menaçait Jean-Guy. Avec le feu.

— C'est pas vrai ! Tu racontes n'importe quoi ! a explosé Jacob à mon intention. Tu m'détestes depuis que je suis arrivé ici ! Ça ferait bien ton affaire que je parte, hein ?!

Il était devenu tout rouge et on voyait bien qu'il essayait de s'en sortir. C'était pitoyable.

Hubert l'a brusquement attrapé par le cou avec sa poigne d'acier et l'a entraîné vers la maison. Les pieds de Jacob touchaient plus terre et on le voyait qui pédalait dans le vide. Pour un peu, je me serais mis à rire.

— VIENS, MARIE, ON VA POURSUIVRE CETTE CONVERSATION DANS LE BUREAU !

Marie a sursauté, puis elle s'est empressée de trottiner derrière eux pour les rattraper. Ils sont entrés tous les trois dans la maison et on a entendu la porte claquer.

— Eh ben, dis donc..., a fait Élie en soupirant après quelques instants. Qu'est-ce qui va se passer maintenant, vous pensez ?

— Préparez-vous à faire vos valises, a annoncé Fred en croisant les bras, un sourire sans joie sur les lèvres.

Ses traits s’étaient durcis. Je le reconnaissais plus, j’avais l’impression qu’il s’était transformé en quelqu’un d’autre. J’y ai repensé par la suite et je crois qu’il se préparait déjà à réintégrer sa carapace, son armure qui le protégeait du dehors. Ou peut-être retrouvait-il tout simplement sa vraie nature.

Charlaine s’est mise à pleurer.

— Tu… tu crois qu’ils vont nous envoyer ailleurs ?

— Oh ! Ils le font souvent pour moins que ça ! Attendez-vous à dormir dans un autre lit ce soir.

J’ai regardé mes amis tour à tour, en espérant que Fred ait tort. Mais au fond de moi, je sentais qu’il avait raison.

***

Tout est allé très vite ensuite.

Vers huit heures, les pompiers sont revenus. Marie et Hubert étaient toujours dans le bureau avec Jacob. On avait pas osé entrer dans la maison, alors on les a accueillis près de ce qui restait de l’étable. Puis, quelques minutes plus tard, deux autres voitures sont entrées dans la cour.

— Et c’est parti, a murmuré Fred en les apercevant.

J’ai tourné la tête juste à temps pour voir Denise, ma travailleuse sociale, sortir d’une Toyota bleue. Elle m’a fait signe de m’approcher. Pendant que je marchais vers elle, une autre femme, assez corpulente, s’est extirpée de la seconde voiture.

— Salut Denise, qu'elle a fait en agitant la main dans sa direction. T'as reçu le message pour la réunion de cet après-midi ? Je pense que c'est Fernand qui veut nous voir.

Denise lui a répondu d'une voix fatiguée qu'elle y serait, mais qu'elle pensait que c'était plutôt Bernard qui voulait leur soumettre des nouveaux cas urgents qu'il faudrait traiter avant les Fêtes.

Tout en marchant et en les écoutant, je me suis fait la réflexion qu'elles avaient aucune idée du drame que chacun de nous était en train de vivre ici. Pour elles, c'était la routine : le transfert de leur « cas » vers une autre famille d'accueil qui saurait mieux répondre à ses besoins, puisque celle-ci avait échoué dans sa mission. À midi, chacun de nous serait installé ailleurs et elles pourraient luncher, puis se rendre à leur fameuse réunion juste à temps.

Sincèrement, j'ai eu envie de leur faire mal.

— Johan ! Comment vas-tu ?

Denise me tendait la main, très professionnelle dans son tailleur bleu, ses talons hauts enfoncés dans la tourbe humide.

J'ai secoué la tête, incapable de prononcer un mot. Elle était aveugle ou quoi ? J'avais les cheveux cramés et une brûlure à vif de dix centimètres sur la joue ! J'avais les mains noircies par la cendre, les yeux rougis, les vêtements sales… Non, j'allais pas bien ! Pas bien du tout, même !

— Viens, on va s'asseoir et discuter.

Y avait devant la maison une balançoire à trois places, dans le genre qu'on voit devant les résidences pour personnes âgées. On l'utilisait jamais, c'était une loi non écrite que les jeunes de la maison respectaient scrupuleusement, comme si en posant nos fesses dessus on risquait de se transformer instantanément en vieillards.

J'ai tâté prudemment le coussin plastifié et je me suis résigné à m'y asseoir, à gauche complètement, les mains posées sur les genoux, le regard droit devant. J'avais hâte que tout ça soit fini. Hâte d'aller retrouver mes amis.

— Je suis désolée pour ce qui est arrivé, Johan.

Denise s'était installée de biais, à quelques centimètres de moi. Je sentais qu'elle m'observait et ça me faisait chier. J'avais pas envie qu'elle voie ces maudites larmes que j'arrivais pas à retenir et qui avaient commencé à rouler sur mes joues. J'avais pas envie qu'elle compatisse.

Puis elle s'est mise à parler, parler, parler… et j'ai plus ou moins compris qu'elle avait trouvé une place pour moi ailleurs, parce que mon père était toujours pas prêt à me reprendre. Que j'y serais bien, et que Marie et Hubert avaient besoin de temps pour régler tout ça, et qu'on pouvait plus rester avec eux parce qu'il y aurait une enquête sur l'incendie mais aussi sur leurs manières de procéder avec les enfants, sur le fait qu'ils faisaient travailler leurs protégés, etc. Apparemment, quelqu'un avait communiqué des informations aux services sociaux. Même sans l'incendie, il y aurait eu une enquête de toute façon, parce c'était pas dans les droits d'Hubert et Marie d'exploiter les jeunes comme ils le faisaient.

J'avais ma petite idée sur qui avait pu « communiquer des informations » aux services sociaux. J'ai serré les dents très fort et j'ai laissé Denise terminer son discours.

— Donc, voilà. Tu peux aller récupérer tes affaires. Je vais t'attendre.

J'ai eu soudainement l'impression de recevoir un choc électrique. J'ai sursauté et me suis levé d'un bond.

— Quoi, maintenant ?! Je pars *maintenant* ?

— T'as écouté ce que je t'ai dit, au moins ? a soupiré Denise, l'air découragé.

J'ai haussé les épaules. En fait, j'avais décroché après cinq minutes.

— Va faire ta valise et dis au revoir à tes amis. Je t'attends ici.

J'ai jamais couru aussi vite de ma vie. S'il m'avait vu, l'entraîneur de l'équipe d'athlétisme de mon ancienne école m'aurait recruté, c'est sûr ! J'ai traversé la pelouse à toute allure, je suis entré dans la maison en trombe et je suis monté à l'étage, jusqu'à ma chambre. Je voulais faire ma valise le plus rapidement possible pour pouvoir ensuite passer un peu de temps avec les autres avant de partir.

Jean-Guy était sur son lit, immobile, dans sa position préférée. Après avoir rapidement fourré le peu qui m'appartenait dans ma petite valise, je me suis assis près de lui, le cœur battant, et j'ai posé une main sur sa tête. Je crois pas qu'il dormait.

— Je t'ai pas dit merci pour m'avoir sorti de là, Jean-Guy. Sans toi… j'étais cuit.

Mon jeu de mots m'a fait rigoler nerveusement une seconde, puis je me suis tu.

Est-ce que Jean-Guy savait ce qui était en train de se passer ? Où allait-on l'envoyer, lui ? Qui voudrait s'en occuper ? J'étais triste pour lui, parce qu'il était le plus vulnérable de nous tous et qu'il allait plus jamais être aussi bien qu'il l'avait été ici, avec nous.

J'allais le laisser tranquille et je me préparais à me lever quant il a bougé sa main. Placée à droite de son oreiller, à plat sur le drap blanc, elle avait remué d'à peine quelques millimètres, mais c'était suffisant pour que je le remarque. Ça au-

rait pu être un mouvement involontaire, le genre de spasme musculaire de quelqu'un qui dort – ça arrive à tout le monde –, mais j'aime croire qu'il a voulu me faire un signe.

Me dire au revoir.

J'ai tapoté doucement sa main, puis j'ai empoigné ma valise et l'ai traînée jusqu'à l'extérieur de la chambre. J'ai fait quelques pas dans le couloir, mais après un moment, j'ai dû m'arrêter et m'appuyer contre le mur pour pleurer.



CHAPITRE 27

Nouveau départ

J'ai jamais revu aucun d'eux.

J'avais eu à peine quelques minutes pour leur dire au revoir. On était tristes, désemparés, et dans la folie des derniers moments à la maison rouge, on avait pas pensé à échanger nos adresses de courriel. J'avais aucune idée d'où ils avaient pu être relocalisés.

Ça fait maintenant deux mois que je suis dans ma nouvelle « famille ». Contrairement aux Boswell, ils ont un ordinateur que je peux utiliser autant que je veux. La première fois que je suis retourné sur mon compte Facebook, que j'avais pas consulté depuis des mois, j'ai été surpris de voir que rien de bien nouveau s'y était passé. Personne à part Yorik avait tenté de me contacter pendant mon absence, et même lui avait abandonné après deux tentatives.

Je connaissais pas le nom de famille d'Élie et Charlaine, mais ç'a été simple de les retrouver avec des prénoms aussi peu communs. Élie avait choisi une photo de lui qui m'a permis de le reconnaître facilement : sourire fendu jusqu'aux oreilles, sourcils haut perchés, cheveux en pétard. J'ai éclaté de rire en le voyant. Il me manquait tellement.

Je l'ai contacté et il m'a répondu presque immédiatement. On a *chatté* pendant une soirée où on s'est raconté nos nouvelles vies et où on s'est rappelé quelques bons souvenirs. Il m'a dit qu'il avait rencontré Fred par hasard en marchant vers son école. Fred a eu dix-huit ans au début de novembre et habite maintenant en appartement avec un autre gars. Les services sociaux tentent de lui donner un coup de main pour se trouver du travail, mais vu son manque de collaboration, Élie pense qu'il a peut-être recommencé à vendre de la drogue.

Et probablement à son école.

Je lé vu hier yétais entrain d'échanger qqchose avec un gars de ma clase. chu aller le voir pour parlé avec un peu mais jvoyai ben qui voulai rien savoir de moi. Y ma juste dit pour l'apartement pi yé parti.

Ça m'a vraiment fait un choc de lire ça. Le Fred que je connais aurait jamais tenté de refiler de la cochonnerie à des enfants. Le Fred que je connais – ou que je croyais connaître – aimait les enfants et voulait même en *avoir* un jour. Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'il tombe aussi bas ?

Élie avait pas Charlaine dans sa liste d'amis, alors j'ai recommencé une recherche. Quand je l'ai finalement trouvée, j'en ai eu pour plusieurs minutes à regarder toutes ses photos avant d'oser lui envoyer un message. Y en avait qui dataient de plusieurs mois, mais d'autres étaient assez récentes et je la trouvais encore plus belle que dans mon souvenir. En les voyant, j'ai ressenti le même frisson que j'avais ressenti plusieurs fois durant l'été.

Elle était contente d'avoir de mes nouvelles et m'a raconté sa nouvelle vie, sa nouvelle école, ses nouveaux amis. Sa famille d'accueil possédait un chien et trois chats. Elle

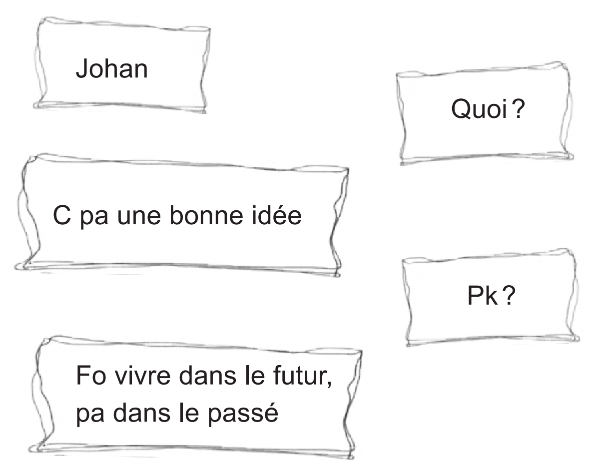
partageait sa chambre avec une autre fille, enfin ! Elle avait parlé à Fred au téléphone trois ou quatre fois, mais elle avait plus de nouvelles de lui depuis qu'il vivait en appartement.

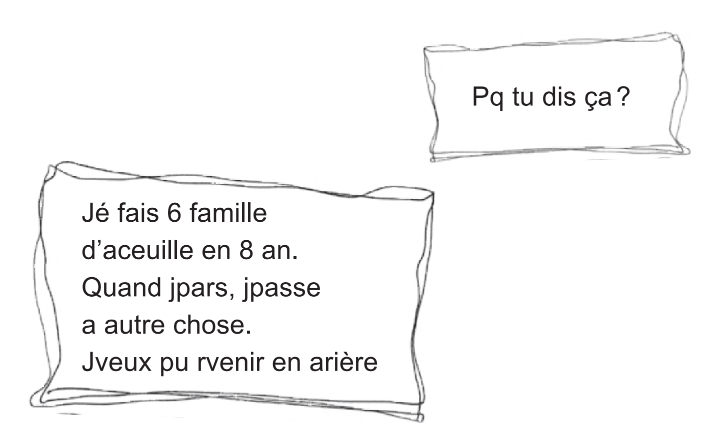
Plus je lisais ses réponses, plus j'avais l'impression d'avoir affaire à une inconnue. À un certain moment, pendant qu'elle répondait à l'une de mes questions, je suis retourné regarder ses photos pour m'assurer que c'était bien elle.

Après une heure de clavardage, on a plus rien eu à se dire. J'avais beau me creuser la tête pour trouver quelque chose qui aurait pu l'intéresser ou la faire rire, mes doigts restaient suspendus au-dessus du clavier, comme des araignées stupides au bout de leur fil. Sans trop d'espoir, j'ai finalement suggéré à Charlaine de la recontacter prochainement, et peut-être même qu'on aurait pu organiser une rencontre avec Élie. On habitait dorénavant des villes voisines, et ç'aurait pu être possible en utilisant le transport en commun.

Y a eu un silence dans la boîte de clavardage, qui a duré plus d'une minute. J'ai vérifié si elle était toujours en ligne, puis je me suis dit qu'elle était peut-être partie à la salle de bain. Ou que le téléphone avait sonné. Peu importe.

Mais je m'attendais pas à ça.





J'ai pas cherché à comprendre davantage et on a coupé la communication tout de suite après. J'étais trop triste que ça se termine ainsi.

Mais j'imagine que c'est normal. Le temps passe, on s'éloigne les uns des autres, et les gens qu'on croyait vraiment bien connaître deviennent tout à coup des étrangers.

Parfois je pense à Marie et à Hubert et je me demande ce qu'ils sont devenus. Habitent-ils toujours la maison rouge ? Ont-ils reconstruit l'étable ?

Si les services sociaux leur confient plus d'enfants à cause de ce qui est arrivé, c'est possible qu'ils aient dû se trouver un emploi. Je les vois difficilement coincés dans un horaire de neuf à cinq et habillés proprement. Marie pourrait peut-être, mais Hubert survivrait pas à ça. Ils ont pas d'ordinateur, alors c'est impossible pour moi de les contacter. C'est peut-être mieux comme ça.

À d'autres moments, j'aime les imaginer de retour dans leur cirque en Ukraine. Marie s'occupe des petits chiens savants et Hubert des chevaux. Bob et Jack sont avec eux. Ils vivent dans un wagon de train, parmi une foule d'artistes dont une femme à barbe, un homme fort, une diseuse de bonne aventure et une troupe de nains acrobates. Je sais bien que ce

genre de cirque, ça existe plus depuis longtemps, mais j'y peux rien, c'est de cette façon que je les vois quand je pense à eux.

Et Jean-Guy ? Charlaine et Élie ont aucune idée d'où il se trouve. Ils sont partis avant lui de la maison rouge et ils ont pas vu qui est venu le chercher. J'espère qu'il va bien, qu'il a trouvé un endroit cool, avec plein de murs pour se coller le nez dessus.

Mon père s'en sort pas si mal. Il a finalement accepté de suivre une thérapie pour tenter de se débarrasser de sa dépendance à l'alcool. La semaine dernière, je l'ai eu au téléphone. Ça faisait bizarre de lui parler. C'était la première fois de ma vie que j'avais une aussi longue conversation avec lui. On a parlé pendant presque une heure, de tout, de rien, de l'école, de là où j'habite, mais aussi de lui et des difficultés qu'il surmonte.

— C'est vraiment dur, par bouts, Johan. Des fois j'ai l'impression que je vais mourir.

— Ben voyons, p'pa… Faut pas lâcher.

— Non, je lâcherai pas. T'inquiète pas.

Puis, après un silence :

— J'le fais pour toi, mon gars. Pour être là pour toi.

J'ai eu peur de me mettre à brailler. Il m'avait jamais dit une chose pareille avant. C'est sûr qu'il m'avait promis des centaines de fois qu'il allait arrêter de boire, mais c'était toujours pour d'autres raisons. La plupart du temps, c'était pour avoir plus d'argent et pouvoir s'acheter une voiture sport. Ou alors pour nous payer un voyage à Cayo Coco. Mais jamais il avait admis que son problème d'alcool m'affectait moi aussi et que j'avais besoin de lui.

Je vais le revoir pour Noël, mais je sais pas quand je pourrai retourner vivre avec lui. J'espère que quand ça arrivera, ce sera pour de bon, alors je préfère qu'il prenne son temps.

On dirait que depuis que je suis allé chez les Boswell, je suis plus pareil. Je veux dire, Marie et Hubert sont pas des psychologues, ils m'ont pas fait faire une thérapie, ils ont pas essayé de me faire parler de mon père et de ma vie, mais je sais pas… c'est comme si vivre chez eux m'avait rendu un peu différent.

Je suis différent parce que depuis mon retour de Saint-Creux-des-Meuh-Meuh, j'ai de vrais muscles aux bras et je peux supporter les pires odeurs dégueulasses du monde entier. Mais c'est pas juste ça. J'ai l'impression que c'est plus facile pour moi d'aller vers les gens. Avant, j'essayais d'être transparent pour que personne me remarque, genre Johan l'homme invisible… J'aurais jamais cru faire ça un jour, mais maintenant je lève la main en classe, je participe aux activités sur l'heure du midi, je vais parler aux profs après les cours. En fait, je me débrouille plutôt bien avec les autres, même avec les filles ! Ben, en fait, surtout avec une en particulier. Elle s'appelle Charlotte et elle est dans mon cours de français. Avec elle, je pense que je me « débrouille » bien.

Ouain, quand même assez bien.



Table des matières

Photo : © Louise Leblanc



SANDRA DUSSAULT

Aujourd'hui enseignante au primaire dans la région de Québec, Sandra Dussault a aussi endossé les rôles de professeur au préscolaire et d'enseignante en art plastique, en art dramatique et en éducation physique jusque sur l'île d'Anticosti. Elle a toujours eu à cœur de faire découvrir le plaisir de la lecture à ses élèves et s'adonne elle-même à l'écriture avec succès depuis la fin de ses études. Gagnante du concours d'écriture du magazine *Lurelu* en 1994, elle a par la suite publié deux romans aux Éditions Vents d'Ouest avant de proposer aux lecteurs de Québec Amérique de suivre le parcours cocasse et touchant de Johan à la ferme !



De la même auteure

Course, amour et raviolis, Éditions Vents d'Ouest, 2012.
Daphné, enfin libre, Éditions Vents d'Ouest, 2010.



SANDRA DUSSAULT
Illustrations de Maxime Archambault

DIRECTION SAINT-CREUX DES MEUH-MEUH

Je sentais la panique monter en moi. Mais qu'est-ce que c'était que cet endroit ? ! !

— Ça pue, Denise ! C'est affreux !

Elle s'est tournée vers moi et m'a refait le coup du sourire par en bas.

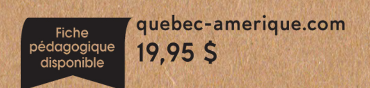
— C'est normal, Johan, ce sont des fermiers !

Des fermiers ? Comme dans : des fermiers qui vivent sur une ferme ? Avec des vaches, des poules et des cochons ? !

— C'est pas vrai..., j'ai murmuré.

— Allez, c'est juste pour quelques mois. D'ici la fin de l'été, ton père ira mieux, on va l'aider à se reprendre en main ! Et puis, ça va te faire du bien, la campagne, l'air frais !

L'air qui sent la bouse, ouais !



quebec-amerique.com
19,95 $